

Les Voyages de Cyrus , avec
un discours sur la
mythologie, par M. Ramsay...

Ramsay, Andrew Michael (1686-1743). Les Voyages de Cyrus , avec un discours sur la mythologie, par M. Ramsay.... 1727.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

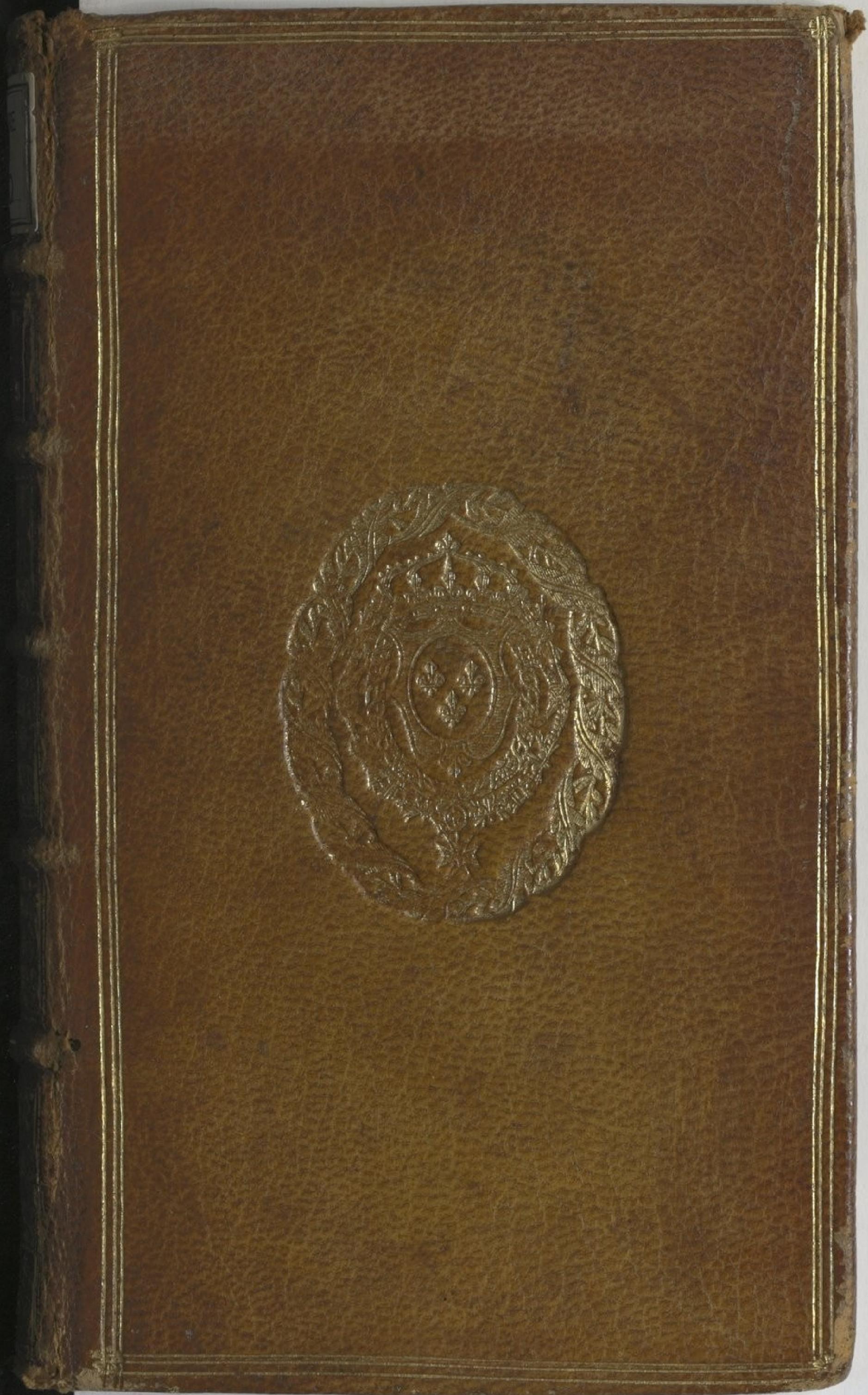
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

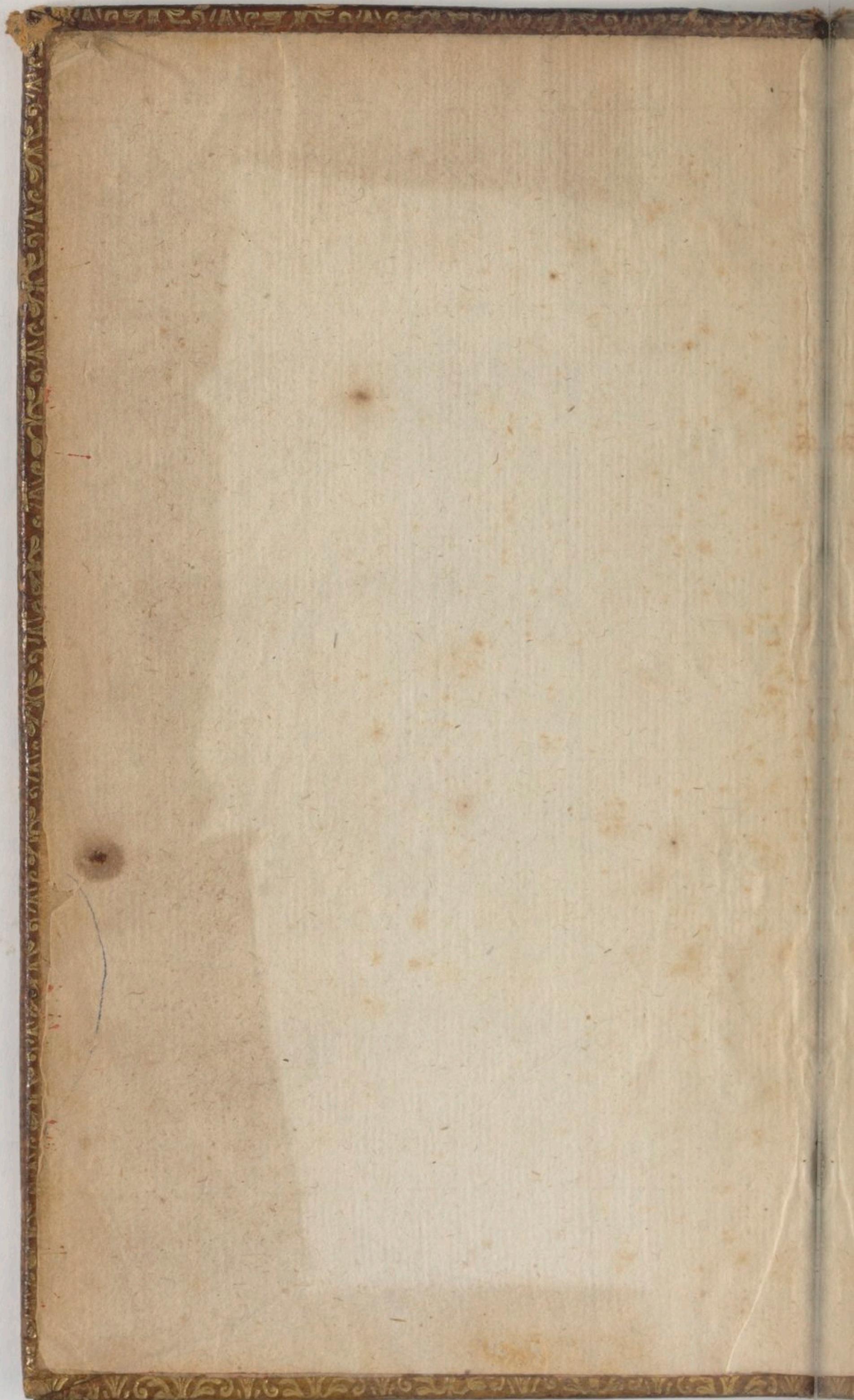
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

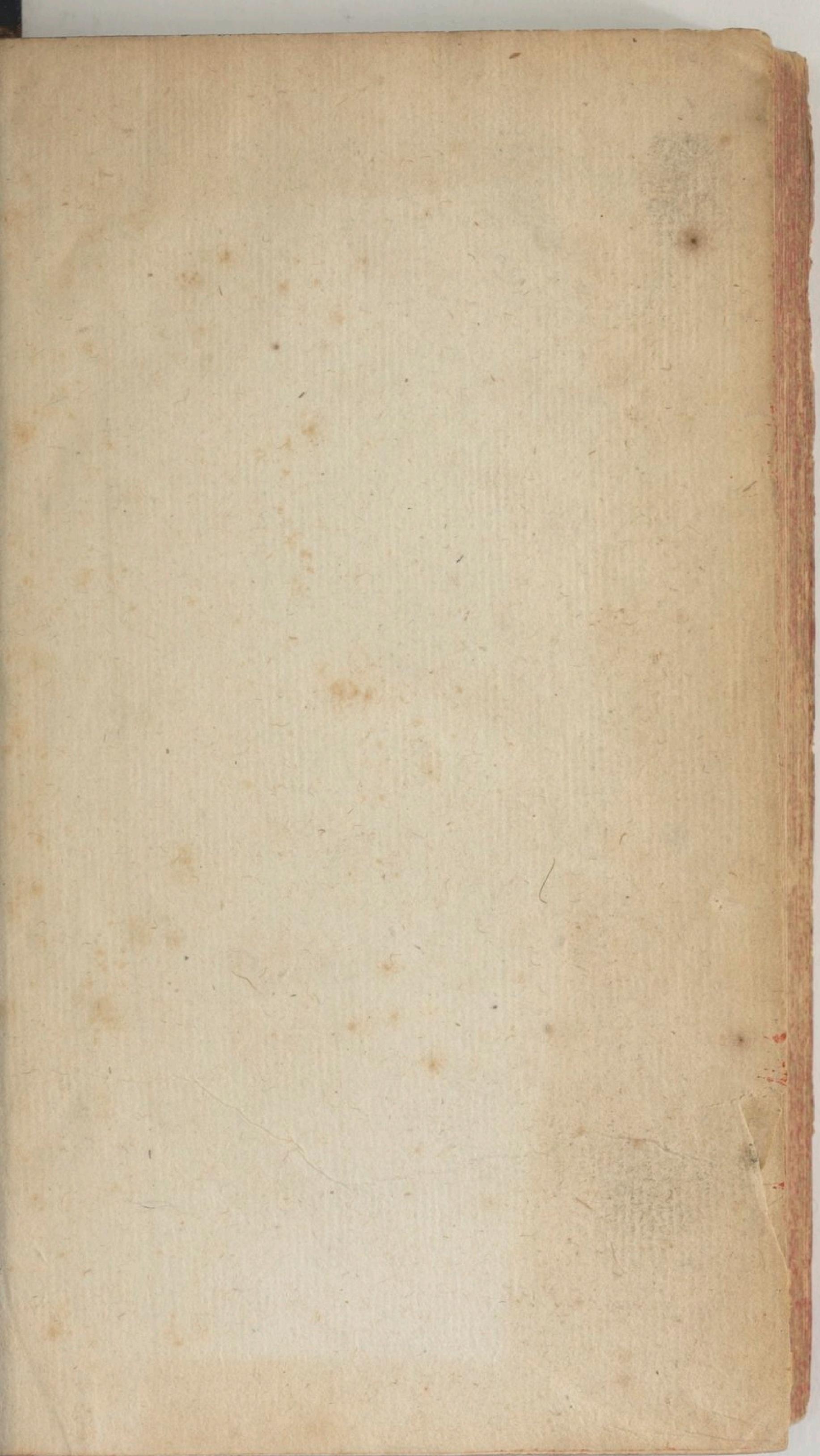
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

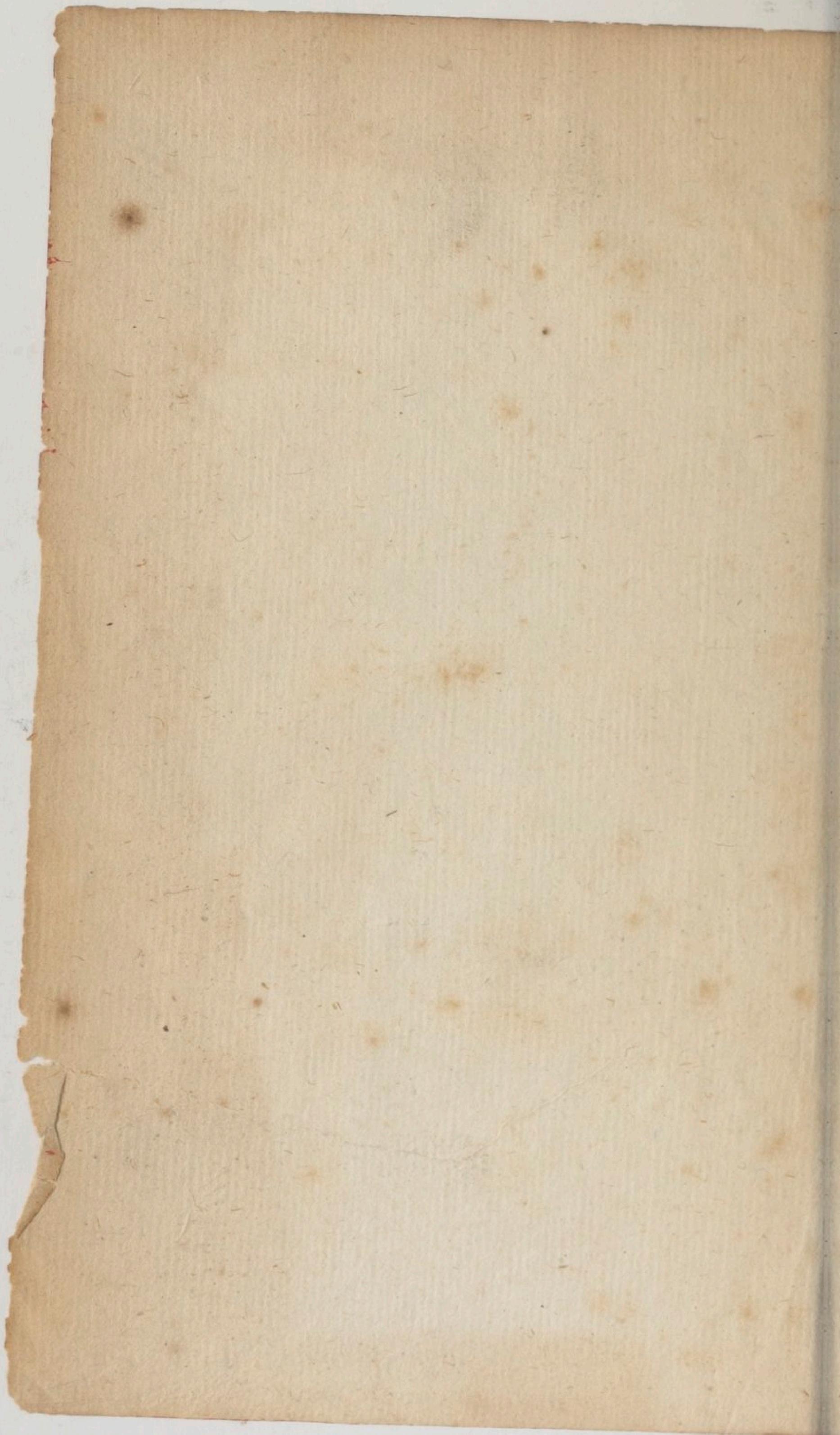
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

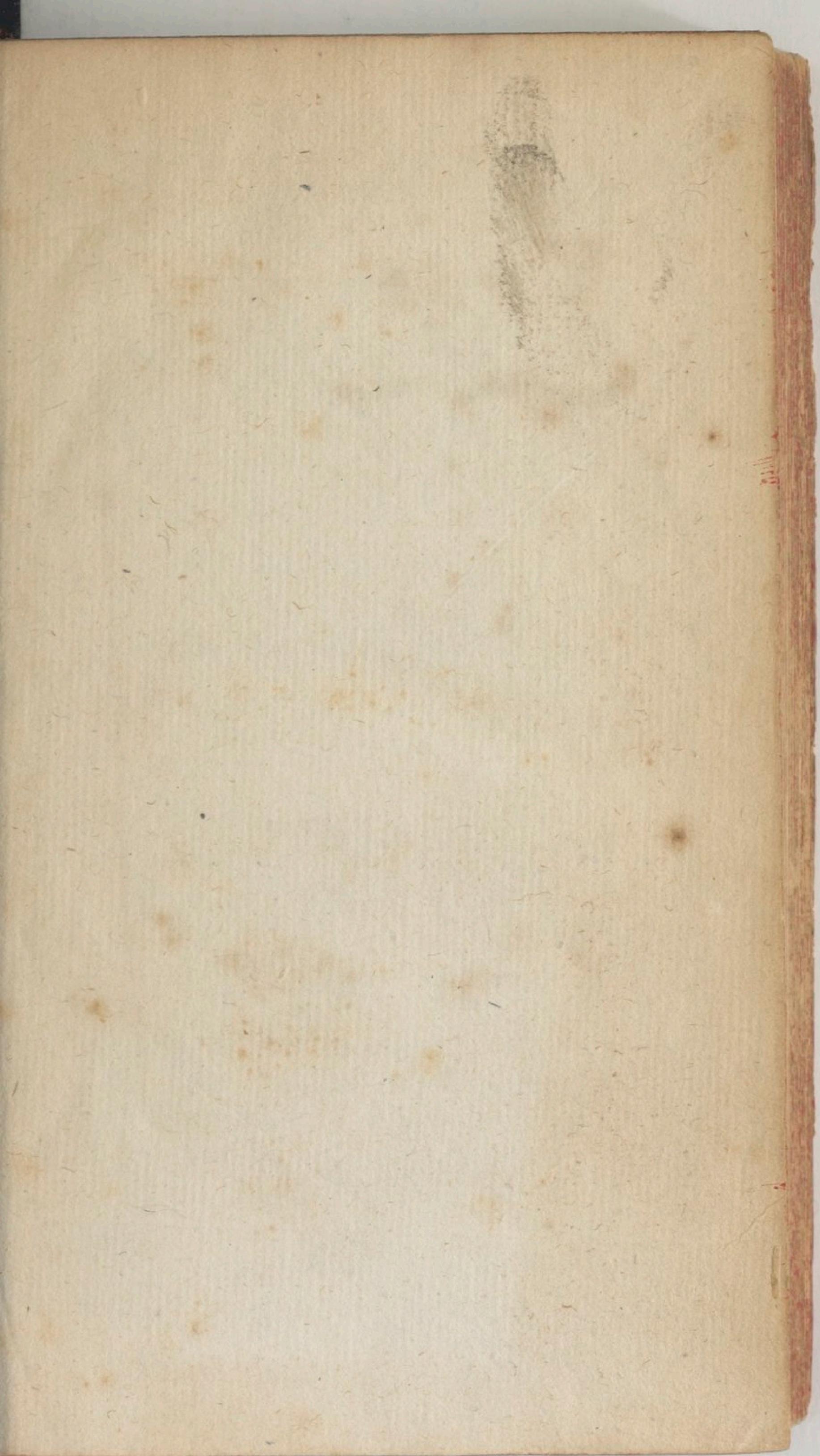
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

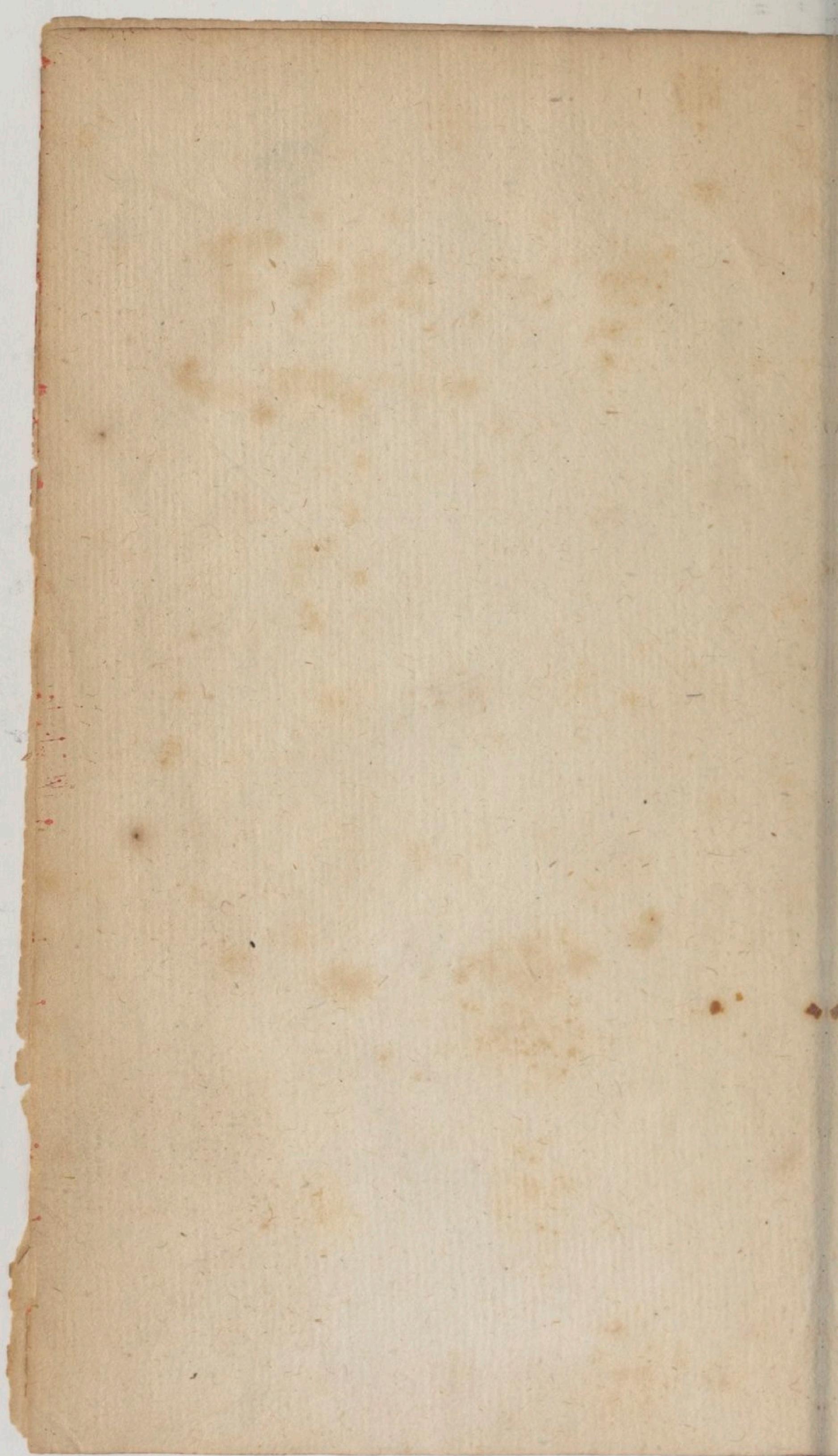












1567

AVEC UN BRAS

DE LA MAIN DROITE

ET DE LA MAIN GAUCHE

DE LA MAIN DROITE

ET DE LA MAIN GAUCHE

DE LA MAIN DROITE

1567

1567

1567

1567

LES VOYAGES

D. 252.
Y. 7.
2. / 2.

AVEC UN DISCOURS

sur la physiologie.

PAR M. R. A. M. S. A. Y.

TOME SECOND



~~Y. 3984.~~ 3879.
3. / 3.

Chez GABRIEL RANCOIS QUINTEW
Fils, Imp. sur. Lib. de l'Université,
rue Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XXVII.

IMPRIMERIE DU ROY.

MF
P92/1567

LES VOYAGES

DE

CYRUS,

AVEC UN DISCOURS
sur la Mythologie.

Par M. RAMSAY.

TOME SECOND.



A PARIS;

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU
Fils, Imp. Jur. Lib. de l'Université,
rue Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

9540

LES VOYAGES

DE

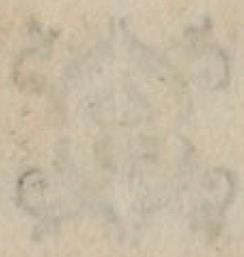
CYRUS

AVEC UN DISCOURS

sur la Mythologie

Par M. R. A. M. S. A. Y.

TOME SECOND



A PARIS

chez GABRIEL LEFRANÇOIS QUILLARD
Fils, Imp. Jur. lib. de l'Université,
rue Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XXVII

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LES VOYAGES
DE
CYRUS.



LIVRE SIXIÈME.



CYRUS ne fut pas plûtôt arrivé en Crete, qu'il se hâta d'aller à Gnossus Capitale de cette Isle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dedale, & le superbe Temple de Jupiter Olympien : Ce Dieu y est représenté sans oreilles, pour mar-

quer que le souverain Maître de l'univers n'a pas besoin d'organes corporels , pour entendre les plaintes & les prieres des humains. [a]

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes de Granite oriental ; la porte est de bronze d'une riche sculpture ; deux grandes figures ornent le portail, l'une représente la *vérité*, l'autre la *justice*.

L'intérieur est une voute immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel ; le dedans du Temple

[a] *Plut. de Isid. & Osirid.*

est un Peristyle de porphyre , & de marbre Numide.

L'on y voit de distance en distance plusieurs autels consacrés aux Dieux célestes , & les statues des Divinités terrestres s'élevent entre chaque colonne. Le dôme est couvert de lames d'argent , & le dedans de ce dôme est orné des simulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéose.

Cyrus entre dans ce Temple ; Le silence & la majesté du lieu le remplissent de crainte & de respect ; il se prosterne , & adore la Divinité présente : Il avoit appris de Zoroastre que le Jupiter Olympien [a]

[a] *Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu suprême , supérieur au Jupiter Conducteur , & le même que Saturne & Cœlus.*

des Grecs , étoit le même que l'Ormazde des Perſes , & l'Osiris des Egyptiens.

Il parcourt enfuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu ; Il fut moins frappé de la ri cheſſe , & de la magnificence des autels , que de la nobleſſe & de l'exprefſion des ſtatues : comme il avoit appris la Mythologie des Grecs , il reconnut ſans peine toutes les Divinités , & tous les myſteres qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui ſe préſentoient à ſa vûe.

Ce qui attira ſur-tout l'attention du jeune Prince , fut de voir que chaque Divinité céleſte tenoit dans ſa main une table d'or : Sur

ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos sur la Religion, & les différentes réponses que les Oracles rendirent à ce Législateur, lorsqu'il les consulta sur la nature des Dieux, & sur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on lisoit ces paroles: *Je donne l'être, la vie, & le mouvement à toutes les Créatures. [a] Nul ne peut me connoître, que celui qui veut me ressembler. [b]*

Sur celle de Pallas: *Les Dieux se font sentir au cœur, & se cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'esprit seul. [c]*

[a] Vers d'Epimenide cités par S. Paul.

[b] Platon, Epinom.

[c] Ibid.

6 LES VOYAGES

Sur celle de la Déesse Uranie :
Les Loix divines ne sont pas des chaînes qui nous lient, mais des aîles qui nous élèvent vers l'éclatant Olympe. [a]

Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien Oracle : *Les Dieux habitent avec moins de plaisir dans le Ciel, que dans l'ame des justes qui est leur vrai Temple. [b]*

Tandis que Cyrus méditoit le sens sublime de ces paroles, un vieillard vénérable entre dans le Temple, se prosterne devant la statue d'Harpocrate, & y demeure long-temps enseveli dans un profond silence. Cyrus soupçonne

[a] *Plat. de Rep.*

[b] *Hieroc. aur. carm.*

que c'est Pythagore , mais il n'ose interrompre sa priere.

Pythagore, car c'étoit lui-même, ayant rendu ses hommages aux Dieux , se leve , & apperçoit les deux étrangers: Il croit voir dans l'air & dans le visage de Cyrus , les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints , en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crete ; Il l'aborde , le salue & se fait connoître à lui.

Le sage Samien pour ne pas interrompre plus long-temps le silence qu'on doit garder dans un lieu destiné au culte des Immortels , mena Cyrus & Araspe dans le bois sacré voisin du Temple.

Alors Cyrus lui dit: Ce que j'ai vû sur les tables d'or , me donne

une haute idée de votre Religion. Je me suis hâté de venir ici non-seulement pour connoître les Loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée sur le siècle d'or: On m'a dit qu'elle ressemble à celle des Perses sur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens sur le regne d'Osiris. Je me plais à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités; daignez me développer ces traditions antiques.

Solon, reprit *Pythagore*, m'a fait sçavoir votre départ pour cette Isle; Je devois aller à Crotoné, mais j'ai différé mon voyage pour avoir le plaisir de voir un Héros, dont la naissance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles
de

de presque toutes les Nations: Je ne vous cacherais rien des mysteres de la sagesse, parceque je sçai que vous ne deviendrez un jour le conquerant de l'Asie, que pour en être le Legislatteur.

Ils s'affirent ensuite près d'une statue de Minos placée au milieu du bois sacré, & le Philosophe leur enseigna la Mythologie des premiers Grecs, en se servant du style poëtique d'Orphée, qui rendoit sensibles par ses peintures, les vérités les plus sublimes.

[a] Pendant le siecle d'or les habitans de la terre vivoient dans une innocence parfaite: Tels que sont les Champs Elisées pour les

[a] *Toute cette Mythologie est tirée de Platon. Voyez le Discours page 97.*

Héros, tel étoit alors l'heureux séjour des hommes; On n'y connoissoit point les intemperies de l'air, ni le combat des éléments; Les Aquilons n'étoient pas encore sortis de leurs grottes profondes; Les Zephirs seuls animoient tout par leurs douces haleines: On n'y ressentoit jamais ni les ardeurs de l'Eté, ni les rigueurs de l'Hiver; le Printemps couronné de fleurs, s'unissoit à l'Automne chargée de fruits; La mort, les maladies & les crimes n'osoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes se reposant dans les bocages odoriferans sur des gazons toujours verts, goutoient les plaisirs purs de l'amitié; Tantôt assis à la table

des Dieux , ils se rassasioient de Nectar & d'Ambroisie ; quelquefois Jupiter suivi de toutes les Divinités atteloit son char ailé , & les conduisoit au-dessus des Cieux : Les Poëtes n'ont point connu ni célébré ce *lieu suprême* ; Là les ames voyoient la verité , la justice & la sagesse dans leur source ; Là elles contemploient par les yeux du pur esprit , l'essence premiere dont Jupiter & les autres Dieux ne sont que des rayons ; Là elles se nourrissoient de cette vûe , jusqu'à ce que n'en pouvant plus soutenir la splendeur , elles redescendoient dans leur séjour ordinaire.

Les Dieux frequentoient alors les jardins des Hesperides , & prenoient plaisir à converser avec les

hommes : Les bergeres étoient aimées des Dieux, & les Déeses ne dédaignoient point l'amour des bergers ; Les graces les accompagnoient par-tout, & ces graces étoient les vertus mêmes. Mais hélas ! ce siècle d'or ne dura pas long-temps.

Un jour les hommes ne suivirent point le char de Jupiter, ils resterent dans le champ d'Hecate, s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la verité pure, & diviferent l'amour du plaisir, d'avec l'amour de l'ordre. Les bergeres se regarderent dans les fontaines, & devinrent idolatres de leur propre beauté ; chacune ne fut plus occupée que d'elle-même ; L'Amour abandonna

la terre, & avec l'Amour toutes les Divinités célestes disparurent: Les Dieux Silvains furent changés en Satyres, les Népées en Bacchantes, & les Nayades en Syrenes; Les vertus & les graces se séparèrent, & le faux amour de soi-même, pere de tous les vices, enfanta la volupté source de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette sphere inférieure: Le soleil n'a plus la même force ni la même douceur, sa lumiere s'obscurcit; la terre s'enveloppe d'une croute épaisse, opaque, & difforme; les jardins des Hesperides sont détruits, notre globe s'écroule; les abymes s'ouvrent, & l'inondent; il se divise par les

mers en Isles & en continens ; Les collines fertiles s'élevent en rochers escarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux : On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les aîles de l'ame sont abbatues ; son char subtil se brise , & les esprits sont précipités dans des corps mortels , où ils subissent plusieurs metempfycofes , jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'est ainsi que le siecle de fer succeda au siecle d'or : Il durera dix mille ans ; pendant ce temps Saturne se cache dans une retraite inaccessible ; mais à la fin il reprendra les rênes de son Empire , & rétablira l'uni-

vers dans son premier éclat : Alors toutes les ames seront réunies à leur Principe.

Voilà , *continue Pythagore* , l'allégorie par laquelle Orphée & les Sybilles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme , & le malheur où il est tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe est la punition de nos crimes , & le désordre de notre cœur , est une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien , *dit Cyrus* , que les principes de Zoroastre , d'Hermès , & d'Orphée sont les mêmes : Toutes leurs allégories sont pleines des vérités les plus sublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout réduire au seul culte extérieur ?

Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Législateur qui promettoit son nectar & son ambrosie, non aux vertus solides, mais à la croyance de certaines opinions, & à l'observance de quelques cérémonies extérieures qui ne servent ni à éclairer l'esprit, ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres, & leur avarice, est, *reproche Pythagore*, la source de tous ces maux. Les Ministres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent souvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au spectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le sens mystérieux des Rites sacrés, tombent
dans

dans la superstition, pendant que les esprits téméraires se livrent à l'impiété.

Voilà la source des différentes sectes qui inondent la Grece : Les unes méprisent ce que l'antiquité a de plus pur ; les autres nient la nécessité d'un culte ; d'autres attaquent la sagesse éternelle, à cause des maux & des crimes qui arrivent ici bas. Anaximandre & son école audacieuse osent soutenir que la nature, & Dieu sont la même chose. Chacun se forme un système à sa mode, sans respecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore : On m'a raconté la cause de vos disgraces, & de votre exil ; J'ai un grand

désir de sçavoir le détail de votre dispute avec le Philosophe Milefien : apprenez-moi comment vous avez combattu sa doctrine ? J'en aurai peut-être besoin pour me garantir de ces maximes dangereuses. J'ai déjà vû à Ecbatane plusieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre : Les égaremens de l'esprit humain sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les temps.

Le détail de cette dispute, *repond Pythagore*, sera long, mais je n'affecterai point de l'abreger, de peur d'y jeter de l'obscurité.

En retournant à Samos, après une longue absence, je trouvai qu'Anaximandre, déjà fort avancé en âge, avoit répandu par-tout

sa doctrine impie : Les jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté , l'envie de flatter leurs passions , la vanité de se croire plus habiles que les autres hommes , les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs.

Pour remedier à ces maux , j'attaquai les principes du Milesien : Il me fit citer devant un Tribunal de Pontifes dans le Temple d'Apollon , où le Roy & tous les Grands étoient assemblés : Il commença par présenter ma doctrine sous la forme la plus odieuse ; Il donna des tours faux , & malins à mes paroles ; il tâcha de me rendre suspect de l'impiété dont il étoit lui-même coupable. Alors je me levai , & je parlai de cette maniere.

O Roy ! image du grand Jupiter , Pontifes d'Apollon , & vous Citoyens de Samos , écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers , pour apprendre la sagesse , qui ne se rencontre que dans la tradition des anciens : J'ai découvert que dès l'origine des choses on n'adoroit qu'un seul principe éternel ; que tous les Dieux de la Grece ne sont que des noms differens pour exprimer les attributs de la Divinité , les propriétés de la nature , ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'est une maxime constante chez toutes les nations , que les hommes ne sont plus ce qu'ils étoient pendant le siecle d'or ;

qu'ils se sont avilis & dégradés ; que la religion est le seul moyen de rétablir l'ame dans sa premiere grandeur , de faire croître de nouveau ses aîles , & de l'élever aux régions étherées d'où elle est tombée.

Il faut d'abord devenir *homme* par les vertus civiles & sociables ; il faut ensuite ressembler aux Dieux par cet amour du *beau* , qui fait aimer la vertu pour elle-même : Voilà le seul culte digne des Immortels , & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre se leve au milieu de l'assemblée ; son âge , ses talens & sa réputation attirerent l'attention , & firent regner partout un profond silence. Pytha-

gore, *dit-il*, détruit la Religion par ses raffinemens : Son amour du *beau* est une chimere. Consultons la nature, pénétrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre est la source de toutes nos actions, de toutes nos passions, & même de toutes nos vertus. Pythagore se perd dans les raisonnemens abstraits : Je me borne à la simple nature, j'y trouve tous mes principes, le sentiment de tous les cœurs les autorise, & les preuves de sentiment sont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre, *dis-je alors*, substitue les passions à la place des sentimens ; Il affirme hardiment,

mais il ne prouve rien : Je n'agis pas de même , voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien ; l'ame est une parcelle de leur substance ; elle peut par consequent les imiter , elle peut aimer la vertu pour elle même : Telle est la nature primitive de l'homme ; Anaximandre ne sçau- roit le nier , sans renverser la Religion.

Cette doctrine influe sur tous les devoirs de la société : si l'on ne peut rien aimer que par rapport à soi , tous les Citoyens se regarderont peu-à-peu comme des Etres indépendans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus sacrifier ses interêts particuliers pour le bien général : On détruira les sentimens

nobles , & les vertus héroïques. Ce n'est pas tout : On autorisera bien-tôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'est point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera lorsqu'il pourra se dérober aux yeux du public ; On se livrera au crime sans remords , quand l'intérêt y pousse , & que la crainte ne retient pas ; Voilà l'anéantissement de toute société. Soit donc qu'on considère la Religion ou la politique , tout conspire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre réplique ; Pythagore non-seulement ne connoît point la nature humaine , il ignore encore l'histoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur ressembler ; les Dieux nagent là-haut dans les délices ,
rien

rien ne trouble leur repos ; pour les imiter , il faut aimer le plaisir. Ils ne donnent des passions que pour les satisfaire ; Jupiter lui-même nous en montre l'exemple : Le plaisir est la grande Loi des Mortels , & des Immortels ; son attrait est invincible , c'est l'unique ressort du cœur humain.

Nous aimons toujours *avec* plaisir , *repondis-je* , mais nous n'aimons pas toujours *pour* le plaisir. On peut aimer la justice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut aussi l'aimer pour elle-même : C'est ce qui fait la difference entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens ! Anaximandre cher-

che à corrompre vos mœurs aussi bien que votre esprit: Il vous trompe en s'attachant trop au sens literal de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foibles ne descendent point sur la terre pour contenter leurs passions. Tout ce que la sage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'est qu'une allégorie ingénieuse pour représenter le pur commerce des Mortels & des Immortels pendant le siècle d'or: Mais les Poètes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entassant merveilles sur merveilles, ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors & s'écria: souffrirez-vous, ô Sa-

miens , qu'on anéantisse ainsi votre Religion , en tournant ses mysteres en allégories , en blasphémant contre les Livres sacrés de vos Poëtes , en niant les faits les plus constans de la tradition. Pythagore renverse vos autels , vos temples , & votre sacerdoce , pour vous conduire à l'impiété , sous prétexte de détruire la superstition.

Un murmure confus s'éleve aussitôt dans l'assemblée ; Les sentimens se partagent ; la plûpart des Prêtres me traitent d'impie , & d'ennemi de la Religion. Voyant alors la profonde dissimulation d'Anaximandre , & le zele aveugle d'un peuple séduit par des sophismes , il me fut impossible de me contenir , & je dis en élevant la voix :

Roy, Pontifes, Samiens, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les mystères du monstrueux système d'Anaximandre, ni chercher dans une assemblée publique à rendre sa personne odieuse, comme il a tâché de noircir la mienne. Jusqu'ici j'ai respecté sa vieillesse, mais à présent que je vois l'abyme dans lequel il veut vous précipiter, je ne sçaurois plus me taire, sans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaximandre vous paroît zélé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il debite & qu'il enseigne secrettement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'est que matière & mou-

vement. Dans le sein fécond d'une immense nature tout se produit par une révolution éternelle de formes ; La destruction des unes fait la naissance des autres ; Le différent arrangement des atomes fait seul la différente sorte d'esprits , mais tout se dissipe , & se replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre , ce qui est à present pierre , bois , metal , peut se dissoudre , & se transformer non-seulement en eau , en air , en flamme pure , mais même en esprit raisonnable : Selon lui nos craintes frivoles ont creusé les enfers , & notre imagination effrayée est la source des fleuves fameux , qui coulent dans le noir Tartare : Notre superstition a peuplé les régions célestes

de Dieux & de demi-Dieux, & notre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur société. Selon lui la bonté, la malice, la vertu, le crime, la justice, l'injustice, ne sont que des noms que nous donnons aux choses, suivant qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent : Les hommes naissent vicieux ou vertueux, comme les ours naissent féroces, & les agneaux doux : Tout est l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choisir que parceque le plaisir cache par sa douceur, la force qui nous entraîne. Voilà, ô Samiens, le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois les Dieux

se déclarent. On entend par-tout gronder le tonnerre ; les vents impetueux mêlent & confondent les élemens ; tous sont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me prosterne au pied des autels , & je m'écrie : Puissances célestes rendez témoignage à la vérité dont vous seules inspirez l'amour. Aussi-tôt un calme profond succede à l'orage , la nature s'appaise & se tait , une voix divine semble sortir du fond du Temple , & parler ainsi : *Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien : On ne peut les honorer dignement qu'en leur ressemblant.* [a]

Les Prêtres & la multitude plus frappés du *merveilleux* qu'ils ne l'avoient été du *vrai* , changent

[a] *Vid. Hier. aur. carm.*

de sentiment , & se réunissent en ma faveur. Anaximandre s'en aperçoit , & persuadé que j'avois corrompû les Pontifes pour séduire le peuple , il s'enveloppe dans une nouvelle espece d'hypocrisie , & dit à l'assemblée : l'Oracle a parlé , & je dois me taire ; Je crois , mais je ne suis pas encore éclairé ; mon cœur est touché , mais mon esprit n'est pas convaincu : Je veux entretenir Pythagore seul , & m'instruire par ses raisonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus sinceres , j'embrasse le vieillard avec des larmes de joye , en présence du Roy & des Pontifes , & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit , sans penser

ser comme lui, croyoit que je n'affectois ce zèle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner son suffrage. Quand nous fûmes seuls, il changea de langage & me dit :

Notre dispute se réduit à sçavoir si la nature éternelle agit avec sagesse & dessein, ou si elle prend toutes sortes de formes par une nécessité aveugle. Ne nous éblouifions point par les préjugés vulgaires ; Un Philosophe ne doit croire que lorsqu'il y est forcé par une évidence entiere. Je ne raisonne que sur ce que je vois, & je ne vois dans toute la nature qu'une *matiere immense*, & une *force infinie* : Cette matiere agissante est éternelle ; Or dans un temps

infini , une force toute puissante doit donner nécessairement toutes sortes de formes à une matiere immense. Elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui ; elle en prendra de nouvelles : Tout a changé , tout change , tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà , *repris-je* , un sophisme & non une preuve. Vous ne voyez , *dites-vous* , dans toute la nature qu'une *force infinie* & une *matiere immense* , j'en conviens : mais s'enfuit-il que la force infinie soit une propriété de la matiere. La matiere est éternelle , *ajoutez-vous* , cela se peut , [a] parceque la force

[a] Voyez le Discours , pag. 68.

infinie toujours agissante l'a pû produire de tout temps : mais concluez-vous de-là qu'elle soit l'unique substance existante. Je conviendrai encore que la force toute puissante peut donner dans un temps infini toutes sortes de formes à une matiere immense, mais est-ce là une preuve que cette force agit par une nécessité aveugle & sans dessein. Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conséquences qui me paroissent absolument fausses : En voici les raisons.

L'idée que nous avons de la *matiere* ne renferme point celle de *force* ; elle ne cesse point d'être matiere quand elle est dans un parfait repos, elle ne scauroit se rendre

le mouvement lorsqu'elle l'a perdu : De-là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même , & par consequent que la *force infinie* n'est pas une de ses propriétés.

De plus , j'apperçois en moi & dans plusieurs Etres qui m'entourent , un *Principe comparateur* qui sent , qui raisonne , & qui juge : Or il est absurde de supposer qu'une matiere sans pensée & sans sentiment , puisse sentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; Il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la *vivacité* de nos *sentimens* , dépend souvent du *mouvement* de nos *humeurs* ; cela prouve que l'esprit & le corps peuvent être *unis* , mais nullement qu'ils sont *un* : De-là je

conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la matière, & par conséquent qu'il peut y avoir une intelligence souveraine fort supérieure à mon ame, à la vôtre, & à celles de tous les autres hommes.

Pour sçavoir s'il y a une telle intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers; j'observe la constance & la régularité de ses Loix, la fécondité & la variété de ses productions, la liaison & la convénance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élémens, la révolution des astres: Alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art, & d'une sagesse suprême.

De-là je conclus que la *force infinie* que vous reconnoissez dans la nature est une intelligence souveraine.

Je me rappelle , *dit Cyrus* , que Zoroastre me dévoila autrefois toutes ces vérités : une vûe superficielle de ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude , mais lorsqu'on descend dans le détail , lorsqu'on entre dans le sanctuaire de la nature , lorsqu'on étudie à fond ses secrets , on ne peut plus hésiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu résister à la force de ces preuves.

Après lui avoir exposé , *reprit le sage Samien* , les raisons qui me faisoient croire , je le priai de me dire celles qui le portoient à douter.

Un Etre infiniment sage & puissant, *repondit-il*, doit avoir toutes fortes de perfections; Sa bonté & sa justice doivent égaler sa sagesse & sa puissance: Cependant l'univers est rempli de defauts & de vices; Je vois par-tout des Etres malheureux & méchans: Or je ne sçaurois concevoir comment les souffrances & les crimes peuvent commencer ou subsister sous l'Empire d'un Etre souverainement bon, sage & puissant; L'idée d'une cause infiniment parfaite me paroît incompatible avec des effets si contraires à sa nature bienfaisante. Voilà la raison de mes doutes.

Quoi, *repliquai-je*, nierez-vous ce que vous voyez clairement par-

ceque vous ne voyez pas plus loin.
La plus petite lumiere nous porte
à croire, mais la plus grande ob-
scurité n'est pas une raison de nier.
Dans ce crepuscule de la vie hu-
maine, les lumieres de l'esprit sont
trop foibles, pour nous montrer
les premieres vérités dans une clar-
té parfaite: On ne fait que les en-
trevoir de loin par un rayon échap-
pé qui suffit pour nous conduire,
mais ce n'est pas une évidence qui
dissipe tous les nuages. Rejetterez-
vous les preuves les plus convain-
cantes de l'existence d'une intelli-
gence souveraine, à cause que vous
ne voyez pas les raisons secretes
de sa conduite. Vous niez la sa-
gesse éternelle, parceque vous ne
concevez pas comment le mal peut
subsister

subsister sous son Empire. O Anaximandre, est-ce là raisonner ! Une chose n'est pas, parceque vous ne la voyez point. Voilà à quoi se reduisent toutes vos difficultés.

Vous me faites injustice, *reprit Anaximandre* : Je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parceque je ne vois rien de démontré ; je suis dans la triste nécessité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. [a]

Je sentoís que son aveuglement l'alloit conduire à toutes sortes d'absurdités ; Je voulois le suivre jusqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme

[a] *La narration marque les differens progrès de l'esprit dans l'incrédulité : L'athée qui vouloit demontrer, devient ici Pyrrhonnien. Voyez le Discours, page 88. &c.*

où il se jettoit : Examinons pas à pas , *lui dis-je* , les conséquences de votre systême.

Démontrer , [a] c'est prouver non-seulement qu'une chose est , mais encore l'impossibilité qu'elle ne soit pas : L'on ne sçauroit prouver ainsi l'existence des corps : Oseriez-vous en douter serieusement ? On peut démontrer la liaison des idées , mais les faits ne se prouvent que par le témoignage des sens. Demander des démonstrations où il s'agit de sentimens , placer les sentimens où il faut des démonstrations , c'est renverser la nature des choses , c'est vouloir voir des sons & entendre des couleurs. Quand

[a] Je parle ici de la démonstration géométrique & métaphysique.

tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'esprit doit se rendre à cette évidence : Ce n'est pas une *démonstration* géométrique ; ce n'est pas non plus une simple *probabilité* ; mais c'est une *preuve* suffisante pour nous déterminer. [a]

Les sens nous trompent souvent, *s'écria-t-il*, l'on ne doit point se fier à leur témoignage : La vie n'est peut-être qu'un songe perpétuel, semblable aux illusions du sommeil.

[a] *La source du Pyrrhonisme vient de ce que l'on ne distingue pas entre une démonstration, une preuve & une probabilité. Une démonstration suppose l'idée contradictoire impossible ; Une preuve de fait est où toutes les raisons portent à croire, sans qu'il y ait aucun prétexte de douter ; Une probabilité est où les raisons de croire sont plus fortes, que celles de douter.*

Je conviens, *repondis-je*, que les sens nous trompent souvent, mais est-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours? Je crois qu'il y a des corps, non sur le témoignage d'un seul, ni de plusieurs sens, mais sur le consentement unanime de tous les sens, dans tous les hommes, dans tous les temps, & dans tous les lieux: Or comme les idées universelles & immuables nous tiennent lieu de démonstrations dans les sciences, de même l'uniformité continuelle, & la liaison constante de nos sentimens, nous tiennent lieu de preuves, lorsqu'il s'agit de faits.

Vous voilà, *dit Anaximandre*, où je voulois vous conduire. Nos idées sont aussi incertaines que nos sentimens; il n'y a point de dé-

monstrations ; il n'y a point de vérités immuables & universelles. Il ne suit pas qu'une chose soit vraie parcequ'elle nous paroît telle ; tout esprit qui se trompe souvent, peut se tromper toujours, & cette simple possibilité suffit pour me faire douter de tout.

Telle est la nature de notre esprit, *repris-je*, nous ne pouvons pas refuser de rendre hommage à la vérité quand elle est clairement apperçue, nous sommes même forcés d'y acquiescer : Le doute n'est pas libre ; or cette impossibilité de douter, est ce qu'on appelle *conviction* : L'esprit humain ne peut pas aller plus loin. O Anaximandre vous croyez raisonner mieux que les autres hommes, mais à force

de subtiliser, vous anéantissez la pure raison. Remarquez l'inconstance de votre esprit & la contradiction de vos raisonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'intelligence souveraine; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonstrations étoient des suppositions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute universel; votre philosophie se termine enfin à détruire la raison, à rejeter toute évidence, & à soutenir qu'il n'y a aucune règle qui puisse fixer nos jugemens: Il est par conséquent inutile de raisonner plus longtemps avec vous.

Ici je cessai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre, mais voyant qu'il gardoit le si-

lence , je continuai ainsi : Je suppose que vous doutez sérieusement , mais est-ce le défaut de lumière ou la crainte d'en être éclairé qui cause vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la sagesse se fait mieux sentir que comprendre : Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous , elle se souleva bien-tôt contre vos subtilités ; votre cœur né avec une soif insatiable de félicité , démentira votre esprit qui se réjouit dans l'*esperance dénaturée* de sa prochaine extinction ; Encore une fois rentrez en vous-même , imposez silence à votre imagination , ne vous laissez plus éblouir par vos passions , & vous trouverez dans le fond de votre ame , un sentiment de la Di-

vinité qui dissipera vos doutes : C'est en écoutant ce sentiment intérieur que votre esprit fera d'accord avec votre cœur ; cet accord fait la tranquillité de l'ame , & c'est dans cette paix seule qu'on entend la voix de la sagesse , qui supplée à la foiblesse de nos raisonnemens. Ici Pythagore cessa de parler , & Cyrus lui dit :

Vous unissez les sentimens les plus touchans avec les raisonnemens les plus solides ; soit qu'on consulte l'idée de la premiere cause ou la nature de ses effets , le bonheur de l'homme ou le bien de la société , la raison ou l'expérience , tout conspire à prouver votre systême : Mais pour penser comme Anaximandre , il faut sup-
poser

poser contre toute raison, que le mouvement est une propriété essentielle de la matiere ; que la matiere est l'unique substance existante ; que la force infinie agit sans connoissance, & sans dessein, malgré toutes les marques de sagesse répandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux systêmes : L'un est ténébreux pour l'esprit, désolant pour le cœur, destructeur de la société ; l'autre est plein d'idées consolantes, il produit les sentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'est pas tout, il me semble que vous avez été trop modeste sur la force de vos preuves ; elles

me paroissent invincibles, & démontrées. Il faut que l'un des deux systêmes soit vrai : La nature éternelle est une *matiere aveugle*, ou une *intelligence éclairée* ; Il n'y a point de milieu : vous avez prouvé que la premiere opinion est fausse & absurde ; il s'ensuit évidemment que l'autre est véritable & solide. Hâtez-vous sage Pythagore, hâtez-vous de me dire l'impression que firent vos entretiens sur Anaximandre.

Il se retira, *répondit le Philosophe*, desespéré, & résolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumiere du soleil éblouit & aveugle, tel étoit le cœur d'Anaximandre ; ni les prodiges, ni les preuves, ni les sentimens ne peuvent

ébranler l'ame , lorsque l'erreur s'est emparée de l'esprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos , j'apprens qu'il est tombé dans l'égarement que j'avois prévu ; à force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géométrique , il est parvenu non seulement à douter des vérités les plus certaines , mais même à croire les plus grandes absurdités. Il soutient sans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'est qu'un songe ; que tous les hommes qui l'entourent sont des fantômes ; que c'est lui-même qui se parle , & qui se répond ; que le ciel & la terre , les astres , & les éléments , les plantes & les arbres ne sont

que des illusions , & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'essence divine , pour substituer à sa place une nature aveugle ; à présent il a détruit cette nature même , pour soutenir qu'il est le seul Etre qui existe dans l'univers. [a]

Cyrus sortit de cet entretien pénétré de la foiblesse de l'esprit humain ; il sentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus subtiles peuvent aller de degré en degré depuis l'impiété jusques à

[a] *Les Egomistes se servent aujourd'hui de ce langage , & Carneades autrefois parloit à peu près de même , pour prouver qu'on ne peut être assuré de rien que de sa propre existence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiste. Voyez le Dis. page 89.*

l'extravagance , & tomber dans un délire philosophique qui n'est pas moins insensé que la folie la plus grossiere.

Le jeune Prince étant instruit à fond de la Religion des Grecs , alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger sur les Loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perse , *dit-il au sage Samien* , me donne le loisir de voyager ; je cherche dans tous les pays à recueillir des connoissances utiles ; j'ai passé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement ; j'ai parcouru la Grece pour connoître les différentes Républiques qui la composent , & sur-tout celles de Lacédemone & d'Athènes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes , & fondées sur la nature , mais la forme de son Gouvernement étoit défectueuse ; Il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois ; Les trente Juges ne partageoient point avec eux la puissance suprême , ils n'étoient que les Interpretes des Loix : Le despotisme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

Je crains qu'Athènes ne périclite par le défaut contraire ; son Gouvernement est trop tumultueux & trop populaire : Les Loix de Solon sont bonnes , mais il n'a pas eût assez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple , qui a un goût démesuré pour la liberté , pour le luxe , & pour le plaisir.

Lycurgue a remedié aux maux qui ont ruiné l'Egypte , & qui perdront Athènes ; mais ses Loix sont trop contraires à la nature. L'égalité des rangs & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-temps : Si-tôt que les Lacédémoniens auront étendu leur pouvoir dans la Grece , ils s'affranchiront sans doute de ces Loix ; elles bornent les passions d'un côté , mais elles les flattent trop d'un autre ; en proscrivant la volupté , elles autorisent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paroît parfaite : On m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette Isle qui remedié à tous ces excès.

Pythagore admira la pénétra-

tion du jeune Prince, & le conduisit au Temple, où les Loix de Minos étoient conservées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la morale, & la politique, & tout ce qui pouvoit servir à la connoissance des Dieux, de soi-même, & des autres hommes : Il trouva dans ce Livre sacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Egypte, de Sparte, & d'Athènes, & sentit par-là que comme Minos avoit profité des lumieres des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Legislatteur de Crete ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs institutions. C'est aussi sur ce modèle que Cyrus forma les Loix admirables

admirables qu'il établit dans son Empire après avoir conquis l'Asie.

Pythagore lui expliqua ensuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le despotisme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un Gouvernement si parfait dans toutes ses parties auroit dû subsister toujours, mais on n'en voit presque plus aucun vestige. Les successeurs de Minos regnerent pendant quelques siècles en dignes enfans d'un tel pere ; leurs descendans dégènererent peu à peu : Ils ne se crurent pas assez grands pendant qu'ils n'étoient que conservateurs des Loix; ils voulurent substituer à la place de ces Loix leurs

volontés absolues. Les Cretois résisterent aux innovations ; de-là naquirent les discordes , & les guerres civiles : Dans ces tumultes les Rois furent détrônés , des usurpateurs se mirent à leur place : Ces usurpateurs affoiblirent l'autorité des nobles ; les députés du peuple s'emparèrent de la puissance souveraine ; la Monarchie fut éteinte , & le Gouvernement devint populaire.

Tel est le triste état des choses humaines : Le desir de l'autorité sans bornes dans les Princes , l'amour de l'indépendance dans les peuples , exposent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'est fixe , rien n'est stable parmi les hommes.

Cyrus comprit par ce discours que ce n'est pas seulement dans la sagesse des Loix, mais plus encore dans celle des souverains qu'on trouve le salut & le bonheur d'un Etat. Dans tous les pays cinq ou six hommes hardis, artificieux, éloquens, entraînent presque toujours le Monarque ou le Senat. Tous les Gouvernemens sont bons, lorsque ceux qui régnerent ne cherchent que le bien public; mais ils seront toujours défectueux, parceque les hommes qui y président sont imparfaits.

Après plusieurs entretiens semblables avec le sage Samien, Cyrus se prépara enfin à continuer ses voyages. En quittant Pythagore, il lui dit: Que j'ai

de regret de vous voir abandonné aux caprices du sort qui vous persecute ! Que je serois heureux de passer ma vie avec vous dans la Perse ! Je ne vous offrirois ni les plaisirs , ni les richesses qui flattent les autres hommes ; Je sçai que vous en feriez peu touché : Vous êtes au-dessus des faveurs des Rois, parceque vous êtes détrompé de toutes les fausses grandeurs ; mais je vous offre dans mes Etats , la paix , la liberté , & le doux loisir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la sagesse.

J'aurois une vraye joye , *reprit Pythagore* , de vivre sous votre protection avec Zoroastre & les Mages , mais il faut que je fuive les ordres d'Apollon. Un grand

Empire s'éleve en Italie qui deviendra un jour maître de l'univers ; la forme de son Gouvernement est semblable à celle que Minos établit en Crete ; Le génie de ses peuples est aussi guerrier que celui des Spartiates ; L'amour généreux de la Patrie, le goût de la pauvreté personnelle pour augmenter la richesse publique, les sentimens nobles & desintéressés qui regnent parmi ses Citoyens, le mépris du plaisir qu'ils unissent avec un zèle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquérir le monde entier : J'y dois porter la connoissance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais ; Mon cœur vous suivra par-tout ; vos

conquêtes s'étendront selon les oracles ; Puissent les Dieux vous préserver alors de l'yvresse de l'autorité suprême ! Puissiez-vous sentir long-temps le plaisir de ne régner que pour rendre les hommes heureux ! La Renommée m'instruira de votre sort ; Je demanderai souvent , la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus ? Aime-t-il toujours la vertu ? Craint-il toujours les Dieux ? Il faut que je vous quitte , mais nous nous rejoindrons dans le séjour des justes. Ah Cyrus ! qu'elle fera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle. Adieu Prince , adieu , souvenez-vous de n'employer jamais

votre puissance, que pour faire sentir des effets de votre bonté.

Cyrus ne put rien répondre, son cœur s'attendrit, il embrasse le Philosophe avec vénération, il mouille son visage de ses larmes, il fallut enfin se séparer. Pythagore partit bien-tôt pour l'Italie, & Cyrus s'embarqua sur un vaisseau Fénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crete & des côtes de la Grece, il les quitte avec regret, & se ressouvenant de tout ce qu'il avoit vû, il dit à Araspe: Quoi! c'est donc là cette nation qu'on croit superficielle & frivole: J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les especes, des Philosophes profonds, des Capitaines habiles, de grands politi-

ques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préfèrent les connoissances agréables aux idées abstraites, les arts d'imitation aux recherches subtiles; mais ils ne méprisent pas les sciences sublimes, au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par là leur pays mérite d'être appelé la Patrie commune du genre humain: Ils paroissent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amusemens, mais les grands hommes parmi eux ont le secret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amusant. Ils sentent
que

que l'esprit a souvent besoin de repos , mais en se délassant ils sçavent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits ressorts. Ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu semblable aux Jeux Olympiques , où les danses enjouées se mêlent avec les travaux pénibles.

J'admire , dit *Araspe* , la politesse des Grecs , & toutes les qualités qu'ils ont pour la société ; mais je ne sçaurois estimer ni leurs talens , ni leurs sciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les surpassent infiniment dans toutes les connoissances solides.

Je suis , *repliqua Cyrus* , d'un sentiment bien different du vôtre : Il est vrai qu'on trouve chez les

Chaldéens, & chez les Egyptiens de grandes idées, & des découvertes utiles; mais leur science est souvent pleine d'obscurité: Ils ne sçavent pas comme les Grecs parvenir aux vérités inconnues par l'enchaînement des vérités communes: Cette méthode ingénieuse de mettre chaque idée à sa place, de mener l'esprit par degrés des vérités les plus simples aux vérités les plus composées, avec ordre, clarté, & précision, est un secret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens qui se vantent d'avoir plus de génie original; c'est là pourtant la véritable science qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de son esprit; c'est par là que je préfère les Grecs aux au-

tres peuples , & non à cause de leur politesse.

La vraye politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations , & n'est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'est que la forme établie dans les differens pays pour exprimer cette politesse de l'ame. Je préfere la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples , parcequ'elle est plus simple , & moins embarrassante ; elle rejette toutes les formalités superflues ; elle n'est occupée qu'à rendre la société libre & agréable : La politesse intérieure est bien différente de cette civilité superficielle.

Vous n'étiez pas present le jour que Pythagore m'en parla : Voici

comme il la définit , voici comme il la pratique. C'est une égalité d'ame qui exclud tout à la fois l'empressement & l'insensibilité ; elle suppose un discernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractères : C'est une douce condescendance qui sçait s'accommoder au goût des autres , non pour flatter , mais pour apprivoiser leurs passions : C'est un oubli de soi-même qui cherche avec délicatesse le plaisir d'autrui , sans faire appercevoir de cette recherche : Elle sçait contredire avec respect , elle sçait plaire sans adulation , elle est également éloignée de la fade complaisance , & de la basse familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainsi avec Araspe, lorsque les vents contraires arrêterent leur course, & les obligerent à relâcher dans l'Isle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occasion pour visiter le Temple de Paphos, & les Boscages d'Idalie, consacrés à la mere des Amours. En voyant ces lieux fameux, il rappella les remarques de Pythagore sur la corruption des Poëtes Grecs, & sur les effets monstrueux de leur imagination déreglée : Ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire descendre de l'Empyrée les Puissances célestes, pour les placer sur les montagnes de la Grece comme dans leur Ciel suprême, & pour leur attribuer non

seulement les passions humaines ;
mais encore les vices les plus hon-
teux. [a] Il se hâta de quitter l'Isle
profane , & débarqua bien-tôt à
Tyr.

[a] Voyez le Discours , page 3.





LES VOYAGES
DE
CYRUS.



LIVRE SEPTIÈME.



LE Roy de Babylone ayant
détruit l'ancienne Tyr,

les Habitans avoient bâti
une Ville nouvelle dans une Isle
voisine à trente stades du rivage.

Cette Isle s'étendoit en croissant
pour embrasser un Golfe où les
vaisseaux étoient à l'abri des vents:

Plusieurs allées de cedres régnoient le long du port, & à chacune de ses extrémités une forteresse inaccessible faisoit la sûreté de la Ville, & des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique soutenu de douze rangs de colonnes, formoit plusieurs galeries où s'assembloient à certaines heures du jour les Négocians de tous les pays : On y entendoit parler toutes sortes de langues, & l'on y distinguoit les mœurs des différentes nations. La ville de Tyr sembloit être la Capitale de l'univers.

Un nombre prodigieux de vaisseaux couvroit la mer ; les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goutoient le repos.

repos ; là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement construits. Une foule innombrable de peuple inondoit le port : Ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à transporter les Marchandises, d'autres à remplir les magasins. Tous étoient en mouvement, tous s'empressoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce spectacle arrêta long-temps la vûe de Cyrus, il s'avance ensuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompai-je, *s'écria le Prince*, n'est ce point Amenophis qui a quitté sa solitude pour rentrer dans la société des hommes ? C'est moi-même, *répliqua le sage Egyptien* ? J'ai aban-

donné l'Arabie heureuse pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus surpris de ce changement lui en demanda les raisons. Arobal, dit *Amenophis*, en est la cause, cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois prisonnier avec moi à Memphis, & esclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roy de Tyr, mais il ignoroit sa haute naissance: il est remonté sur le trône de ses Ancêtres, & son véritable nom est Ecnibal. Je jouis d'une tranquillité parfaite dans ses Etats. Venez voir un Prince qui est digne de votre amitié. Je m'intéressois à son sort, reprit *Cyrus*, par l'amitié que vous aviez conçu pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je par-

tage avec vous le plaisir d'avoir retrouvé votre ami : Apprenez-moi ce qui lui est arrivé depuis votre séparation.

Amenophis conduisit Cyrus & Araspe dans l'enfoncement d'un rocher d'où l'on découvroit la mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'entourent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vue, & de l'autre l'Isle de Chypre sembloit s'enfuir sur les eaux. Ils s'assirent tous trois sur un lit de mousse, & le sage Egyptien se hâta de raconter à Cyrus les aventures du Roy de Tyr.

Le pere d'Ecnibal, *dit-il*, mourut pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal son oncle aspirant à la Royauté résolut de se défaire

re du jeune Prince, Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le soustraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de sa mort : Il l'envoya dans une campagne solitaire au pied du Mont Liban, où il le fit passer pour son fils sous le nom d'Arobal, sans lui découvrir sa naissance. Quand Ecnibal eut atteint sa quatorzième année, Bahal forma le dessein de le rétablir sur le trône de ses Ancêtres. L'usurpateur ayant découvert les projets de ce fidèle Tyrien, le fit enfermer dans une prison étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le silence, résolu de mourir plutôt que de trahir son de-

voir , & sa tendresse pour Ecnibal.

Cependant Itobal étant instruit que l'héritier de la couronne vivoit encore , se trouble & s'agite. Pour calmer ses inquiétudes , & pour assouvir sa rage , il ordonna qu'on fît mourir tous les enfans de Bahal. Un fidèle Esclave en fut averti , & fit sauver *Ecnibal* : C'est ainsi que ce jeune & malheureux Prince quitta la Phénicie sans sçavoir le secret de sa naissance.

Bahal se sauva de sa prison en s'élançant d'une haute Tour dans la mer ; il gagna le rivage en nageant , & se retira à Babylone , où il se fit connoître à Nabucodonosor. Pour se vanger du massacre de ses enfans , il excita ce Conquerant à faire la guerre à Ito-

bal , & à entreprendre le long siège de Tyr. Le Roy de Babylone instruit de la capacité & de la vertu de Bahal , le choisit pour commander en chef cette expédition : Itobal y fut tué , & après la prise de la Ville , Bahal fut élevé sur le trône de Tyr par Nabucodonosor qui reconnut ainsi ses services & son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l'éclat de la Royauté : Ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran , son premier soin fut d'envoyer par toute l'Asie pour le chercher , mais il n'en put apprendre aucune nouvelle ; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-temps

dans l'Afrique, & perdu l'Esclave qui le conduisoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, resolu de finir ses jours, ou de se distinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre premiere connoissance, notre amitié réciproque, notre esclavage commun, & notre separation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone : C'est-là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit son pere, étoit élevé sur le trône. Il quitta promptement la Cour de Nabucodonosor, & arriva bien-tôt dans la Phénicie, où il se fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l'âge reposoit sur un riche tapis : La joye lui donne des forces, il se leve, il

court vers Arobal, il l'examine, il lui fait plusieurs questions, il rappelle tous ses traits, & le reconnoit enfin. Il ne peut plus se contenir, il se jette à son col, il le serre entre ses bras, il mouille son visage de ses larmes, & s'écrie avec transport: C'est donc vous que je vois, c'est Ecnibal, c'est le fils de mon maître; c'est l'enfant que j'ai sauvé des mains du Tyran, c'est la cause innocente de mes disgrâces, & le sujet de ma gloire: Je puis enfin montrer ma reconnoissance pour le Roy qui n'est plus, en rétablissant son fils. Ah Dieux! c'est ainsi que vous récompensez ma fidélité: Je meurs content.

Aussi-tôt Bahal dépêcha des Ambassadeurs à la Cour de Babylone,

lone, & demanda permission à Nabucodonosor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour son maître legitime. C'est ainsi que le Prince de Tyr monta sur le trône de ses Ancêtres : Bahal mourut bien-tôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne envoya dans ma solitude un Tyrien pour m'instruire de son sort, & pour me presser de venir à sa Cour : Je fus ravi d'apprendre son bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore ; j'en témoignai ma joye par les expressions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes desirs étoient satisfaits, puisque mon ami étoit heureux ; mais je refusai absolument de quitter ma retraite. Il renvoya de

nouveau me conjurer de le venir secourir dans les travaux de la Royauté : Je lui répondis que ses propres lumieres suffisoient pour remplir ses devoirs , & que ses malheurs passés serviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité suprême.

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr sous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roy des Assyriens , & arriva bien-tôt dans ma solitude.

Nous nous embrassâmes longtemps avec tendresse : Vous avez crû sans doute , me dit-il , que je vous avois oublié , que notre séparation venoit du refroidissement de mon amitié , & que l'ambition avoit

séduit mon cœur : mais vous vous êtes trompé. Il est vrai que lorsque je vous quittai , la retraite m'étoit devenue insupportable , je n'y trouvois point la paix ; cette inquiétude venoit sans doute des Dieux même : Ils m'entraînoient sans que je le sçusse à remplir les desseins de leur sagesse : Je ne pouvois goûter de repos en leur résistant. C'est ainsi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues ; la grandeur n'a point changé mon cœur ; montrez-moi que l'absence n'a point diminué votre amitié : Venez me soutenir dans les travaux , & les dangers auxquels l'élevation m'expose.

Ah ! lui dis-je , ne me forcez point à quitter ma retraite ; lais-

sez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé : La grandeur irrite les passions , les Cours sont des mers orageuses , j'y ai déjà fait naufrage , j'en suis heureusement échappé , ne m'y exposez pas une seconde fois.

Je penetre vos sentimens , reprit Ecnibal ; vous craignez l'amitié des Rois , vous avez éprouvé leur inconstance , vous avez senti que leur faveur ne sert souvent qu'à préparer leur haine. Apriés vous aima autrefois , il vous abandonna ensuite : Mais hélas ! me devez-vous comparer à Apriés ?

Non , non , repliquai-je , je me défierai toujours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la mollesse comme le Roy d'E-

gypte : Mais pour vous , élevé dans l'ignorance de votre état , éprouvé ensuite par toutes les disgraces de la fortune , je ne crains pas que la Royauté altere vos sentimens : Les Dieux vous ont conduit au trône ; vous devez en remplir les devoirs , il faut vous sacrifier pour le bien public : Mais pour moi rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte ; je ne songe qu'à mourir dans la retraite où la sagesse nourrit mon cœur , & où l'esperance de me réunir bientôt au grand Osiris me fait oublier tous mes malheurs passés.

Ici un torrent de larmes suspendit nos discours , & nous fit garder le silence : Ecnibal le rom-

pit enfin pour me dire ; l'étude de la sagesse n'a-t-elle donc servi qu'à rendre Amenophis insensible : Eh bien ! si vous ne voulez rien accorder à mon amitié , venez au moins me soutenir contre mes faiblesses ; peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux , peut-être ne ferai-je plus touché des misères de l'humanité , peut-être que l'autorité suprême empoisonnera mon cœur , & me fera ressembler aux autres Princes. Venez me défendre contre les erreurs attachées à ma condition ; venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inspirées autrefois : Un fidèle ami m'est plus nécessaire que jamais.

Ecnibal m'attendrit par ces pa-

roles : Je consentis enfin à le suivre ; mais à condition que je ne demeurerois pas à sa Cour , que je n'y aurois jamais aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque solitude auprès de Tyr : Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre , afin d'avoir le plaisir de me rapprocher de mon ami.

Nous partîmes de l'Arabie heureuse , nous allâmes à Babylone , nous y vîmes Nabucodonosor : Mais hélas ! qu'il est différent de ce qu'il étoit autrefois : Ce n'est plus ce Conquerant qui régnoit au milieu des triomphes , & qui étonnoit les nations par l'éclat de sa gloire : Depuis quelque temps il a perdu la raison , il fuit la so-

cieté des hommes , il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête feroce. Quelle destinée pour un si grand Prince.

En arrivant à Tyr , je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit passé sa première jeunesse : Je viens quelquefois ici le voir : Il vient souvent dans ma solitude : Rien ne sçauroit alterer notre amitié , parceque la verité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'est pas , comme je le croyois , incompatible avec les sentimens ; tout dépend de la première éducation des Princes ; le malheur est la meilleure école pour eux ; c'est par-là que se forment
les

les Héros. Apriés avoit été gâté par les prosperités de sa jeunesse ; Ecnibal s'est confirmé dans la vertu par les adverstés.

Après cet entretien , Aménophis conduisit le Prince de Perse au Palais d'Ecnibal , & le presenta au Roy de Tyr. Cyrus fut traité pendant plusieurs jours avec une magnificence éclatante , & marqua souvent à Aménophis l'étonnement où il étoit , de voir la splendeur qui régnoit dans ce petit Etat.

N'en foyez pas surpris , *répondit l'Egyptien* , par-tout où le commerce fleurit par de sages loix , l'abondance devient bien-tôt universelle , & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roy de Tyr fit plusieurs questions à Cyrus , sur son pays , sur ses voyages , & sur les mœurs des differens peuples qu'il avoit vûs ; Il fut touché des sentimens nobles & du goût délicat qui régnoient dans les discours du jeune Prince : Cyrus admira à son tour l'esprit & la vertu d'Ecnibal ; il passa plusieurs jours à sa Cour pour s'instruire des regles du commerce , & pria enfin le Roy de lui expliquer comment il avoit rendu son Etat florissant en si peu de temps.

La Phenicie , *dit Ecnibal* , a toujours été renommée pour le commerce ; la situation de Tyr est heureuse , ses Habitans entendent la navigation mieux que les autres

Peuples ; une liberté parfaite régnoit d'abord dans le negoce , les Etrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville ; mais sous le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports selon l'ancienne Coutume, le Tyran les fit fermer par des vûes politiques ; il voulut changer la constitution fondamentale de la Phénicie , & rendre guerriere une Nation qui avoit toujours évité de prendre part aux discordes de ses voisins ; par-là le commerce languit , & nos forces s'affoiblirent : Itobal nous attira la colere du Roy de Babylone qui raza notre ancienne Ville , & nous rendit tributaires.

Aussi-tôt que Bahal fut élevé

sur le trône, il tâcha de remédier à ces maux : Je n'ai fait que suivre le plan que ce sage Prince m'a laissé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & par rétablir la liberté du commerce : Je déclarai que mon nom n'y feroit jamais employé que pour en soutenir les privileges, & en faire observer les Loix. L'autorité des Princes est trop formidable pour que les autres hommes puissent entrer en société avec eux.

Les trésors de l'Etat avoient été épuisés par les guerres, il n'y avoit point de fonds pour les travaux publics. Les Arts étoient sans honneur, & l'agriculture étoit négligée. J'engageai les principaux

Marchands à faire de grandes avances au menu peuple , tandis qu'ils traitoient entr'eux par un credit assuré : Mais ce credit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La monnoye est non seulement une mesure commune qui regle le prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle , & à peu près égale dans toutes les Nations : Je voulus que ce gage ne fut jamais ôté d'entre les mains des Citoyens, qui en ont besoin pour se garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité , contre la corruption des Ministres , & contre l'oppression des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail , je laissai non seulement

chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit , mais j'établis encore de grandes récompenses pour ceux qui excelloient par leur génie , & qui se distingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures ; j'y logeai tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art. Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets , je fournis à tous leurs besoins , & je flattai leur ambition , en leur accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & des distinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans , & les privileges exclusifs pour toutes les denrées utiles &

nécessaires. Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent, il n'y a point de contrainte pour ceux qui achètent ; tous mes Sujets ayant également la permission de commercer, rapportent en abondance à Tyr ce que l'univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raisonnable. Chaque espece de denrée me paye en entrant un tribut peu considerable. Moins je gêne le commerce, & plus mes trésors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandises : Moins elles sont cheres, plus on en consomme, & par cette consommation abondante, mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les Rois qui

croyent s'enrichir par leurs exactions font ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres intérêts.

Je vois , *dit Cyrus* , que le commerce est d'une grande ressource dans un Etat ; je crois que c'est le seul secret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies , & pour réparer les maux que les guerres y produisent : Les armées nombreuses épuisent bientôt un Royaume , si l'on ne tire point des Etrangers de quoi les soutenir par un commerce florissant.

Prenez garde , *dit Amenophis* ; de ne pas confondre les idées. On ne doit point négliger le commerce dans les grandes Monarchies ;

chies ; mais il y faut suivre d'autres regles que dans les petits Etats.

La Phenicie fait le commerce non seulement pour suppléer à ses propres besoins , mais encore pour servir à toutes les autres nations. Comme le pays est petit , la force de ses Habitans consiste à se rendre utiles , & même nécessaires à leurs voisins. Les Tyriens vont chercher jusques dans les Isles inconnues toutes les richesses de la nature , pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'est pas leur superflu , mais celui des autres nations , qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique soutien de l'Etat , tous les Citoyens sont négocians. Les Marchands sont

les Princes de la République ; mais dans les grands Empires , où les vertus militaires & la subordination des rangs sont absolument nécessaires, le commerce doit être encouragé sans être universel.

Dans un Royaume fertile, étendu, & bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du sein fécond de la terre des richesses immenses qui feroient perdues par la négligence & par la paresse de ses habitans. En faisant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ses richesses, & c'est en vendant aux autres peuples ces fruits de l'industrie, qu'on établit un commerce solide dans les grands Empires.

Il ne faut porter hors de chez soi que son superflu, ni rapporter dans son pays que ce qu'on achete avec ce superflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais de dettes étrangères; la balance du commerce sera toujours de son côté; on tirera des autres nations de quoi soutenir les frais de la guerre; on trouvera de grandes ressources sans distraire les Sujets de leurs emplois, & sans affoiblir les vertus militaires. C'est une grande science dans un Prince, de connoître le génie de son peuple, les productions de la nature dans son Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur,

Les entretiens d'Ecnibal & d'Aménophis donnerent à Cyrus des

idées nouvelles, & lui inspirerent des maximes sur le gouvernement qu'il n'avoit point apprises dans les autres pays.

Le jour suivant Cyrus accompagna le Roy de Tyr à Byblos, pour célébrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le simulachre d'un jeune homme repose sur un lit de fleurs & d'herbes odoriferantes; on passe des journées entières en prieres & en lamentations; ensuite la douleur publique se change en joye; les chants d'allegresse succedent aux pleurs; on entonne par tout cet Hymne sacré: [a]

[a] Voyez Lucien, de la Déesse de Syrie; Jul. Firmic. des Mysteres, & le Dis. p. 151.

Adonis est revenu à la vie, Uranie ne le pleure plus ; il est remonté vers le Ciel, il descendra bien-tôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les Ceremonies Tyriennes sur la mort d'Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens, sur la mort d'Osiris ; elles lui firent sentir que ces deux nations reconnoissoient également un *Dieu mitoyen*, qui doit rendre l'innocence & la paix à l'univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Courriers arriverent de la Perside pour lui apprendre que Mandane se mouroit. Cette nouvelle l'obligea de suspendre son voyage de Babylone, & de quitter la Phenicie avec précipita-



tion. En embrassant le Roy de Tyr,
O ! Ecnibal , *dit Cyrus* , je n'envie
ni vos richesses , ni votre magni-
ficence : Pour être parfaitement
heureux , je ne desire qu'un ami
comme Amenophis.

Ils se séparèrent enfin ; Cyrus
& Araspe traversèrent l'Arabie dés-
serte , & une partie de la Chaldée ;
ils passerent le Tigre près de l'en-
droit où ce fleuve s'unit avec l'Eu-
phrate ; ils entrèrent dans la Susia-
ne , & arriverent en peu de jours
à la Capitale de Perse.

Cyrus se hâte d'aller voir Man-
dane ; il la trouve mourante , il
s'abandonne à sa douleur , & l'ex-
prime par les plaintes les plus ame-
res. La Reine touchée & attendrie
à la vûe de son fils , tâche de mo-

derer son affliction par ces paroles :

Consolez - vous , mon fils ; les
ames ne meurent jamais ; elles ne
sont condamnées que pour un
tems à animer les corps mortels ,
afin d'expièr les fautes qu'elles
ont commises dans un état pré-
cedent : Le tems de mon expiation
est fini ; je vais remonter vers la
sphère du feu ; là je verrai Persée ,
Arbace , Dejoces , Phraorte , &
tous les Heros dont vous descen-
dez ; je leur dirai que vous vous
préparez à les imiter : là je verrai
Cassandane , elle vous aime enco-
re , la mort ne change point les
sentimens des ames vertueuses :
Nous vous serons toujours presen-
tes , quoiqu'invisibles ; nous descen-
drons souvent dans un nuage pour

vous servir de Génies protecteurs ; nous vous accompagnerons au milieu des dangers ; nous vous amènerons les vertus ; nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra , les Oracles s'accompliront : O ! mon fils , mon cher fils , souvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour les rendre dociles à la raison.

En prononçant ces paroles , elle pâlit ; une sueur froide se répand sur tous ses membres , la mort ferma ses yeux , son ame s'envole vers l'Empyrée : Elle fut pleurée longtemps par toute la Perse ; Cambyse fit élever un superbe monument à sa mémoire ; la douleur de Cyrus ne

ne se dissipa que peu à peu par la nécessité de s'appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un Prince religieux & pacifique ; il n'étoit jamais sorti de Perse , où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais severes & ferores : Il sçavoit choisir les Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit ; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conseils , par défiance de ses propres lumieres.

Il voulut en Prince sage & judicieux que Cyrus entrât dans l'administration des affaires ; il le fit appeller un jour , & lui dit :

Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoissances, vous devez les employer pour le bien de la

patrie : Vous êtes destiné non seulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Asie ; il faut apprendre de bonne heure l'art de régner, c'est ce qui manque ordinairement aux Princes ; ils montent souvent sur le Trône avant que de connoître les devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez sous mes yeux ; les lumières de Sorane ne vous feront pas inutiles, c'est le fils d'un habile Ministre, qui m'a servi pendant plusieurs années avec fidélité ; il est jeune, mais il est laborieux, éclairé, & propre à toutes sortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyse, ce Ministre avoit senti la né-

cessité de paroître vertueux , il croyoit même l'être en effet ; mais sa vertu n'avoit jamais été mise à l'épreuve : Sorane ne sçavoit pas lui-même les excès auxquels son ambition demesurée pouvoit le porter.

Lorsque Cyrus voulut s'instruire de l'état de la Perse , de la force de ses troupes , de ses interêts au dedans & au dehors ; Sorane vit bien-tôt avec regret , qu'il alloit perdre beaucoup de son autorité sous un Prince qui avoit tous les talens nécessaires pour gouverner par lui-même ; il tâcha de captiver l'esprit de Cyrus , & l'étudia long-tems pour découvrir ses faiblesses.

Le jeune Prince étoit sensible

aux louanges , mais il aimoit à les mériter ; il avoit du goût pour le plaisir , fans en être l'esclave ; il ne haïssoit point la magnificence , mais il sçavoit se refuser tout plutôt que d'accabler le peuple ; par-là il étoit inaccessible à la flatterie , à la volupté , & au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus , qu'en se rendant nécessaire par sa capacité : Il déploya tous ses talens dans les Conseils publics & particuliers ; il montra qu'il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique , & qu'il étoit capable en même tems de ce détail , qui fait une des plus grandes qualités d'un Ministre ; il préparoit & digeroit

les matieres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ses propres yeux : Il avoit de la confiance pour les Ministres de son pere , sans s'y livrer aveuglément.

Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir , il s'étudia à répandre de l'obscurité dans les affaires importantes , afin de se rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane , & ménagea avec une telle délicatesse l'esprit de ce Ministre habile & ombrageux , qu'il tiroit de lui peu

à peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Ministre de son pere; il modera ainsi l'autorité de ce favori, sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre.

L'ambition de Sorane fut cependant blessée de la conduite de Cyrus: Ce Ministre orgueilleux ne put supporter sans chagrin la diminution de son crédit; il sentit avec douleur qu'on pouvoit se passer de lui; voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par sa vertu & par sa prudence.

La Perse avoit été pendant plu-

siècles soumise à la Médie, mais par le mariage de Cambyse avec Mandane, il avoit été réglé que le Roy des Perses ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer son hommage.

Depuis ce tems les Perses & les Medes vécutent dans une alliance étroite, jusqu'à ce que la jalousie de Cyaxare alluma le feu de la discorde: Ce Prince rappelloit sans cesse avec dépit les Oracles qu'on répandoit sur les conquêtes futures du jeune Cyrus; il le regardoit comme le destructeur de sa puissance; il croyoit déjà le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner; il sollicitoit Astyage à tout moment de prévenir ces présages funestes, d'affoiblir les forces de

la Perse , & de la remettre dans son ancienne dépendance.

Mandane pendant sa vie avoit ménagé l'esprit de son pere avec une telle adresse , qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyse & Astyage ; mais si-tôt qu'elle fut morte , Cyaxare recommença ses sollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambyse apprit les desseins de Cyaxare , & envoya Hystaspe à la Cour d'Ecbatane, pour représenter à Astyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuellement, pendant que les Assyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination sur tout l'Orient : Hystaspe arrêta par son habileté l'execution des projets de
Cyaxare,

Cyaxare, & procura à Cambyse le tems de faire ses préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voyant que les sages conseils d'Hystaspe étoient favorablement écoutés par son pere, & qu'il n'y avoit pas moyen d'allumer si tôt la guerre, essaya d'autres voyes pour affoiblir la puissance des Perses; il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les premieres dignités de l'Empire.

Sorane frémit d'abord à cette idée; mais trompé ensuite par son ressentiment, il se cacha à lui-même les raisons secretes qui l'animoiient; son cœur n'étoit pas encore insensible à la vertu, mais son imagination vive transformoit

les objets , & les lui représentoit sous toutes les couleurs nécessaires pour flatter son ambition : Il surmonta enfin tous ses remords , sous prétexte que Cyaxare seroit un jour son Empereur legitime , & que Cambyse n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne se persuade , lorsque les fortes passions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entra ainsi peu à peu dans une liaison étroite avec Cyaxare , & mit secrettement tout en usage pour rendre l'administration de Cyrus odieuse au peuple.

Cyrus avoit élevé Araspe aux premières dignités militaires , connoissant sa capacité & ses talens pour la guerre ; mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à

cause des anciens usages établis en Perse, qui ne permettoient point aux Etrangers d'être assis dans le Conseil suprême.

Le perfide Sorane pressoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi: Il sçavoit que ce seroit un moyen sûr d'exciter la jalousie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez besoin dans les Conseils, *lui dit-il un jour*, d'un homme semblable à Araspe; je sçai que la bonne politique & nos regles défendent qu'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des armées, & le secret de l'Etat; mais on peut se dispenser des loix, lorsqu'on sçait en remplir l'intention par des voyes plus sûres & plus faciles; un Prince

comme vous ne doit jamais être l'esclave des règles, ni des usages; les hommes n'agissent ordinairement que par *ambition* ou par *intérêt*: Comblez Arafpe de dignités & de biens; rendez ainsi la Perse sa patrie, & vous n'avez rien à craindre de son infidélité.

Cyrus ne soupçonna point les desseins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la justice pour vouloir s'en écarter. Je suis persuadé, *répondit-il*, de la fidélité & de la capacité d'Arafpe; je l'aime; mais quand mon amitié seroit capable de me faire manquer aux loix en sa faveur, il m'est trop attaché pour vouloir jamais accepter aucune dignité qui pourroit exciter la jalousie des Perses, & leur don-

ner occasion de croire que j'agis par goût & par passion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant essayé en vain d'engager Cyrus dans cette fausse démarche, tenta de le surprendre par une autre voye, en tâchant de rompre l'intelligence qui régnoit entre le jeune Prince & son pere. Sorane faisoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roy, les bornes de son esprit, & la nécessité de suivre d'autres maximes que les siennes. Le gouvernement doux & paisible de Cambyse, *lui disoit-il souvent*, est incompatible avec les grands projets : Si vous vous contentez comme lui d'être Roy pacifique, comment deviendrez-vous Conquérant ?

Cyrus n'écouta ces insinuations que pour éviter les écueils où Cambyse avoit échoué ; il ne diminua point sa docilité , & sa soumission pour un pere qu'il aimoit tendrement ; il le respectoit même jusques dans ses foiblesses , en tâchant de les cacher ; il ne faisoit rien sans ses ordres , mais il l'instruisoit en le consultant ; il lui parloit souvent en particulier , pour le mettre en état de décider en public. Cambyse avoit l'esprit assez juste pour démêler , & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conseils de son fils : Ce fils n'employoit la supériorité de son génie que pour faire respecter les volontés de son pere ; il ne montrait ses talens que pour affermir l'autorité

du Roy. Cambyse redoubla de tendresse , d'estime & de confiance pour Cyrus , en voyant la sagesse de sa conduite ; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas , & croyoit ne faire que son devoir.

Sorane au désespoir de voir ses projets s'évanouir , fit répandre secrètement dans l'esprit des Satrapes des défiances contre le Prince , comme s'il vouloit borner leurs droits , & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombres , il essaya d'inspirer à Cyrus les principes du Despotisme.

Les Dieux vous destinent , *lui disoit-il* , à étendre un jour votre Empire sur tout l'Orient : Pour executer ce projet avec succès , il faut accoutumer les Perses

à une obéissance aveugle. Capturez les Satrapes par les dignités, & par les plaisirs; mettez-les dans la nécessité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour; emparez-vous ainsi peu à peu de l'autorité suprême; affaiblissez les droits du Sénat, ne lui laissez que le pouvoir de vous conseiller. Un Prince ne doit point abuser de sa puissance, mais il ne doit jamais la partager avec ses Sujets; le gouvernement monarchique est le plus parfait de tous; la réunion du pouvoir suprême dans un seul, fait la vraie force des Etats, le secret dans les Conseils, & l'expédition dans les entreprises. Une petite République peut subsister par le gouvernement
de

de plusieurs, mais les grands Empires ne se forment que par l'autorité absolue d'un seul; les autres principes ne sont que les idées bornées des ames foibles, qui ne se sentent pas assez de force pour exécuter de vastes projets.

Cyrus frémit à ce discours, mais il cacha son indignation par faiblesse, & rompant adroitement la conversation, il laissa Sorane persuadé qu'il goûtoit ses maximes.

Quand Cyrus fut seul, il réfléchit profondément à tout ce qu'il venoit d'entendre; il se ressouvint de la conduite d'Amasis, & commença à soupçonner la fidélité de Sorane: Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de sa perfidie; mais un homme qui osoit

lui inspirer de tels sentimens , lui paroïssoit au moins très-dangereux , quand même il ne feroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu à peu à ce Ministre le secret de ses affaires , & chercha des prétextes pour l'éloigner de sa personne , sans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane sentit bien-tôt ce changement , & poussa son ressentiment jusques aux derniers excès ; il se persuada qu'Araspe alloit être mis à sa place , que Cyrus vouloit se rendre maître absolu de la Perse , & que c'étoit-là le dessein secret du jeune Prince en disciplinant ses troupes avec tant d'exactitude. La jalousie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à un tel point , qu'il

crut faire son devoir en commettant les plus noires trahisons.

Il fit instruire Cyaxare de tout ce qui se passoit dans la Perse, de l'accroissement de ses forces, des préparatifs qu'on y faisoit pour la guerre, & des desseins qu'avoit Cyrus d'étendre son Empire sur tout l'Orient, sous prétexte d'accomplir certains Oracles supposés dont il éblouissoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Astyage; il insinua dans son cœur les inquiétudes & les défiances; Hystaspe fut renvoyé de la Cour d'Ecbatane, & l'Empereur fit menacer Cambyse d'une guerre sanglante, s'il ne consentoit pas à payer les anciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance

dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane : Le refus de Cambyse fut le signal de la guerre , & les préparatifs se firent des deux côtés [a].

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée , & à affoiblir leur courage , en leur faisant entendre qu'Astyage étoit leur Empereur legitime , que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie , qu'il ne pourroit jamais résister aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

Il continua aussi d'augmenter la défiance des Senateurs , en faisant

[a] *Xenophon a supprimé cette guerre , mais Herodote & les autres Historiens la racontent. Voyez la Lettre , page 166.*

répandre adroitement parmi eux ,
que Cyrus ne faisoit entreprendre
la guerre contre son grand-pere ,
qu'afin d'affoiblir leur autorité , &
d'usurper un pouvoir despotique.

Il cacha toutes ses trames avec
tant d'art , qu'il auroit été pres-
que impossible de les découvrir ;
tous ses discours étoient telle-
ment mesurés , qu'on ne pouvoit
penetrer ses intentions secretes ;
il y avoit de certains momens où
il ne les voyoit pas lui-même , &
où il se croyoit sincere & zélé
pour le bien public : Ses premiers
remords revenoient de temps en
temps ; il les étouffoit en se per-
suadant que les projets qu'il attri-
buoit au Prince étoient réels.

Cyrus fut bien-tôt instruit des

murmures du peuple ; l'armée songeoit à se révolter , le Senat vouloit refuser des subsides , l'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perse à la tête de soixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où son pere étoit réduit , & la nécessité de prendre les armes contre son grand-pere.

Cambyse sçachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le *devoir* , & la *nature* , lui dit , vous sçavez mon fils tout ce que j'ai fait pour étouffer les premières semences de nos discordes ; j'ai travaillé inutilement ; la guerre est inévitable ; la Patrie doit être préférée à la famille : Jusqu'ici vous m'avez secouru dans les af-

faïres par votre sagesse ; il faut que vous donniez à present des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes , je serois obligé de rester ici , où ma presence est nécessaire pour contenir mon peuple : Allez , mon fils , allez combattre pour la Patrie : Montrez-vous le défenseur de sa liberté , aussi-bien que le conservateur de ses loix : Secondez les desseins du Ciel : Rendez-vous digne d'accomplir un jour ses Oracles : Commencez par délivrer la Perse avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient : Que les Nations voyent les effets de votre courage , & admirent votre moderation au milieu des triomphes ,

afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les sentimens magnanimes de Cambyse , & secouru par les conseils d'Harpage & d'Hystaspe , deux Generaux également experimentés , forma bien-tôt une armée de trente mille hommes : Elle étoit composée de Chefs dont il connoissoit la fidelité , & de vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Aussi-tôt que les préparatifs furent faits , on commença par les sacrifices , & les autres actes de Religion.

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale , y assembla le Senat & les Satrapes , & harangua ainsi
les

les Chefs de l'armée avec un air doux & majestueux.

La guerre est illegitime lorsqu'elle n'est pas necessaire : Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'est pas pour satisfaire à l'ambition , ni à l'envie de dominer ; mais pour défendre notre liberté. Vos ennemis entendent bien la discipline militaire , ils nous surpassent en nombre ; mais ils se sont amollis par le luxe & par une longue paix : Votre vie dure vous a accoutumé à la fatigue : Rien n'est impossible à ceux qui sçavent tout souffrir , & tout entreprendre. Pour moi je ne veux me distinguer de vous qu'en vous devançant dans les travaux & les dangers ; tous nos biens & tous

nos maux seront désormais communs.

Il se tourna ensuite vers les Senateurs, & leur dit d'un ton fier & severe : Cambyse n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour semer de la défiance dans vos esprits ; il sçait que vous balancez à lui accorder des subsides ; mais il a prévu la guerre, il a pris ses précautions, une seule bataille décidera du sort de la Perse, il n'a pas besoin de votre secours : Souvenez-vous cependant qu'il s'agit de la liberté entière de la Patrie : Cette liberté n'est-elle pas plus sûre entre les mains de mon pere, votre Prince legitime, qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tribu-

raires tous les Rois voisins. Si Cambyse est vaincu, vos privileges sont à jamais anéantis ; s'il est victorieux, vous devez craindre la justice d'un Prince, que vous avez irrité par vos caballes secretes.

Par ce discours le Prince de Perse intimida les uns, confirma les autres dans leur devoir, & les réunit tous dans le même dessein de contribuer au salut de la Patrie. Sorane parut des plus zelés, & demanda avec empressement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyse les justes défiances qu'il avoit de ce Ministre, le Roy ne se laissa point éblouir par les apparences ; sous prétexte de veiller à la sureté de la Capitale,

il retint Sorane auprès de sa personne ; mais il fit observer sa conduite , de forte que le Satrape demeura prisonnier sans le sçavoir.

Cyrus ayant appris qu'Astyage avoit fait marcher ses troupes par les déserts de l'Isatis , pour pénétrer en Perse , le prévint avec une diligence inouïe : Il traversa des montagnes escarpées , dont il fit garder les passages , & arriva dans les plaines de Pasagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue , & conduite par un Général moins actif , & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs postes ; il se campe près d'une chaîne de montagnes , qui le défend d'un côté , & il se met en fu-

reté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Astyage paroît bien-tôt, & se campe dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Cyrus ne pouvant envisager sans douleur les suites d'une guerre contre son Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au camp d'Astyage un Satrape nommé Artabaze, qui lui parla ainsi :

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous : Il n'a rien oublié pour la prévenir ; il ne refusera rien pour la détourner : Il écoute la voix de la nature, mais il ne peut sacrifier la liberté de son peuple : Il voudroit concilier par

un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils : Il est en état de faire la guerre , mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa première résolution; Artabaze revint, sans avoir pû réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, & sçachant de quelle importance il est dans les actions guerrieres de délibérer avec plusieurs, de décider avec peu, & d'exécuter avec promptitude, assembla les Chefs de son armée, & les écouta tous : Il se détermina enfin, & ne communiqua ses desseins qu'à Hystaspe, & à Harpage.

Le jour suivant Cyrus fit répan-

dre dans l'armée ennemie, le bruit qu'il vouloit se retirer, & qu'il n'o-
soit combattre avec des forces iné-
gales: Avant qu'il sortit du camp
il fit faire les sacrifices accoutu-
més; il versa du vin en libations,
& tous les Chefs firent de même:
Il donna pour mot à l'armée *My-
thras Conducteur & Sauveur*, &
monta enfin à cheval, en comman-
dant à chacun de prendre son rang.
Les cuirasses de ses soldats étoient
composées de lames de fer peintes
de diverses couleurs, & semblables
aux écailles de poissons; leurs cas-
ques d'airain étoient ornés d'un
grand panache blanc; leurs car-
quois pendoient au-dessus de leurs
boucliers tissus d'osier; leurs dards
étoient courts, leurs arcs longs;

leurs flèches faites de cannes, & le cimenterre leur tomboit sur la cuisse droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les aîles éployées; c'est le même que les Rois de Perse ont toujours conservé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avança dans les plaines de Pasgarde; Astyage se hâta de le rejoindre au lever de l'aurore; soudain Cyrus fit ranger son armée en bataille à douze files de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs pussent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties pussent se soutenir, & se secourir sans confusion. Il choisit dans chacun de ses bataillons une troupe de soldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la manière

niere des Grecs ; il place ce corps de réserve hors des rangs derriere son armée, en lui commandant de ne pas avancer sans un ordre exprès de sa part.

La plaine étoit couverte de sable ; un vent de Nord souffloit avec violence : Cyrus se posta si avantageusement, en faisant faire un quart de conversion à son armée, que la poussiere en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes, & favorisoit par-là le stratagême qu'il méditoit ; Harpage commandoit l'aîle droite, Hystaspe l'aîle gauche, Araspe étoit au centre, Cyrus se portoit par-tout.

L'armée des Medes formoit plusieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien ferrés, pour être

plus impénétrables ; au front de l'armée étoient des chariots , avec de grandes faux tranchantes attachées aux essieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hyftaspe d'étendre peu à peu leurs aîles , afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle , il entend un coup de tonnerre : Nous te suivons, grand Oromaze , s'écria-t-il , & sur le champ il commence l'Hymne du combat , auquel toute l'armée répond en jettant de grands cris , & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus se présente de front en ligne droite , afin de tromper Astyage ; mais le milieu marchant plus lentement , & les deux aîles plus vîte , elle s'étend ensuite , & prend la forme d'un croissant.

Les Medes enfoncent les premiers rangs du centre, & avancent jusques aux derniers; ils commencent déjà à crier, *Victoire*: Cyrus fait avancer son corps de réserve, tandis qu'Harpage & Hystaspe environnent les ennemis de toutes parts, & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perses ouvre les rangs des Medes, & écarte leurs chariots: Cyrus monté sur un Courfier superbe & fougueux, vole de rang en rang; le feu de ses yeux anime les soldats, & la tranquillité de son visage les rassure: Dans l'ardeur du combat actif, paisible & present à lui-même, il parle aux uns, encourage les autres, & retient chacun dans son poste. Les Medes enveloppés

de tous côtés, sont attaqués par devant, par derriere, & par les flancs; les Perses les ferrent, & les taillent en pieces; on n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent, & les gémissements des mourans; des ruisseaux de sang inondent la plaine; le désespoir, la fureur & la cruauté, répandent par-tout le carnage & la mort: Cyrus seul conserve l'humanité & la pitié genereuse; Astyage & Cyaxare ayant été faits prisonniers, il fit sonner la retraite, & cesser le combat.

Cyaxare enflammé de colere, & de toutes les passions qui saisissent une ame superbe déchûe de ses esperances, ne voulut point voir Cyrus: Il feignit d'être blessé, &

fit demander permission de se faire conduire à Ecbatane; Cyrus y consentit.

Astyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perse, non comme vaincu, mais comme victorieux: N'étant plus assiégé par les mauvais conseils de son fils, il fit la paix, & la Perside fut déclarée à jamais un Royaume libre; ce fut le premier service que Cyrus rendit à sa Patrie.

Le succès de cette guerre si contraire aux espérances de Sorane, lui ouvrit enfin les yeux; si l'événement avoit répondu à ses desirs, il auroit continué sa perfidie; mais sentant que ses desseins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus possible de les cacher, il fré-

mit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté , les crimes qu'il avoit commis , & le deshonneur certain qui l'attendoit : Ne pouvant plus supporter cette vûe affreuse , il se livre à son désespoir , se tue lui-même , & laisse à toute la postérité un triste exemple des excès auxquels l'ambition sans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'est pas absolument corrompu.

Après sa mort, Cyrus apprit tout le détail de ses perfidies : Le Prince sans s'applaudir d'avoir pénétré par avance le caractère de ce Ministre , vit avec regret , & plaignit avec douleur la malheureuse condition de l'homme qui perd souvent tout le fruit de ses talens , &

se précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déréglée, & d'une passion aveugle.

Aussi-tôt que la paix fut conclue, Astyage retourna dans ses Etats: Après son départ, Cyrus fit assembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyse: Les armes de mon pere ont affranchi la Perse de toute dépendance étrangere; Maître d'une armée victorieuse, il pourroit détruire vos privileges, & régner avec une autorité absolue; mais il déteste ces maximes. Ce n'est que sous l'Empire d'Arimane que la force seule domine; les Princes sont les images du grand Oromaze, ils doivent

imiter sa conduite ; sa raison souveraine est la règle de toutes ses volontés. Quelques sages & quelques justes que soient les Princes , ils sont toujours hommes , ils ont par conséquent des préjugés , & des passions ; quand même ils en seroient exempts, ils ne peuvent pas tout voir , ni tout entendre ; ils ont besoin de Conseillers fidèles pour les éclairer & les secourir. C'est ainsi que Cambyse veut gouverner : Il ne veut d'autorité que pour faire le bien ; il veut un frein qui l'arrête , & qui l'empêche de faire le mal. Sénateurs , bannissez vos craintes ; que vos défiances cessent ; reconnoissez votre Roy ; il vous conserve tous vos droits ; aidez-le à rendre les Perses heureux ; il veut régner

Régner sur des enfans libres , & non sur des esclaves.

A ces mots , l'admiration & la joye se répandirent dans toute l'assemblée. Les uns disoient: N'est-ce pas le Dieu Mythras qui est descendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveler le Règne d'Oromaze ? Les autres fondoient en larmes , sans pouvoir parler. Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils , & les jeunes gens l'appelloient leur pere ; toute la Perfide ne paroissoit plus qu'une même famille.

C'est ainsi que Cyrus évita tous les pièges de Sorane , qu'il triompha des complots de Cyaxare , & qu'il rendit la liberté aux Perses : Il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices , ni à la basse dissimu-

lation, indignes des grandes ames.

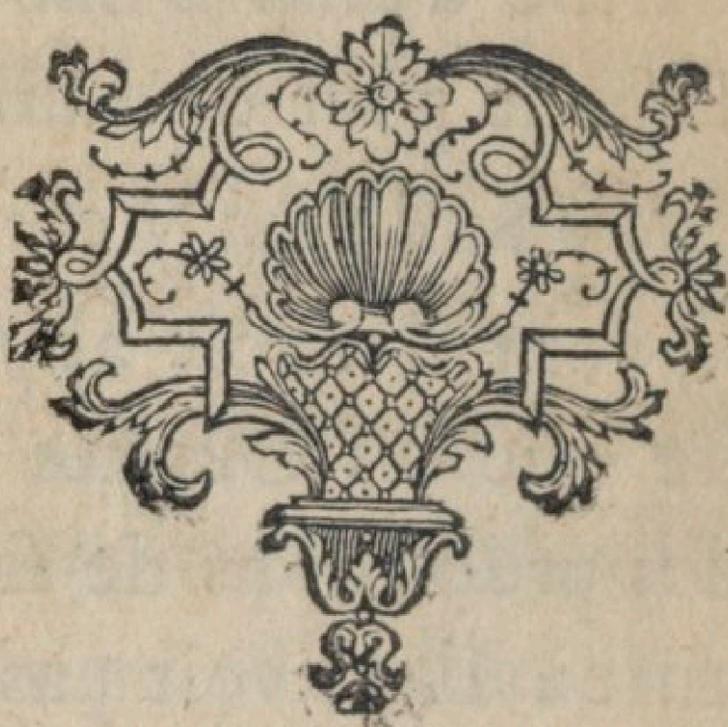
Peu de tems après la bataille de Pasagarde, Astyage mourut à Ecbatane, & laissa l'Empire à Cyaxare. Cambyse prévoyant que l'esprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bien-tôt de nouveaux troubles, résolut de rechercher l'alliance des Assyriens. L'Empereur des Medes, & le Roy de Babylone, étoient depuis plus d'un siecle les deux grandes Puissances de l'Orient; ils travailloient sans cesse à se détruire mutuellement, pour se rendre maîtres de l'Asie.

Cambyse qui connoissoit la capacité de son fils, lui proposa d'aller lui-même à la Cour de Nabucodonosor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & sœur

de Mandane ; elle gouvernoit le Royaume pendant la frenesie du Roy.

Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de sa mere : Il fut charmé d'aller à Babylone, non seulement pour être utile à sa Patrie, mais aussi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroastre que les Oracles contenoient des prédictions de sa grandeur future : Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roy Nabucodonosor, dont le bruit s'étoit répandu partout l'Orient : Après avoir rempli le Conseil & le Senat de sujets fidelles, & capables de secourir Cambyse, il quitta la Perse,

traversa la Susiane, & arriva bien
tôt à Babylone.





LES VOYAGES
DE
CYRUS.



LIVRE HUITIÈME.

BABYLONE siege de l'Empire des Rois d'Assyrie avoit été fondée par Semiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce Conquerant après avoir terminé de longues & de difficiles

guerres , se trouvant dans une pleine tranquillité , s'appliqua à faire de sa Capitale une des merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste plaine arrosée par l'Euphrate ; les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir si grande , qu'il rapportoit autant au Roy que la moitié de son Empire [a].

Les murs de la Ville bâtis de larges briques , épais de cinquante coudées , & hauts de deux cens , formoient un quarré parfait , dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours regnoient de distance en distance le long de

[a] *Tout le détail que je vais faire est tiré d'Herodote , liv. 1. de Diod. de Sicile , lib. 2. de Quint. Curce , lib. 5. Voyez aussi Prideaux , Histoire des Juifs , tom. 1.*

ces murs inaccessibles, & commandoient sur toute la campagne voisine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations ; cinquante grandes rues traversoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en se croisant plusieurs quarrés spacieux, qui renfermoient des Palais superbes, des Places magnifiques, & des Jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone ; un pont construit sur ce fleuve avec un art surprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrêmités de ce Pont se voyoient deux Palais, le vieux à l'Orient, & le nouveau à

l'Occident ; près du vieux Palais étoit le Temple de Belus ; du centre de cet édifice sortoit une pyramide haute de six cens pieds , & composée de huit tours qui s'élevoient les unes sur les autres toujours en diminuant. Du sommet de cette Pyramide , les Babylo-niens observoient le mouvement des astres ; c'étoit leur principale étude , & c'est par-là qu'ils se sont rendus celebres chez les autres Nations.

De l'autre côté du Pont paroif-soit le nouveau Palais qui avoit huit milles de tour [a]. Ses fa-meux Jardins entourés de larges terrasses , s'élevoient en Amphi-theatre à la hauteur des murs de

[a] *Soixante stades.*

la Ville. La masse entiere étoit soutenue par plusieurs arcades, dont les voutes couvertes de grandes pierres, de roseaux enduits de bitume, de deux rangs de briques, & de plaques de plomb, rendoient le tout impénétrable à la pluye & à l'humidité. Là se voyoient des allées à perte de vûe, des bosquets, des gazons, des fleurs de toutes les especes, des canaux, des reservoirs, des aqueducs pour arroser & embellir ce lieu de délices, assemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plutôt le createur de tant de prodiges, égal à Hercule par sa valeur, & supérieur aux plus grands hommes par son

Tome II. V.

génie , après des succès incroyables étoit tombé dans une espece de manie ; il se croyoit transformé en bête , & il en avoit la ferocité.

Cyrus ne fut pas plûtôt arrivé à Babylone , qu'il alla trouver la Reine Amytis : Cette Princesse étoit plongée depuis près de sept ans dans une tristesse profonde ; mais elle commençoit à moderer sa douleur , parceque les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville , lui avoient promis la guérison du Roy dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience ; les prodiges qu'elle avoit vûs operer par Daniel avoient attiré sa confiance.

Cyrus respecta l'affliction d'Amytis , & évita de lui parler du dessein principal de son voyage ; il sentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques ; il attendit la guérison du Roy sans l'esperer : Cependant il chercha à contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les mœurs des Israélites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé visiter , & consoler les Juifs répandus par toute l'Assyrie. Amytis donna à Cyrus la connoissance d'un illustre Hebreu nommé Eleazar. Le Prince ayant sçu que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénésie du Roy comme une maladie natu-

relle , mais comme une punition divine , en demanda les causes à Eleazar.

Nabucodonosor , dit le sage Hebreu séduit par les impies qui l'entouroient , parvint enfin à un tel excès d'irréligion , qu'il blasphéma contre le Très-Haut , & pour couronner son impiété , il fit de nos vases sacrés , & des richesses qu'il avoit rapportées de son expédition dans la Judée , une Statue d'Or d'une grandeur démesurée. Il la fit élever , & consacrer dans la Plaine de Dura , & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il fut averti par des songes divins , qu'il seroit puni de son idolatrie & de son orgueil , même

dès cette vie : Un Hebreu nommé Daniel , homme celebre par sa science , par sa vertu , & par sa connoissance de l'avenir , lui expliqua ces songes , & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du Prophete firent d'abord quelque impression sur l'esprit du Roy ; mais entouré de prophanes qui méprisoient les Puissances Celestes , il négligea le songe divin , & se livra de nouveau à son impieté.

Un an après tandis qu'il se promenoit dans ses Jardins , admirant la beauté de ses ouvrages , l'éclat de sa gloire , & la grandeur de son Empire ; il oublie qu'il est homme , & devient ido-

latre de ses superbes imaginations. Une voix se fit entendre du Ciel, & prononça ces paroles : *Votre Royaume passera en d'autres mains : Vous serez chassé de la compagnie des hommes : Vous habiterez avec les animaux : Vous brouterez l'herbe comme une bête pendant sept années entieres, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plaît.*

Sur le champ Dieu le frappe ; & lui ôte la raison ; il fut saisi d'une maladie frénétique, & tomba dans des accès de fureur ; on essaya en vain de l'enchaîner ; il rompit tous ses fers , & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugissant ; nul n'ose l'approcher sans

Courir risque d'être déchiré ; il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos , & des intervalles de raison ; [a] il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bientôt sept ans qu'il est dans cet Etat, & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les Pays où je passe, s'écria Cyrus en soupirant , je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes ; en Egypte Apriés se laisse immoler par son amitié aveugle pour un favori perfide ; à Sparte deux

[a] Voyez Megast. & Abyden. cités par Joseph. Ant. l. 10. cap. 11. & par Euseb. Præp. Evang. lib. 9. cap. 41.

jeunes Rois alloient perdre l'Etat fans la sagesse de Chylon ; à Corinthe le sort funeste de Perianne & de sa famille laisse à toute la posterité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie ; à Athenes Pisistrate est détrôné deux fois ; à Samos Policrate se laisse éblouir jusques à persecuter l'innocence ; en Crete les successeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens ; ici Nabucodonosor attire la colere du Ciel par son impieté : Grand Oromaze ! n'avez-vous donc donné des Rois aux Mortels que dans votre colere ? La grandeur & la vertu sont-elles incompatibles ?

Le matin du jour du Sabbat ;
Cyrus

Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où se tenoit le Roy de Babilone; ils virent l'infortuné Prince descendre des montagnes, & se coucher sous des saules qui bordoyent l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le silence; il étoit étendu sur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel; il pouffoit de temps en temps des soupirs mêlés de larmes amères. Au milieu de ses malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquoit que le Très-Haut en le punissant, ne l'avoit pas entièrement abandonné. On n'osoit lui parler par respect, ni interrompre la douleur profonde où il sembloit être plongé.

Cyrus vivement frappé de la

triste situation de ce grand Prince demeura immobile ; on voyoit en lui toutes les marques d'une ame saisie de terreur & de compassion. Le Roy de Babylone l'observa , & lui dit sans le connoître : Le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raison pour me faire sentir que je ne la possède point en propre , qu'elle me vient d'ailleurs , qu'un Etre supérieur me l'ôte , & me la rend quand il veut , & que celui qui la donne , est une intelligence souveraine qui tient la nature dans sa main , & qui peut l'arranger , ou la déranger comme il lui plaît.

Autrefois aveuglé par l'orgueil , & corrompu par la prospérité , je disois en moi-même , & à tous les

faux amis qui m'environnoient :
Nous sommes nés comme à l'a-
venture, & après la mort nous se-
rons comme si nous n'avions ja-
mais été ; l'ame est une étincelle
de feu qui s'éteindra lorsque notre
corps sera réduit en cendres : Ve-
nez donc, jouissons des biens pre-
sens : Hâtons-nous d'épuiser tous
les plaisirs : Enyvrons-nous des vins
les plus exquis : Parfumons-nous
d'huiles odoriferantes : Couron-
nons-nous de roses avant qu'elles
se flétrissent : Que la force soit
notre unique loi, & le plaisir la
regle de toutes nos actions : Fai-
sons tomber le juste dans nos pié-
ges, parcequ'il nous deshonore par
sa vertu : Interrogeons-le par les
outrages & les tourmens, afin de

voir s'il est sincere. [a] C'est ainsi que je blasphémois contre le Ciel. Voilà la source des malheurs qui m'accablent : Helas ! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcé ces paroles , qu'il se leve , s'enfuit , & se cache dans la forêt voisine. Le discours de Nabucodonosor redoubla le respect de Cyrus pour la Divinité , & augmenta le desir qu'il avoit de s'instruire à fond de la Religion des Hebreux ; il vit souvent Eleazar , & entra peu à peu avec lui dans une liaison étroite. L'Eternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choisi pour la délivrance de son peuple , vouloit préparer ce Prince

[a] Voyez la Sagesse , ch. 2.

par les entretiens du sage Hebreu,
à recevoir bien-tôt les instructions
du Prophete Daniel.

Depuis la captivité des Juifs les
Docteurs Hebreux répandus dans
les Nations s'étoient appliqués à
l'étude des sciences prophanes , &
cherchoient à concilier la *Religion*
avec la *Philosophie*. Pour cet effet
ils adoptoient ou abandonnoient le
sens litteral des Livres sacrés , se-
lon qu'il s'accordoit ou s'opposoit
à leurs idées. Ils enseignoient que
les traditions des Hebreux étoient
souvent enveloppées d'allegories
suivant l'usage des Orientaux ;
mais ils prétendoient les expli-
quer. C'est ce qui donna naissance
depuis à la fameuse secte des *Alle-
goriques*.

Eleazar étoit du nombre de ces Philosophes ; on le regardoit avec raison comme un des plus grands génies de son siècle ; il étoit versé dans toutes les sciences des Chaldéens & des Egyptiens ; il avoit eu plusieurs disputes avec les Mages de l'Orient , pour prouver que la Religion des Juifs étoit non seulement la plus ancienne , mais aussi la plus conforme à la raison.

Cyrus ayant entretenu plusieurs fois le sage Hebreu de tout ce qu'il avoit appris en Perse , en Egypte & en Grece sur les grandes révolutions arrivées dans l'univers , le pria un jour de lui expliquer la doctrine des Philosophes Hebreux sur les *trois Etats du monde*.

[a] Nous n'adorons , *répondit Eleazar* , qu'un seul Dieu , infini , éternel , immense : Il s'est nommé *Celui qui est* pour marquer qu'il existe par lui-même , & que tous les autres Etres n'existent que par lui. Riche de ses propres richesses , heureux par sa félicité suprême , il n'avoit pas besoin de produire d'autres substances pour accroître sa gloire ; mais il a voulu par un noble & libre effort de sa volonté bienfaisante créer plusieurs ordres d'intelligences pour les rendre heureuses.

L'homme forme d'abord l'idée de son ouvrage avant que de l'exécuter ; mais l'*Eternel* conçoit , produit , & arrange tout par le

[a] Voyez la *Mythologie des Rabbins* dans le *Discours* , page 152.

même acte sans travail & sans succession. Il *pense*, & tout d'un coup se présentent devant lui toutes les manières par lesquelles il peut se peindre au dehors : Un monde d'idées se forme dans l'entendement divin. Il *veut*, & soudain des Etres réels semblables à ses idées remplissent son immensité : La vaste nature est produite, distincte & séparée de l'essence divine.

Le Createur s'est dépeint en deux façons, par de simples *Tableaux*, & par des *Images vivantes*. De-là deux sortes de creatures essentiellement distinguées, la nature matérielle, & la nature intelligente. L'une ne fait que représenter quelques perfections de son original ; l'autre le connoît, &
en

en jouit. C'est ainsi qu'il y a une infinité de spheres remplies d'Intelligences qui les habitent.

Tantôt ces Esprits s'abîment dans leur origine , pour en adorer les beautés toujours nouvelles ; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ses ouvrages ; c'est leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'essence divine ; leur nature foible & finie demande qu'ils se voilent de temps en temps les yeux. Voilà pourquoi la nature matérielle fut produite ; c'étoit pour le délasement des Intelligences.

Deux sortes d'Esprits perdirent ce bonheur par leur infidélité ; les uns appellés *Cherubins* étoient d'un

ordre supérieur ; ce sont à présent les Esprits infernaux. Les autres appelés *Ischims* étoient d'une nature moins parfaite ; ce sont les âmes qui habitent actuellement les corps mortels.

Le Chef des Cherubins approchoit plus près du trône que les autres Esprits : Comblé des dons les plus éminens du Très-Haut , il perdit sa sagesse par le vain amour de lui-même : Enyvré de sa propre beauté , il se regarda , & s'éblouit par l'éclat de sa lumière , il s'enorgueillit d'abord , se révolta ensuite , & entraîna dans sa rébellion la plupart des génies de son ordre.

Les *Ischims* s'attachèrent trop aux objets matériels ; ils oublièrent dans la jouissance des plaisirs

créés la souveraine félicité des Esprits. Les premiers s'éleverent trop par *vanité* ; les autres s'abaissèrent trop par *volupté*.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux ; la sphere des Cherubins devint un cahos ténébreux où ces Intelligences malheureuses déplorent sans consolation la félicité qu'elles ont perdue.

Les Ischims moins coupables , parcequ'ils n'avoient péché que par foiblesse , furent condamnés par le Tout-puissant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombassent dans une espece de léthargie , pour oublier leur ancien état. La terre qu'ils habitoient , changea de forme ; elle ne fut plus

un lieu de délices , mais un exil pénible , où le combat continuel des élemens assujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le sens caché du grand Législateur des Hébreux , quand il parle du Paradis terrestre , & de la chute de nos premiers Peres. Adam ne représente pas un seul homme , mais toute l'espece humaine. Chaque nation a ses allégories , nous avons aussi les nôtres : Ceux qui s'arrêtent à la lettre , en sont blessés , & trouvent dans nos livres des expressions qui paroissent trop humaniser la Divinité ; mais le vrai sage en pénètre le sens profond , & y découvre les mysteres de la plus haute sagesse.

Les ames détachées de leur ori-

gine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe ; l'ordre de la génération , les besoins mutuels, & l'amour propre , devinrent ici bas les seuls liens de notre société passagere , & prirent la place de la justice , de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réunissent les Esprits celestes.

Il arriva plusieurs autres changemens dans ce séjour mortel , changemens conformes à l'état des ames qui souffrent , qui méritent de souffrir , & qui doivent être guéries par leurs souffrances.

Enfin le grand Prophete que nous appellons *le Messie* , viendra rétablir l'ordre dans l'univers : C'est lui qui est le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligen-

ces : Il est le premier né de toutes les créatures ; la divinité s'est unie à lui d'une manière intime dès le commencement des temps ; c'est lui qui venoit entretenir nos premiers peres sous une forme humaine ; c'est lui qui apparut sur la montagne sainte à notre Législateur ; c'est lui qui a parlé aux Prophetes sous une figure visible ; c'est lui qu'on appelle par-tout *le Désiré des Nations*, parcequ'il leur a été connu quoiqu'imparfaitement par une tradition antique dont elles ignorent l'origine ; c'est lui enfin qui viendra triomphant sur les nues pour rétablir l'univers dans sa splendeur & sa félicité primitive.

Voilà le plan general de la Pro-

vidence : Le fondement de toute la Loi, & de toutes les Propheties, est l'idée d'une *nature pure* dès son origine, d'une *nature corrompue* par le péché, & d'une *nature* qui doit être *renouvelée* un jour. Ces trois grandes vérités nous sont dépeintes dans nos Livres sacrés sous plusieurs images différentes. La captivité des Israelites dans l'Egypte, leur voyage par le désert, & leur arrivée dans la terre de promesse, nous représentent la chute des ames, les peines qu'elles souffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie celeste.

Cyrus transporté, & presque hors de lui, n'osoit interrompre le Philosophe: Voyant enfin qu'il ne parloit plus, Vous me donnez, *lui*

dit-il , une plus haute idée de la Nature divine que les Philosophes des autres Nations: Ils ne m'avoient représenté le premier Principe que comme une souveraine Intelligence qui a débrouillé le cahos d'une matiere éternelle ; mais vous m'apprenez que *Celui qui est* , a non seulement arrangé cette matiere, mais qu'il l'a produite , qu'il lui a donné l'*être* comme le *mouvement* , & qu'il a rempli son immensité de nouvelles *substances* aussi-bien que de nouvelles *formes*. Vous ne me faites voir dans l'univers qu'une seule Divinité suprême, qui donne l'existence , la raison , & la vie à tous les Etres : Voilà le Dieu d'Israel si supérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je

Je vois de plus que votre Theologie est parfaitement conforme à la doctrine des Perfes, des Egyptiens, & des Grecs sur les trois états du monde.

Zoroastre instruit des sciences des Gymnosophistes, m'a parlé du premier Empire d'*Oromaze* avant la revolte d'*Arimane*, comme d'un état où les esprits étoient heureux & parfaits: En Egypte la Religion d'*Hermès* nous représente le règne d'*Osiris*, avant que le monstre *Typhon* eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de passions: *Orphée* a chanté le Siecle d'or, comme un état de simplicité & d'innocence; chaque Nation forme une idée de ce monde primitif selon son génie;

les Mages tous Astronomes l'ont placé dans les astres ; les Egyptiens tous Philosophes en ont fait une République de Sages ; les Grecs qui aiment les images champêtres, l'ont dépeint comme un séjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sybilles ont annoncé l'avenement d'un Heros qui doit descendre du Ciel pour ramener Astrée sur la terre ; les Perles l'appellent *Mythras*, les Egyptiens *Orus*, les Grecs *Jupiter Conducteur & Sauveur* : Ils different, il est vrai, dans leurs peintures ; mais tous conviennent des mêmes vérités : Tous sentent que l'homme n'est plus ce qu'il étoit, & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite : Le mal a com-

mencé, le mal finira : Dieu ne peut pas souffrir une tache éternelle dans son ouvrage ; voilà le triomphe de la lumière sur les ténèbres ; voilà le tems fixé par le destin, pour la destruction totale de *Typhon*, d'*Arimane* & de *Pluton infernal* : Voilà le periode prescrit dans toutes les Religions pour rétablir le Règne d'*Oromaze*, d'*Osiris*, & de *Saturne*.

Cependant, *continua Cyrus*, il se presente ici une grande difficulté que nul Philosophe n'a pû me résoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pû arriver sous le gouvernement d'un Dieu bon, sage, & puissant ; s'il est sage, il a dû le prévoir ; s'il est puissant, il a pû l'empêcher ; s'il est bon, il a dû le pré-

venir. Montrez-moi de quoi justifier la Sagesse éternelle : Pourquoi Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capables du mal ? Pourquoi leur a-t-il fait un don si funeste ?

La liberté, *répond Eleazar*, est une suite nécessaire de notre nature raisonnable. Etre libre, c'est pouvoir choisir ; choisir, c'est préférer. Tout Etre capable de raisonner & de comparer, peut préférer & par conséquent choisir. Voilà la différence essentielle entre les corps & les esprits ; les uns sont transportés nécessairement partout où la force mouvante les pousse, les autres ne se laissent mouvoir que par la raison qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous

donner l'intelligence, sans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*, nous empêcher d'abuser de notre liberté, en nous découvrant la Vérité avec une évidence si parfaite, qu'il nous eût été impossible de nous méprendre? Quand le Bien suprême se montre avec son attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté: Il fait disparoître tout autre bien, comme le grand jour dissipe les ombres de la nuit.

La lumière la plus pure, *réplique Eleazar*, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir; or toute intelligence finie peut détourner ses yeux de la Vérité. Je vous ai déjà dit que les esprits ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur

de l'Essence divine ; ils sont de tems en tems obligés de se voiler les yeux : C'est alors que l'amour propre peut les séduire , & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir , & les distraire du Bien véritable. L'amour de nous-mêmes est inféparable de notre nature. Dieu en s'aimant , aime essentiellement l'ordre , parcequ'il est l'ordre lui-même ; mais la créature peut s'aimer sans aimer l'ordre ; par-là tout esprit créé est nécessairement & essentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des intelligences faillibles, c'est demander pourquoi il les a fait finies , c'est demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux aussi par-

faits que lui-même, c'est vouloir l'impossible.

Dieu ne peut-il pas, *dit enfin Cyrus*, employer sa toute-puissance pour forcer des intelligences libres à voir & à goûter la Vérité ?

Sous l'Empire de Dieu même, *répond Eleazar*, le despotisme & la liberté, sont incompatibles : Le goût, la volonté & l'amour, ne se forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre ; mais il ne veut pas employer sa puissance absolue, pour détruire la nature libre des intelligences : s'il le faisoit, elles n'agiroient plus par choix, mais par force ; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas : Or Dieu veut être aimé ; voilà le seul culte digne de lui : Il ne

le demande pas pour son propre avantage, mais pour le bien de ses créatures : Il veut qu'elles soient heureuses, & qu'elles contribuent à leur bonheur ; qu'elles soient heureuses par amour, & par un amour de pur choix ; c'est ainsi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre, dit *Cyrus* ; le mal moral ne vient point de l'Être souverainement bon, sage & puissant, qui ne peut pas manquer à sa créature, mais de la foiblesse inséparable de notre nature bornée, qui peut se tromper & s'égarer. Expliquez-moi à présent quelle est la cause du mal physique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pû ramener à l'ordre ses créatures criminelles, sans
les

les faire souffrir ? Un bon pere auroit tort de se servir de punitions, s'il pouvoit gagner ses enfans par la douceur.

Je vous ai déjà dit, *répondit Eleazar*, que nous sommes capables d'un double bonheur : Si Dieu nous continuoit après notre revolte, la pleine jouissance des plaisirs créés, nous n'aspirerions plus à l'union avec le Créateur ; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, sans chercher la suprême beatitude de notre nature. Le seul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le désordre, est de leur faire sentir pour un temps les funestes suites de leur égarement. Dieu doit à sa justice la punition des coupables, pour ne pas

autoriser le crime ; mais il la doit aussi à sa bonté , pour corriger les criminels. *Le mal physique* est nécessaire pour guérir *le mal moral* , & *la souffrance* est l'unique remède du *péché*.

Je vous comprends , dit Cyrus , Dieu ne pouvoit pas priver les esprits de liberté sans les priver d'intelligence , ni les empêcher d'être faillibles sans les rendre infinis , ni les rétablir après leur chute que par des peines expiatrices , sans blesser sa justice & sa bonté. Exempt de toutes sortes de passions , il n'a ni colere ni vengeance : Il ne châtie que pour corriger : Il ne punit que pour guérir.

Oui , répond Eleazar , tous souffriront plus ou moins , selon qu'ils

se sont plus ou moins égarés: Ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance & en bonheur; ceux qui tarderont à revenir de l'égarément, seront toujours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des esprits à leur premier Principe, ressemble au mouvement des corps vers leur centre; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la Sagesse éternelle; voilà la loi immuable de la Justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la revolte, sans exposer tous les Etres finis & faillibles à troubler l'harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis & mortels : Elevons-nous au-dessus de ce lieu d'exil ; parcourons toutes les régions celestes , nous ne verrons le désordre & le mal que dans ce coin de l'univers. La terre n'est qu'un atome en comparaison *de l'immensité* ; tous les siècles ne sont qu'un moment par rapport *à l'éternité* : Ces deux *infinitement petits* disparoîtront un jour ; encore un moment , & le mal ne sera plus ; mais notre esprit borné & notre amour propre , nous grossissent les objets , & nous font regarder comme grand ce Point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà , *continua Eleazar* , tout ce que l'esprit de l'homme peut ima-

giner, pour rendre intelligibles les voyes de Dieu : C'est ainsi que nous confondons la raison par la raison même ; c'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des nations qui blasphement contre la Sagesse souveraine, à cause des maux & des crimes que nous voyons ici-bas. Au reste, notre Religion ne consiste pas dans ces speculations, elle est moins un systême philosophique qu'un établissement surnaturel, Daniel vous en instruira ; il est aujourd'hui le Prophete du Très-Haut : L'Eternel lui montre quelquefois l'avenir comme present, & lui prête sa puissance pour operer des prodiges ; il doit revenir bientôt à Babylone, il vous fera voir

les oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous.

C'est ainsi qu'Eleazar instruisit Cyrus : Le Philosophe Hébreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mysteres impénétrables de la Sagesse divine ; ce qu'il y avoit de défectueux dans ses opinions, fut bien-tôt redressé par les instructions plus simples & plus sublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophetes pour la délivrance de Nabucodonosor ; sa frénésie cessa, & la raison lui fut rendue. Avant que de rentrer dans sa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Israel dans le même lieu

où il avoit fait éclater son impieté.

Il ordonna à Daniel d'assembler les Princes, les Magistrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuse Statue d'or. Revêtu de sa Robe Imperiale, il monte sur une éminence, d'où il pouvoit être vû de tout le peuple; il n'avoit plus rien de feroce, ni de sauvage; malgré l'état affreux où l'avoient réduit ses souffrances, on découvroit sur son visage un air tranquille & majestueux: Il se tourne vers l'Orient, il ôte son diadème, & se prosterne le visage contre terre. Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque temps

dans un profond silence , il se leve,
& parle ainsi : Peuples assemblés de
toutes les nations, c'est ici que vous
avez vû autrefois les marques écla-
tantes de mon orgueil insensé; c'est
ici que je voulus usurper les droits
de la Divinité , & vous forcer d'a-
dorer l'ouvrage de mes mains :
Pour punir cet excès d'irreligion,
le Très-Haut m'a condamné à
brouter l'herbe avec les animaux
pendant sept années entieres ; les
temps sont accomplis: J'ai levé mes
yeux vers le Ciel , j'ai reconnu la
puissance du Dieu d'Israel ; le sens,
& l'esprit me sont rendus. *Votre
Dieu* , continua-t-il en se tournant
vers Daniel , *est véritablement le
Dieu des Dieux , & le Seigneur des
Rois : Tous les habitans de l'univers
sont*

sont devant lui comme un néant :
Il fait tout ce qu'il lui plaît dans
le ciel & sur la terre : Sa sagesse
égale sa puissance , & toutes ses
voies sont pleines de justice : Il hu-
milie les superbes quand il veut ,
& releve ceux qu'il avoit humili-
lés. Apprenez , Princes ; appre-
nez , peuples ; apprenez tous , à ren-
dre hommage à sa grandeur , & à sa
gloire.

A ces mots l'assemblée poussa
des cris de joye , & remplit l'air
d'acclamations en l'honneur du
Dieu d'Israël : Nabucodonosor fut
reconduit avec pompe à sa Capi-
tale , & reprit le gouvernement de
son Royaume ; il éleva Daniel aux
plus grandes dignités , & les Juifs
furent honorés des premières char-

ges dans toutes les Provinces de son Empire.

Peu de jours après Amytis presenta Cyrus à Nabucodonosor : Le Roy des Assyriens reçut le jeune Prince avec tendresse , & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le Conseil du Roy , représenterent vivement qu'il seroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat avoient été très-diminuées par les troubles survenus pendant la maladie du Roy ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les discordes des Medes & des Perfes , afin que ces deux ennemis pussent s'affoiblir mutuellement ; & qu'enfin le Roy

pourroit profiter de leur division pour étendre ses conquêtes.

Nabucodonosor revenu de ces fausses maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne se livra point aux projets ambitieux de ses Ministres : Cyrus profita de ces dispositions pour faire connoître au Roy les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse : Il fit sentir à Nabucodonosor que les Medes étoient les seuls rivaux de sa puissance en Orient ; qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les Perses, mais plutôt de s'en faire des amis qui serviroient de barriere à son Empire contre les entreprises de Cyaxare, & qu'enfin la Perse par sa situation étoit un pays très-pro-

pre à faire passer les Babyloniens dans la Medie, en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer.

Le Prince de Perse parla dans les Assemblées publiques & particulières avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois, tant de candeur & de bonne foi ; il ménagea les Grands avec tant de délicatesse & de prudence, qu'il gagna tous les esprits ; l'alliance fut jurée d'une manière solennelle, & Nabucodonosor y demeura fidèle tout le reste de sa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres sacrés des Juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future, entretenoit tous les jours

Daniel : Le Prophete de son côté ne cherchoit qu'à instruire le jeune Prince de la Religion des Hébreux; Daniel ouvrit enfin les Livres d'Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom , cent cinquante ans avant sa naissance , comme un Prince que Dieu destinoit à être le Conquerant de l'Asie , & le libérateur de son peuple.

Cyrus fut saisi d'étonnement & de respect , en voyant une prédiction si claire & si circonstanciée ; chose inconnue chez les autres peuples , où les Oracles sont toujours obscurs & équivoques.

Eleazar , dit-il au Prophete , m'a déjà montré que les grands principes de votre Theologie sur les trois

états du monde, s'accordent avec ceux des autres Nations : Il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvée chez les autres Philosophes : Il a levé toutes mes difficultés sur l'origine du mal par la nature libre des esprits : Il ferme la bouche à l'impiété par ses raisonnemens sublimes sur la *préexistence* des ames, sur leur *chûte* volontaire, & sur leur *réparation* finale ; mais il ne m'a point parlé de l'établissement surnaturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes questions : Votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples ? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sûr ? Votre Législateur étoit-

il un simple Philosophe , ou un Homme Divin ?

Je sçai, *répond Daniel*, tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des sages de la terre ; mais ils s'égarerent, & se perdent dans une foule d'opinions incertaines ; il y a toujours quelque endroit par où la vérité leur échappe. Nos pensées sont foibles, & nos conjectures trompeuses ; le corps appesantit l'ame, & cette demeure terrestre abbat l'esprit qui veut s'élever trop haut.

Le desir de tout pénétrer, de tout expliquer, & de tout ajuster à nos idées imparfaites, est la plus dangereuse maladie de l'esprit humain ; le plus sublime effort de no-

tre foible raison, est de se taire devant la Raison souveraine. Laissons à Dieu le soin de justifier un jour les voyes incomprehensibles de sa Providence ; notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement ; nous voulons devancer la lumiere , & nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les spéculations subtiles des Philosophes ; je veux vous parler un langage plus simple & plus certain : Je ne vous proposerai que des faits palpables, dont les yeux, les oreilles, & tous les sens de l'homme sont juges.

Vous avez appris par la doctrine universelle de toutes les nations, que

que la nature humaine est déchûe de la pureté de son origine : En cessant d'être juste, elle cessa d'être immortelle ; les souffrances succederent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire soupirer sans cesse après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont suivi cette chute, la Religion n'étoit point écrite ; sa morale se trouvoit dans la raison même, & la tradition des Anciens transmettoit à la postérité la connoissance des Mysteres : Il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parceque les mortels vivoient plusieurs siècles.

Les connoissances sublimes de
Tome II.

ces premiers hommes n'ayant servi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la seule famille de Noé, afin d'arrêter le cours de l'impiété, & la multiplication des vices; les Cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux sortirent des abymes, & produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les Nations. La première constitution de l'univers changée d'abord par la chute de l'homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation; les suc de la terre furent altérés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur première force; l'air chargé d'une humidité excessive fortifia les principes de la corruption, &

la vie des hommes fut abrégée.

Les descendans de Noé s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & se livrerent à toute sorte de crimes.

Ce fut alors que l'Eternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la Religion, de la morale, & de toutes les vérités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination, les passions, & les vains raisonnemens des hommes.

Abraham mérita par sa foi & par son obéissance d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux; Dieu lui promit que sa postérité

feroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle posséderoit un jour la terre de Chanaan, & que le Desiré des Nations en naîtroit dans la plénitude des temps.

La famille naissante de ce Patriarche foible dans ses commencemens, descend en Egypte, s'y accroît, & devient esclave: Epurée pendant quatre siècles par toute sorte de malheurs, Dieu suscite enfin Moïse pour la délivrer.

Le Très-Haut après avoir éclairé notre Libérateur par les lumières les plus pures, lui prête sa Toute-puissance pour prouver sa mission divine par les merveilles les plus éclatantes; la nature entière est changée & dérangée à tout moment.

Le superbe Roy d'Egypte refuse d'obéir aux ordres du Tout-Puissant ; Moyse remplit sa Cour de signes effrayans de la vengeance celeste ; les rivieres se changent en fleuves de sang ; une foule d'insectes venimeux porte les maladies & la mort sur les plantes, les animaux, & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluye de grêle répand par-tout ses exhalaisons pestiférées ; une obscurité profonde qui succede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumieres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une seule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu sort enfin de son exil, Pharaon le poursuit avec une armée formidable ; une co-

lonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moïse parle, la mer se sépare en deux, nos Peres la traversent à pied sec; soudain les vagues impétueuses se réunissent avec fureur pour abîmer la nation infidèle.

Les Israelites errent pendant quarante ans dans le désert, où ils éprouvent la faim, la soif, l'intemperie des éléments: Ils murmurent contre Dieu; Moïse parle de nouveau: Une nourriture miraculeuse descend du Ciel; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refusent de croire, sans voir l'accomplissement des promesses.

C'est dans ce désert affreux que Dieu publie lui-même sa Loi sainte, & qu'il dicte tous les rites & les statuts de notre Religion : Il appelle notre Conducteur sur le sommet du Sinai ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre sa voix au milieu des tonnerres & des éclairs ; il déploie son pouvoir redoutable pour frapper des esprits moins sensibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclatte pas avec moins de majesté que sa puissance : Celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une manière sensible parmi les enfans d'Israel, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par

son ordre ; l'Arche d'Alliance est construite ; l'Autel est sanctifié par la présence de la gloire du Très-Haut ; les rayons d'une lumière celeste environnent le Tabernacle, & du milieu des Chérubins le Seigneur gouverne son peuple, & lui fait connoître à tout moment ses volontés.

Moyse écrit par l'ordre de Dieu même notre Loi, & notre histoire, preuves éternelles de la bonté souveraine, & de notre ingratitude ; il met ce Livre peu avant sa mort entre les mains de tout le peuple ; il falloit le consulter à chaque instant pour connoître non seulement la Religion, mais aussi les Loix Politiques ; chaque Hebreu est obligé de le lire une fois par an,

an , & de le transcrire au moins une fois pendant sa vie : On ne pouvoit alterer , ni corrompre ces Annales sacrées , sans que l'imposture fût découverte & punie comme un crime de leze majesté divine , & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moyse meurt ; nos Peres sortent du desert. La nature obéit à la voix de Josué notre nouveau Conducteur , les fleuves remontent vers leur source , le soleil suspend son cours ; les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche , les Idoles se brisent à son aspect ; les Nations les plus belliqueuses sont dispersées devant les armes triomphantes des Hebreux , qui se rendent

enfin maîtres de la Terre promise.

A peine ce Peuple ingrat & léger est-il établi dans ce Pays de délices, qu'il s'ennuie de l'Empire de Dieu, & veut être gouverné comme les autres Nations. L'Eternel lui accorde un Roy dans sa colere; le premier de nos Monarques est rejeté pour sa desobéissance; David regne selon le cœur de Dieu, il étend ses conquêtes, & le Trône est affermi dans sa Maison; mais il n'est permis qu'à Salomon son fils, le plus sage & le plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple superbe à Jerusaleem. Le Dieu de paix fixe son séjour sur la montagne de Sion; le miracle de l'Ar-

che se perpetue ; la Majesté divine remplit le lieu saint ; & du sanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeler à tout moment la memoire de tant de prodiges , & pour en démontrer la verité à tous les siecles futurs , Moysé , Josué , nos Juges & nos Monarques , établissent des Fêtes solennelles , & des Cérémonies augustes : Une Nation entiere concourt hautement , universellement , successivement à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de generation en generation.

Tandis que les Israélites demeurent fidèles , le Dieu des armées

les protege & les rend invincibles selon ses promesses ; mais aussi tôt qu'ils se laissent corrompre , il les livre en proye à leurs ennemis ; il les châtie cependant en pere, sans les abandonner entierement : Dans chaque siecle il suscite des Prophètes qui nous menacent , nous éclairent , & nous corrigent : Ces Sages separés de tous les plaisirs terrestres , s'unissent à la verité suprême ; les yeux de l'ame fermés depuis l'origine du mal s'ouvrent dans ces hommes divins , pour penetrer dans les conseils de la Providence , & pour en connoître les secrets.

Les Jugemens de Dieu éclatent plusieurs fois sur les Hebreux indociles , & plusieurs fois la Na-

tion choisie ramenée par les Prophetes , reconnoît le Dieu de ses peres : Elle cede enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliser la Divinité , & de se former un Dieu semblable à leurs passions. Le Très-Haut fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses , nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor ; nous errons vagabonds , captifs & éplorés sur les rives de l'Euphrate. Dieu s'étant servi de ce Conquerant pour accomplir ses desseins éternels , l'a humilié & terrassé dans sa colere ; vous avez vû sa punition & sa délivrance : Cependant la mesure de la justice divine n'est pas encore remplie sur la race

d'Abraham : C'est vous , ô Cyrus , qui êtes destiné par le Tout-puissant pour être son libérateur. Jérusalem se repeuplera , la Maison du Seigneur sera rebâtie , & la gloire de ce nouveau Temple qui doit être honoré un jour de la présence du Messie , surpassera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel est donc , *dit alors Cyrus* , le dessein de cette Loi , dictée par Dieu même avec tant de pompe , conservée par vos Peres avec tant de soins , & renouvelée par vos Prophetes au milieu de tant de prodiges ? En quoi differe-t-elle de la Religion des autres Peuples ?

Le dessein de la Loi & des Prophetes , *reprit Daniel* , de nos cérémonies , de notre culte , de nos

sacrifices, est de montrer que toutes les creatures étoient pures dès leur origine ; que tous les hommes naissent à présent malades, corrompus, ignorans jusqu'à ne pas connoître leur maladie ; que la nature humaine ne peut être rétablie dans sa perfection que par l'avenement du Messie.

Ces trois idées dont les traces se remarquent dans toutes les Religions, ont été transmises de siècle en siècle depuis le déluge jusqu'à nous ; Noé les enseigna à ses enfans, dont la posterité les répandit par toute la terre ; mais en passant de bouche en bouche, elles ont été altérées & obscurcies par l'imagination des Poëtes, par la superstition des Prêtres, &

par le génie différent de chaque Peuple. On en voit des vestiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parcequ'Abraham a été celebre dans l'Asie, & que le Peuple de Dieu a été longtemps captif sur les bords du Nil: Mais ces verités antiques n'ont été conservées pures & sans mélange que dans les Oracles écrits par notre Législateur, par nos Historiens & par nos Prophetes.

Ce n'est pas tout; il y a un mystere propre à notre Religion seule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, si vous n'étiez pas l'*Oint du Très-Haut*, & son serviteur choisi pour la délivrance de son peuple.

Les Prophetes annoncent deux
avenemens

avenemens du Messie , l'un dans la souffrance , l'autre dans la gloire. Le GRAND EMMANUEL paroîtra sur la terre dans un état d'*abaissement* , plusieurs siècles avant que de paroître sur les nues dans l'éclat de son *triomphe*. Il expiera le crime par son sacrifice , avant que de rétablir l'Univers dans sa première splendeur.

Dieu n'a pas besoin d'une victime sanglante pour appaiser sa colère ; mais il blesseroit sa justice s'il pardonnoit au Criminel sans montrer son horreur pour le crime : C'est pour concilier la justice divine avec sa clemence que le Messie viendra. L'HOMME DIEU descendra sur la terre pour faire voir par ses souffrances l'opposition in-

finie de l'Eternel au renversement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera la joye des Anges , & la consolation des Justes : Toutes les Puissances Celestes seront presentes à ce Mystere , & en adoreront la profondeur ; les Mortels n'en verront que l'écorce & le dehors.

Les Hebreux qui n'attendent qu'un Messie triomphant ne comprendront point ce premier avènement ; les faux Sages de toutes les Nations qui ne jugent que par les apparences , blasphêmeront contre ce qu'ils ignorent : Les Justes même ne verront pendant cette vie que comme dans un énigme, la beauté, l'étendue & la nécessité de ce grand sacrifice.

Enfin le Messie viendra dans sa gloire pour renouveler la face de l'Univers : Alors tous les Esprits du Ciel, de la terre & des enfers fléchiront le genou devant lui ; alors les Propheties s'accompliront dans toute leur plénitude.

Le Prince de Perse ébranlé par la force du discours de Daniel balançoit en lui-même ; il sentoit que toutes les lumieres de Zoroastre, d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hebreux : Il n'avoit rencontré dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Grece, & chez les autres Peuples, que des opinions obscures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez

les Juifs des Livres, des Prophe-
ties, des Prodiges dont on ne pou-
voit contester l'autorité. Cepen-
dant il ne voyoit la verité qu'à
travers un nuage, son esprit étoit
éclairé, mais son cœur n'étoit pas
encore touché ; il attendoit l'ac-
complissement des prédictions d'I-
saïe. Daniel connut les differens
mouvemens qui l'agitoient, & lui
dit :

O Cyrus ! la Religion n'est pas
un systême d'opinions Philosophi-
ques, ni une Histoire merveilieu-
se d'évenemens surnaturels, mais
une science de sentiment que Dieu
ne revele qu'aux ames pures : Il
faut qu'une puissance supérieure à
l'homme descende en vous, s'en
empare, & vous enleve à vous.

même : Alors vous sentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'en-
 trevoir à present par les foibles
 lumieres de l'esprit. Ce temps n'est
 pas encore venu , mais il vien-
 dra un jour ; [a] en attendant
 ce moment heureux , qu'il vous
 suffise de sçavoir que le Dieu d'Is-
 raël vous aime , qu'il marchera de-
 vant vous , & qu'il accomplira par
 vous toutes ses volontés : Hâ-
 tez - vous de justifier ses Ora-
 cles , & retournez promptement
 en Perse où votre presence est ne-
 cessaire.

Le jeune Heros quitta bien-tôt
 Babylone ; l'année suivante Na-
 bucodonosor mourut , & ses suc-
 cesseurs violerent l'alliance jurée

[a] *Vid. Theodoret. de fide.*

entre les Assyriens & les Perses.

Cyrus employa vingt années entières à faire la guerre aux Assyriens, & à leurs Alliés : Il conquiert d'abord les Lydiens, soumit les peuples de l'Asie mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Arménie & l'Hyrkanie, & marcha ensuite vers la haute Asie. Après l'avoir réduite sous sa puissance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la seule Ville qui lui résistoit.

Les differens Peuples de l'Orient voyant sa moderation au milieu des triomphes, s'empresserent à se soumettre à sa domination : Il s'attira tous les cœurs par son humanité, & fit plus de conquêtes par sa douceur que par ses armes. Toujours invincible & toujours ge-

mercieux, il ne subjuga les Nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais son autorité que pour faire fleurir la justice & les bonnes loix.

La prise de Babylone le rendit enfin maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus jusqu'à la Grece, & depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrêmités de l'Egypte. Voyant alors l'entier accomplissement des Oracles d'Isaïe, son cœur fut penetré des verités que Daniel lui avoit enseignées, tous les nuages se dissipèrent, il reconnut hautement le Dieu d'Israel, & délivra les Hebreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de son vaste Empire.

Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la Terre, & m'a commandé de lui bâtir une Maison dans la Ville de Jerusalem qui est en Judée. O vous qui êtes son Peuple, que votre Dieu soit avec vous : Allez à Jerusalem, & rebâtissez la Maison du Seigneur Dieu d'Israel, lui seul est Dieu.

F I N.

DISCOURS



DISCOURS

SUR

LA MYTHOLOGIE.



ON premier dessein
avoit été d'inferer dans
mon Livre des Notes
détachées : mais comme

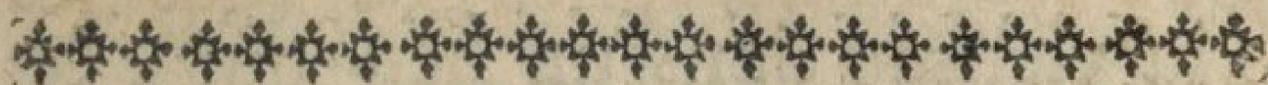
la lecture de ces remarques cri-
tiques détourne trop l'attention,
de l'histoire principale, j'ai crû
devoir les réunir dans un discours
suivi, que je divise en deux par-
ties.

Dans la premiere, je montrerai
Tome II.

A

que les Philosophes de tous les temps, & de tous les païs, ont eu l'idée d'une Divinité suprême, *distincte & séparée de la matiere*. La seconde servira à faire voir que les vestiges des principaux dogmes de la Religion revelée, sur les *trois états du monde*, se rencontrent dans la Theologie de toutes les Nations.





PREMIERE PARTIE.

De la Theologie des Payens.

JE commence d'abord par les Mag-
 ges ou les Philosophes Persans.
 Selon le témoignage d'Herodote,
 [a] les anciens Perses n'avoient ni
 statues, ni temples, ni autels. » Ils
 » appellent folie, dit cet auteur,
 » de croire comme les Grecs, que
 » les Dieux ont une figure, & une
 » origine humaine. Ils montent sur
 » les plus hautes montagnes pour
 » sacrifier. Il n'y a chez eux ni liba-
 » tions, ni musique, ni offrandes.
 » Celui qui fait le sacrifice, mene

[a] *Herod. Clio lib. 1. p. 56. § 131. Edit. Francof. 1608.*

» la victime dans un lieu pur , &
» invoque le Dieu auquel il veut
» sacrifier , ayant la tiare couron-
» née de myrthe. Il n'est pas per-
» mis au sacrificateur de prier pour
» lui en particulier ; mais il doit
» avoir pour objet le bien de toute
» la nation , & il se trouve ainsi
» compris avec tous les autres.

Strabon rend le même témoi-
gnage aux anciens Perfes. [a] » Ils
» n'érigeoient ni statues , ni autels ,
» dit cet historien. Ils sacrifioient
» dans un lieu pur , & fort élevé ,
» où ils immoloient une victime
» couronnée. Quand le Mage en
» avoit divisé les parties , chacun
» prenoit sa portion. Ils ne lais-

[a] *Strabon. lib. 15. p. 732. Edit. Lut. Paris. an. 1620.*

SUR LA MYTHOLOGIE. §

» soient rien pour les immortels ;
» disant que Dieu ne veut autre
» chose que l'ame de la victime.

Les Orientaux persuadés de la Metempychose , croyoient que la victime étoit animée d'une Intelligence , dont les peines expiatrices finissoient par le sacrifice.

Il est vrai que les Perses , ainsi que les autres payens , adoroient le feu , le soleil & les astres ; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images visibles , & des symboles d'un Dieu suprême , qu'ils croyoient être le seul maître de la Nature.

Plutarque nous a laissé dans son traité d'Isis & d'Osiris, un fragment de la Theologie des Mages. Cet Historien Philosophe nous assure

qu'ils définissoient le grand Dieu Oromaze, *le principe de lumiere, qui a tout operé, & tout produit.* [a] Ils admettoient encore un autre Dieu, mais subalterne, qu'ils nommoient * *Mythras*, ou le dieu *Mitoyen*. Ce n'étoit pas un Etre co-éternel avec la Divinité suprême, mais la premiere production de sa puissance, qu'il avoit préposé pour être le Chef des Intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui se trouve parmi les anciens, est celle de Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusebe dans sa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop

[a] *Plut. de Isid. & Osir. Edit. Lut. Paris. an. 1624. p. 370.*

* *Μεοιτης θεος.*

favorable aux Payens. Il cherchoit sans cesse à dégrader leur philosophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles suivantes dans un Livre de Zoroastre qui existoit de son temps , & qui avoit pour titre , *Recueil sacré des Monumens Persans.*

» [a] Dieu est le premier des in-
 » corruptibles , éternel , non en-
 » gendré. Il n'est point composé
 » de parties. Il n'y a rien de sem-
 » blable ni d'égal à lui. Il est au-
 » teur de tout bien , desintéressé ,
 » le plus excellent de tous les Etres
 » excellens , & la plus sage de tou-
 » tes les Intelligences. Le pere de
 » la justice & des bonnes loix ; in-

[a] *Euseb. Præp. Evang. lib. 1. p. 42. Edit. Paris.*

» struit par lui seul, suffisant à lui-
 » même, & premier producteur de
 » la Nature.

Les auteurs modernes des Arabes & des Persans, qui nous ont conservé ce qui reste de l'ancienne doctrine de Zoroastre parmi les Guebres & les Ignicoles, assurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un seul Principe Eternel.

Abulfeda, cité par le celebre Docteur Pocok, dit que selon la primitive doctrine des Perses [a]
 » Dieu étoit plus ancien que la lu-
 » miere & les tenebres, & qu'il
 » avoit existé de tout temps, dans
 » une solitude adorable, sans com-
 » pagnon & sans rival.

Saristhani, cité par M. Hydde,

[a] Pocok, *Specil. hist. Arab.* p. 146.

» dit que les premiers Mages [a] ne
 » regardoient point le bon & le
 » mauvais principe comme coéter-
 » nels , mais qu'ils croyoient que
 » la lumiere étoit éternelle , & que
 » les tenebres avoient été produi-
 » tes par l'infidélité d'Ahriman
 » chef des Genies.

M. Bayle dit dans son Diction-
 naire, que les anciens Perses étoient
 tous Manichéens. Il auroit sans
 doute abandonné ce sentiment, s'il
 avoit consulté les Auteurs origi-
 naux. C'est ce que ce celebre cri-
 tique ne faisoit pas toujours. Il
 avoit un genie capable de tout ap-
 profondir ; mais il écrivoit quel-
 quefois à la hâte , & se contentoit

[a] *Hydde Relig. ant. Persar. cap. 9. p. 161.*
 & *cap. 22. p. 290.*

d'effleurer les matieres les plus graves. D'ailleurs on ne peut justifier cet auteur d'avoir trop aimé l'obscurité desolante du pyrrhonisme. Il semble dans ses Ouvrages être toujours en garde contre les idées satisfaisantes sur la Religion. Il montre avec art & subtilité tous les côtés obscurs d'une question ; mais il en presente rarement le point lumineux , d'où fort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas mérité , s'il avoit employé ses rares talens plus utilement pour le genre humain.

Telle est la Theologie des anciens Perfes, que j'ai mis dans la bouche de Zoroastre. Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Orientaux. Rien

SUR LA MYTHOLOGIE. II
n'est plus absurde que l'idée qu'on
nous donne ordinairement de leur
Theologie. Rien aussi n'est plus
outré que le sens allegorique que
certains Auteurs ont voulu trou-
ver dans leurs Hieroglyphes.

D'un côté il est difficile de croire
que la nature humaine puisse ja-
mais être assez aveuglée pour ado-
rer des insectes, des reptiles, & des
plantes qu'on voit naître & perir
tous les jours, sans y attribuer cer-
taines vertus divines, ou sans les
regarder comme des symboles de
quelque puissance invisible. Dans
les païs les plus barbares, on trouve
quelque connoissance d'un Etre su-
perieur, qui fait l'objet de la crain-
te, ou de l'esperance des Sauvages
les plus grossiers. Quand on sup-

poseroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance assez profonde pour n'avoir aucun sentiment de la Divinité ; il est certain que l'Egypte ne scauroit être accusée de cette ignorance. Tous les Historiens sacrés & profanes parlent de ce peuple comme de la plus sage de toutes les Nations ; & l'un des éloges que le S. Esprit donne à Moyse & à Salomon , est qu'ils étoient instruits dans toutes les sciences des Egyptiens. L'Esprit divin auroit-il loué ainsi la sagesse d'une Nation tombée dans une barbarie assez grossiere pour adorer les oignons , les crocodiles & les reptiles les plus méprisables.

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la

Theologie des Egyptiens, & trouver dans leurs Hieroglyphes tous les mysteres du Christianisme. Après le Déluge, Noé ne laissa point sans doute ignorer à ses enfans, les grands principes de la Religion sur les trois Etats du monde. Cette tradition a pû se répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre; mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens eussent des idées aussi claires sur la Nature divine, & sur le Messie qu'en avoient les Juifs. Cette supposition, loin de rendre hommage aux Livres sacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juste milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans son Traité d'Isis

& d'Osiris, nous apprend [a] que la Theologie des Egyptiens avoit deux significations. L'une sainte & symbolique. L'autre vulgaire & litterale, & par consequent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroiffoient adorer, n'étoient que des Hieroglyphes, pour représenter les attributs divins.

Suivant cette distinction, il dit qu'*Osiris* signifie le Principe actif ou le Très-saint; [b] *Isis*, la sagesse ou le terme de son operation; *Orus*, la premiere production de sa puissance, le modele selon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

[a] *Plut. de Isid. & Osir. p. 354.*

[b] *Ibid. p. 373. 374. & 375.*

Il seroit téméraire de soutenir que les Payens ayent jamais eu aucune connoissance d'une Trinité de Personnes distinctes, dans l'Unité indivisible de la Nature divine. Mais il est constant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient se réduire à trois : *Puissance, Intelligence & Amour*. Ils distinguoient aussi trois sortes de mondes : le monde sensible, le monde aërien, & le monde étheréen. Dans chacun de ces mondes ils reconnoissoient encore trois principales propriétés, figure, lumière & mouvement ; matière, forme & force. [a] C'est pour cela que les anciens

[a] Voyez Athan. Kirch. Oedip. Egypt. tom. 1. p. 144. jusqu'à la p. 157. & tom. 2. p. 132.

Philosophes regardoient le nombre de trois comme mystérieux.

En lisant avec attention le *Traité de Plutarque*, les *Ouvrages de Familique*, & tout ce qui nous reste sur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les opérations internes, & les attributs de la Divinité; comme celle des Grecs, ses opérations externes, ou les propriétés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'esprit plus subtil & plus métaphysique que les Grecs & les Romains. Ces derniers aimoient mieux les sciences qui sont du ressort de l'imagination & du sentiment. Cette clef peut servir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies.

Plutarque

Plutarque conclut ainsi son Trai-
 té d'Isis & d'Osiris. [a] » Comme
 » l'on dit que celui qui lit les Ou-
 » vrages de Platon, lit Platon ; &
 » celui qui jouë la Comedie de
 » Menandre, jouë Menandre : de
 » même les anciens ont appellé du
 » nom des Dieux les différentes
 » productions de la Divinité. Plu-
 tarque avoit dit plus haut » qu'il
 » faut prendre garde de ne pas
 » transformer, dissoudre & dissi-
 » per la Nature divine en rivieres,
 » en vents, en vegetations, en
 » formes & en mouvemens corpo-
 » rels ; ce seroit ressembler à ceux
 » qui croyent que les voiles, les
 » cables, les cordages & l'anchre
 » font le Pilote ; que le fil, la tra-

[a] p. 377. & 378.

» me & la navette font le Tiffe-
» rand. Par cette conduite insen-
» sée on blasphemeroit contre les
» Puissances celestes, en donnant
» le nom de Dieu à des natures
» insensibles, inanimées & corru-
» ptibles. Rien de ce qui n'a point
» d'ame, *poursuit-il*, rien de ma-
» teriel & de sensible ne peut être
» Dieu. Il ne faut pas croire non
» plus que les Dieux soient diffé-
» rens selon les différens païs,
» Grecs & Barbares, Septentrio-
» naux & Meridionaux. Comme le
» Soleil est commun à tous, quoi-
» qu'on l'appelle de divers noms
» en divers lieux; de même il n'y
» a qu'une seule Intelligence sou-
» veraine, & une même Providen-
» ce qui gouverne le monde, quoi-

» qu'on l'adore sous différens noms,
 » & quoiqu'elle ait établi des Puif-
 » sances inférieures pour ses Mini-
 » stres. Voilà, selon Plutarque, la
 doctrine des premiers Egyptiens sur
 la Nature divine.

Origene qui étoit contemporain
 de Plutarque, suit les mêmes prin-
 cipes dans son Livre contre Celse.
 Ce Philosophe payen se vançoit de
 connoître la Religion Chrétienne,
 parcequ'il en avoit vû quelques cé-
 rémonies, mais il n'en pénétoit
 point l'esprit. Origene s'exprime
 ainsi: [a] » En Egypte les Philoso-
 » phes ont une science sublime &
 » cachée sur la Nature divine,
 » qu'ils ne montrent au peuple que
 » sous l'enveloppe de fables & d'al-

[a] *Orig. contre Celse liv. I. p. II.*

» legories. Celse ressemble à un
» homme qui ayant voyagé dans
» ce païs, & qui n'ayant jamais con-
» versé qu'avec le vulgaire gros-
» sier, croiroit entendre la religion
» Egyptienne. Toutes les Nations
» Orientales, *ajoute-t-il*, les Per-
» ses, les Indiens, les Syriens ca-
» chent des mysteres secrets sous
» leurs fables religieuses. Le Sage
» de toutes ces religions en péné-
» tre le sens, tandis que le vul-
» gaire n'en voit que le symbole
» extérieur & l'écorce.

» Ecoutons à present Jamblique,
qui avoit étudié à fond la religion
des Egyptiens. Il vivoit au com-
mencement du troisiéme siecle, &
étoit disciple du fameux Porphy-
re, selon le témoignage de S. Cle-

ment [a] & de S. Cyrille d'Alexandrie. [b] On lisoit encore alors plusieurs Livres Egyptiens qui n'existent plus aujourd'hui. Ces Livres étoient respectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermes Trismegiste, ou à quelqu'un de ses premiers disciples. Jamblique avoit lû ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Theologie qu'ils enseignoient.

[c] » Selon les Egyptiens, le premier Dieu exista dans son unité » solitaire avant tous les Etres. Il » est la source & l'origine de tout » ce qui est intelligent ou intelligible. Il est le premier principe,

[a] *Strom. lib. 6. p. 133.*

[b] *Contra Julian. lib. 1.*

[c] *Jambl. de Myst. Ægypt. Edit. Lug. an. 1552. p. 153. 154.*

» suffisant à lui-même, incompre-
 » hensible, & le Pere de toutes les
 » essences.

» Hermes dit encore, *continue*
 » *Famblique*, que ce Dieu suprême
 » a préposé un autre Dieu nommé
 » *Emeph*, comme chef de tous les
 » Esprits éthéréens, empyréens &
 » celestes; que ce second Dieu qu'il
 » appelle Conducteur, est une Sa-
 » gesse qui transforme & qui con-
 » vertit en elle toutes les Intelli-
 » gences. Il ne préfere à ce Dieu
 » Conducteur que le premier Intel-
 » ligent & le premier Intelligible,
 » qu'on doit adorer dans le silence.

Il ajoûte » que l'Esprit Producteur
 » a différens noms, selon ses diffé-
 » rentes propriétés ou operations;
 » qu'on l'appelle en langue Egy-

» ptienne *Amoun*, en tant qu'il est
 » sage ; *Ptha*, en tant qu'il est la
 » vie de toutes choses ; & *Osiris*, en
 » tant qu'il est l'auteur de tout bien.

Telle est, selon Jamblique, la doctrine des Egyptiens ; par-là il est manifeste qu'ils admettoient un seul Principe, & un Dieu Mitoyen semblable au *Mythras* des Perles.

L'idée d'un Esprit préposé par la Divinité suprême pour être le chef & le conducteur de tous les Esprits, est très-ancienne. Les Docteurs Hebreux croyoient que l'ame du Messie avoit été créée dès le commencement du monde, & préposée à tous les ordres des Intelligences. Cette opinion étoit fondée sur ce que la Nature finie ne peut pas contempler sans cesse

les splendeurs de l'Essence divine ; qu'elle est obligée d'en détourner quelquefois la vûe , pour adorer le Créateur dans ses productions , & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisît les Esprits par toutes les regions de l'immensité , pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Theologie des Orientaux & des Egyptiens , examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originaiement. Les Philosophes de la Grèce alloient étudier la sagesse en Asie & en Egypte. Thales , Pythagore , Platon y ont puisé leurs plus grandes lumieres : les traces de la Tradition Orientale sont presque effacées aujourd'hui ; mais on
nous

nous a conservé plusieurs monumens de la Theologie des Grecs. Jugeons des maîtres par leurs disciples.

Il faut distinguer les Dieux des Poètes d'avec ceux des Philosophes. La Poësie divinise toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'esprit au corps, & du corps aux Esprits. Elle exprime les operations & les proprieté de la matiere par les actions & les passions des Puissances invisibles, que les Payens supposoient conductrices de tous les mouvemens & de tous les événemens qu'on voit dans l'univers. Les Poëtes passent subitement de l'allegorie au sens litteral, & du sens litteral à l'allegorie, des Dieux réels

aux Dieux fabuleux ; c'est ce qui cause le mélange de leurs images , l'absurdité de leurs fictions , & l'indécence de leurs expressions justement condamnées par les Philosophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux subalternes , ces Poètes reconnoissoient cependant qu'il n'y avoit qu'une seule Divinité suprême ; c'est ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous restent de la Philosophie d'Orphée. Je suis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poète les Ouvrages qui portent son nom. Je crois avec le celebre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoissoient Orphée pour leur maître , sont les Auteurs de ces Livres,

Quoi qu'il en soit, comme ces Ecrits sont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort estimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en restent de l'ancienne Theologie des Grecs.

Voici l'abregé que fait Timothée Cosmographe de la doctrine d'Orphée; cet abregé nous a été conservé dans Suidas, [a] Cedrenus, [b] & Eusebe.

» Il y a un Etre inconnu, qui est
 » le plus élevé & le plus ancien de
 » tous les Etres, & le Producteur de
 » toutes choses, même de l'Ether,
 » & de tout ce qui est au-dessous
 » de l'Ether. Cet Etre sublime est

[a] *Suidas de Orph. p. 350.*

[b] *Cedrenus, p. 47.*

» *Vie, Lumière, Sagesse* ; ces trois
 » noms marquent la même & uni-
 » que Puissance qui a tiré du néant
 » tous les Etres visibles & invisibles.

Il paroît par ce passage que l'idée de la création, c'est-à-dire de la production des substances, n'étoit pas inconnue aux Philosophes Payens ; nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conservé encore ce merveilleux passage de la Theologie d'Orphée : [a] » L'univers a
 » été produit par Jupiter. L'Em-
 » pyrée, le profond Tartare, la
 » Terre & l'Océan, les Dieux im-
 » mortels & les Déeses, tout ce
 » qui est, tout ce qui a été, tout
 » ce qui sera, étoit contenu origi-

[a] *Proclus de Timæo p. 95.*

nairement dans le sein fécond de
 Jupiter , & en est sorti. Jupiter
 est le premier & le dernier , le
 commencement & la fin. Tous
 les Etres émanent de lui. Il est le
 Pere primitif , & la Vierge im-
 mortelle. Il est la vie , la cause &
 la force de toutes choses. Il n'y a
 qu'une seule Puissance , un seul
 Dieu , & un seul Roy universel
 de tout.

Je finis la Théologie d'Orphée
 par ce passage fameux de l'Auteur
 des Argonautiques , qui a suivi la
 doctrine d'Orphée. [a] » Nous
 chanterons d'abord un hymne
 sur l'ancien Cahos ; comment le
 ciel , la mer & la terre en furent

[a] *Argon. Steph. p. 71. Edit. Fugger.*
an. 1566.

» formez. Nous chanterons aussi
 » l'Amour parfait, sage & éternel,
 » qui a débrouillé ce Cahos. [a]

Il paroît par la doctrine de la
 Theogonie, ou la naissance des
 Dieux qui est la même que la Cos-
 mogonie, ou la generation de l'u-
 nivers, que les anciens Poëtes rap-
 portoient tout à un premier Etre
 de qui tous les autres émanoient.
 Le Poëme de la Theogonie d'He-
 siode [b] parle de l'Amour comme
 du premier Principe qui débrouilla
 le Cahos. » De ce Cahos sortit la
 » nuit ; de la nuit, l'Ether ; de
 » l'Ether, la lumiere ; ensuite les
 » étoiles, les planettes, la terre,

[a] Ὡ. 423. Πρεσβύτατον τε ἢ αὐτο τελευ-
 τώμενον ἔρωτά.

[b] *Hesiodi Theog. Edit. Steph.* Ὡ. 120.
 Ἡδ' Ἔρως ὅς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.

» & enfin les Dieux qui gouver-
» nent tout.

Ovide parle aussi le même lan-
» gage dans le premier Livre de ses
» Métamorphoses : [a] » Avant qu'il
» y eût, *dit-il*, une mer & une ter-
» re ; avant qu'il y eût un ciel qui
» enveloppât le monde, toute la
» nature étoit une masse informe
» & grossière que l'on nomme le
» *Cahos*. Les semences de toutes
» choses étoient dans une perpe-
» tuelle discorde ; mais une Divi-
» nité bienfaisante termina tous
» ces différends. Il est évident par
» ces paroles que le Poëte Latin, qui
» a suivi la tradition Grecque, distin-
» gue entre le Cahos, & Dieu qui le
» débrouilla avec intelligence.

[a] *Ovid. Met. 1. p. 1.*

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine sur le cahos est bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enseignent qu'un état heureux & parfait a précédé le cahos; que le bon Principe n'a pû rien produire de mauvais; que son premier ouvrage ne pouvoit pas être la confusion & le désordre; & enfin que le mal physique n'a été qu'une suite du mal moral. L'imagination des Poëtes Grecs enfanta d'abord la monstrueuse doctrine de Manés sur les deux Principes coéternels; une Intelligence souveraine, & une Matière aveugle; la lumière, & les ténèbres; un cahos informe, & une Divinité qui le débrouille.

Je

Je quitte Hesiode & Ovide, pour parler de la Theologie d'Homere & de Virgile son imitateur. Qui-conque lira attentivement ces deux Poëtes Epiques, verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, est fondé sur ces trois principes : 1^o. Qu'il y a un Dieu suprême qu'ils appellent par tout *le Pere & le Maître Souverain des Hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'univers, le premier Dieu & le grand Dieu.* 2^o. Que toute la Nature est remplie d'Intelligences subalternes qui sont les ministres de cette Divinité suprême. 3^o. Que les biens & les maux, que les vertus & les vices, que les connoissances & les erreurs viennent de l'action & de

l'inspiration différente des bons & des mauvais Genies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poètes tragiques & lyriques parlent comme les Poètes épiques. Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul Principe : » O ! Pere & Roy » des Hommes & des Dieux, dit-
 » *il*, pourquoi croyons-nous, misé-
 » rables mortels, sçavoir ou pou-
 » voir quelque chose ? Notre sort
 » dépend de votre volonté. [a]

Sophocle nous représente la Divinité comme une Intelligence souveraine qui est la Verité, la Sageffe, & la Loi éternelle de tous les Esprits : [b] » La nature mortelle, dit-

[a] *Eurip. sup. act. 3. v. 734. &c. Ed. Cant.*

[b] *In Oedip. Tyran.*

» *il*, n'a point engendré les loix :
 » Elles viennent d'en-haut : Elles
 » descendent du Ciel même. Jupi-
 » ter Olympien en est le seul Pere.

Pindare dit [a] » que Chiron
 » apprenoit à Achille à adorer au-
 » dessus de tous les autres Dieux,
 » Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu sub-
 alterne parlant ainsi : [b] » Je suis
 » citoyen de la cité celeste, dont
 » Jupiter, pere des Dieux & des
 » Hommes, est le chef. Il com-
 » mande aux Nations, & nous
 » envoie par tous les Royaumes
 » pour connoître les mœurs & les
 » actions, la pieté & la vertu des
 » hommes. C'est en vain que les

[a] *Pyth. Ode 6. p. 265. Edit. Oxon.*

[b] *Plaut. Rudens.*

» mortels tâchent de le corrom-
» pre par les offrandes & les sacri-
» fices. Ils perdent leur peine, car
» il a en horreur le culte des im-
» pies.

» Muses, dit Horace, celebrez
» en premier lieu, selon la coutume
» de nos peres, le grand Jupiter
» qui gouverne les mortels & les
» immortels, la terre, les mers, &
» tout l'univers. Il n'y a rien de
» plus grand que lui, rien de sem-
» blable, rien d'égal à lui. [a]

Je finis ce que j'ai à citer des
Poëtes par ce passage merveilleux
de Lucain. Lorsque Caton arrive
au Temple de Jupiter Ammon,
après avoir traversé les deserts de
la Lybie, Labienus veut lui per-

[a] *Liv. 1. Ode 12.*

suader de consulter l'Oracle. Voici la réponse que le Poëte met à la bouche de ce Philosophe Heros :

[a] » Pourquoi me proposez-vous,
» ô Labienus, de demander à l'O-
» racle si l'on doit mieux aimer
» mourir libre les armes à la main,
» que de voir la tyrannie triom-
» pher dans sa patrie ; si cette vie
» mortelle n'est que le retardement
» d'une immortalité heureuse ; si la
» violence peut nuire à un homme
» de bien ; si la vertu ne nous rend
» point supérieurs aux malheurs,
» & si la vraie gloire dépend des
» succès : Nous sçavons déjà ces
» verités, & l'Oracle ne peut pas
» nous faire des réponses plus clai-
» res que celles que Dieu nous fait

[a] *Lucan lib. ix. v. 566.*

» à tout moment dans le fond de
» notre cœur. Nous sommes tous
» unis à la Divinité , elle n'a pas
» besoin de paroles pour se faire en-
» tendre , & elle nous a dit en nais-
» sant tout ce que nous avons be-
» soin de sçavoir. Elle n'a pas choisi
» les sables arides de la Lybie pour
» y ensevelir la verité , afin qu'elle
» ne soit entendue que d'un petit
» nombre de personnes. Elle se fait
» connoître à tous. Elle remplit
» tous les lieux , la terre , la mer ,
» l'air , le ciel. Elle habite sur-tout
» dans l'ame des justes. Pourquoi
» la chercher plus loin ?

Passons des Poëtes aux Philoso-
phes , & commençons par Thales
Milesien , chef de l'école Ionique.
Il vivoit plus de six cens ans avant

l'Ere chrétienne. [a] Nous n'avons
aucuns de ses ouvrages ; mais voici
quelques-unes de ses maximes , qui
nous ont été conservées par les au-
teurs les plus respectables de l'anti-
quité.

» Dieu est le plus ancien de tous
» les Etres. Il a produit l'univers
» plein de merveilles. [b] Il est l'In-
» telligence qui a débrouillé le chaos.
» [c] Il est sans commencement &
» sans fin , & rien ne lui est caché.
» [d] Rien ne peut résister à la force
» du destin ; mais ce destin n'est
» autre que la raison immuable , &

[a] *Flor. Olymp. L.*

[b] *Diog. Laert. vita Thal. lib. 1.*

[c] *Cicer. de Nat. Deor. lib. 1. p. 1113.*
Edit. Amst. 1661.

[d] *S. Clem. Alex. Strom v.*

» la puissance éternelle de la Pro-
 » vidence. [a]

Ce qu'il y a de plus surprenant
 en Thales , c'est sa définition de
 l'ame. Il l'appelle » un Principe ,
 » [b] ou une nature qui se meut
 » elle - même , pour la distinguer
 » de la matiere.

Pythagore [c] est le second grand
 Philosophe après Thales , & le chef
 de l'école Italique.

On sçait l'abstinence , le silen-
 ce , la retraite & la grande pureté
 de mœurs qu'il exigeoit de ses dis-
 ciples. Il avoit senti que l'esprit seul
 ne peut atteindre à la connoissance

[a] *Stob. Eccl. Phys. cap. 8.*

[b] *Plut. de Plac. Phil. lib. 4. c. 2. Stob. Eccl. Phys. cap. 40.*

[c] *Flor. Olymp. LX.*

des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité.

» Dieu n'est ni sensible, ni passi-
 » ble, mais invisible, purement in-
 » telligible, [a] & souverainement
 » intelligent [b] Par son corps, il
 » ressemble à la lumière, & par son
 » ame à la vérité. [c] Il est l'Esprit
 » universel qui penetre, & qui se
 » répand par toute la Nature. Tous
 » les Etres reçoivent leur vie de lui.
 » [d] Il n'y a qu'un seul Dieu, qui
 » n'est pas, comme quelques-uns
 » se l'imaginent, placé au-dessus

[a] *Plut. vita Numa.*

[b] *Diog. Laert. lib. 12.*

[c] *Vit. Pyth. Porphyr.*

[d] *Lact. Inst. lib. v.*

» du monde , hors de l'enceinte de
 » l'univers : mais étant tout en-
 » tier en soi , il voit tous les Etres
 » qui remplissent son immensité.
 » Principe unique , lumiere du ciel,
 » pere de tous , il produit tout , il
 » arrange tout , il est la raison , la
 » vie , & le mouvement de tous les
 » Etres. [a]

Il enseignoit qu'outre le premier
 Principe , il y avoit trois sortes
 d'Intelligences , les Dieux , les He-
 ros , & les Ames. [b] Il regardoit
 les premiers comme les images in-
 alterables de la souveraine Intelli-
 gence ; les Ames humaines comme
 les moins parfaites des substances
 raisonnables ; & les Heros comme

[a] *Cohort. i. ad Grec. p. 18. S. Just.*

[b] *Diog. Laert. lib. VIII.*

des Etres mitoyens placés entre les deux, pour élever les Ames à l'union divine. [a]

Il nous represente ainsi l'Immenfité comme remplie d'Esprits de differens ordres. [b] Thales avoit la même idée. Ces deux Sages avoient puisé cette doctrine en Egypte, où l'on croyoit que c'étoit borner la puissance divine, que de la supposer moins feconde en Intelligences, qu'en objets materiels.

C'est là le vrai sens de cette expression fameuse attribuée aux Pythagoriciens, *que l'unité a été le principe de toutes choses, & que de cette unité étoit sortie une Dualité*

[a] Hierocl. Comm. in Carm. aurea Pyth.

[b] Laert. de Pyth. Cic. de Leg. lib. 2. p. 1197.

infinie. On ne doit pas entendre par cette *Dualité* deux des personnes de la Trinité Chrétienne, ni les deux Principes de *Manes*; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui est l'effet dont l'Unité est la cause. [a] C'est là le sentiment de Porphyre. Il doit être préféré à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le système Manichéen, sans en donner aucune preuve.

Pythagore définissoit l'ame comme Thales, *un principe qui se meut lui-même.* [b] Il soutenoit de plus » qu'en sortant du corps, elle se » réunit à l'ame du monde; [c] » qu'elle n'est pas un Dieu, mais

[a] *Porphyr. vita Pyth.*

[b] *Plut. Plac. Phil. lib. 4. cap. 2.*

[c] *Cicer. de Senect. cap. 21.*

» l'ouvrage d'un Dieu Eternel, [a]
 » & qu'elle est immortelle à cause
 » de son principe. [b]

Ce Philosophe croyoit que l'homme étoit composé de trois parties, de *l'esprit pur*, d'une *matière étherée*, qu'il appelloit *le char subtil* de l'ame, & d'un *corps mortel* ou grossier. Il étoit encore redevable de cette idée aux Egyptiens, qui l'avoient donnée peut-être aux Hebreux, dont la Theologie distingue [c] l'esprit pur, [d] le corps celeste, [e] & le corps terrestre.

Les Pythagoriciens appellent souvent le char subtil ou le corps celeste, *l'Ame*, parcequ'ils la regardent comme la vertu active qui

[a] *Ibid. de Nat. Deor. lib. 2.*

[b] *Tuscul. lib. 1. & de Consol. p. 1300.*

[c] Πνεῦμα. [d] Ψύχη. [e] Σῶμα.

anime le corps terrestre. C'est ce qui fait croire à ceux qui n'approfondissent point leur philosophie, qu'ils regardoient la *substance pensante* comme matérielle. Rien n'est plus faux. Ils distinguoient toujours entre l'entendement ou *l'esprit pur*, & l'ame ou le *corps éthéréen*. Ils regardoient l'un comme la source de nos pensées; l'autre comme la cause de nos mouvemens, & les croyoient deux substances différentes. Anaxagore, comme nous verrons bien-tôt, redressa cette erreur.

Les anciens Poëtes Grecs avoient déguisé cette opinion. Ils appelloient le corps celeste le *simulacre*, *l'image* ou *l'ombre*, parcequ'ils s'imaginoient que ce corps subtil

en descendant du ciel pour animer le corps terrestre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils disoient qu'après la mort, l'esprit revêtu de ce char subtil s'envoloit vers les regions de la Lune, où ils avoient placé les champs Elisées. Selon eux, il arrivoit là une seconde mort par la separation de *l'esprit par d'avec son char*. L'un se réunissoit aux Dieux, & l'autre restoit dans le sejour des ombres; c'est pour cela qu'Ulisse dit dans l'Odissee, » qu'il apperçut dans » les champs Elisées le divin Hercule, c'est à dire son image, *continue le Poëte*, car pour lui il est » avec les Dieux immortels, & » assiste à leurs festins. [a]

[a] *Odyss. liv. II. p. 167.*

Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la seconde mort. Il enseignoit que le pur esprit & son char subtil étant nés ensemble, étoient inseparables, & retournoient après la mort à l'astre d'où ils étoient descendus.

Je ne parle point ici de la *Metempsychose*, elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la seconde partie de ce discours.

Je finis l'article de Pythagore par le sommaire que saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philosophe. Nous voyons clairement, dit ce Pere » que Pythagore soutenoit » qu'il y avoit un seul Dieu, prin- » cipe & cause de toutes choses, » qui

» qui éclaire tout, qui anime tout,
 » de qui tout émane, qui a donné
 » l'être à tous, & qui est l'origine
 » du mouvement. [a]

Après Pythagore vient Anaxagore [b] de la Secte Ionique, né à Clazomene, & maître de Pericles Heros Athenien. Ce Philosophe fut le premier après Thales dans l'Ecole Ionique qui sentit la nécessité d'introduire une souveraine Intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejetta avec mépris, & refuta avec force la doctrine de ceux qui soutenoient [c] que la nécessité aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient pro-

[a] *S. Cyril. contra Julian. lib. 1. p. 85.*

[b] *Flor. Olymp. LXXX.*

[c] *Plut. vita Peric.*

duit le monde. Il tâcha de prouver qu'une Intelligence pure & sans mélange préside à l'Univers.

Selon le rapport d'Aristote, les raisonnemens d'Anaxagore étoient fondés sur ces deux principes, 1^o. » que l'idée de la matiere ne » renfermant pas celle de force, » le mouvement ne peut pas être » une de ses propriétés. Il faut par » consequent, disoit-il, chercher » ailleurs la cause de son activité. » Or ce principe actif, en tant que » *cause du mouvement*, il l'appel- » loit *l'Ame*, parcequ'il anime » l'Univers. [a]

2^o. » Il distinguoit entre ce prin- » cipe universel du mouvement, &

[a] *Arist. de anim. lib 1. cap. 2. p. 619. Edit. Lut. Paris. 1629.*

» le principe pensant, il appelloit
 » ce dernier *Entendement*. [a] Il ne
 » voyoit rien dans la matiere qui
 » fût semblable à cette propriété,
 » de là il concluoit qu'il y avoit dans
 » la Nature une autre substance que
 » la matiere. Mais il ajoûtoit que
 » *l'ame & l'esprit* étoient la même
 » substance, qu'on distinguoit selon
 » ses operations, & que de toutes
 » les Essences, elle étoit la plus
 » simple, la plus pure, & la plus
 » exempte de mélange.

Ce Philosophe passoit à Athenes
 pour un Athée, parcequ'il nioit que
 les astres & les planetes fussent des
 Dieux. [b] Il soutenoit que les pre-
 miers étoient des soleils, & les au-

[a] *Ibid.* p. 620.

[b] *Plat. de Legib.* 10. p. 886.

tres des mondes habitables. Le système de la pluralité des mondes, est très ancien.

Platon [a] accuse Anaxagore d'avoir expliqué tous les phénomènes de la Nature par la matière & le mouvement. Descartes n'a fait que renouveler ce sentiment. Il me semble que c'est avec grande injustice qu'on attaqueroit le Philosophe de Clazomene, ou son imitateur, puisque l'un & l'autre pose pour principe que le mouvement n'est pas une propriété de la matière, & que les loix du mouvement sont établies avec connoissance & dessein. En supposant ces deux principes, il me paroît que c'est avoir une idée plus noble &

[a] *Plat. Phædon. p. 73.*

plus digne de la Divinité, de soutenir qu'étant présente à son ouvrage, Elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les creatures; que d'imaginer avec les Peripateticiens des Intelligences subalternes, des formes substantielles, des Etres Mitoyens & indéfinissables, qui produisent tous les différens arrangements de la matiere. Aristote & son Ecole en multipliant les causes secondes, ont dérobé à la Cause premiere sa puissance & sa gloire.

Socrate [a] suit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine pour avoir refusé son hommage aux Dieux de la Grece, mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon

[a] Flor. Olymp. xc.

fait de ce Philosophe, Socrate reconnoît des Dieux subalternes, & enseigne que les astres & le soleil font animés par des Intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans son dialogue sur la sainteté [a] nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parcequ'il déclamoit hautement contre les Poètes qui attribuoient à ces divinités des passions humaines, & des crimes énormes.

En supposant plusieurs divinités inférieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un seul Principe Eternel. Xenophon nous a laissé

[a] *Plat. Eutyph.* page 5. & 6.

un excellent abrégé de la Theologie de ce Philosophe. C'est peut-être le plus important morceau qui nous reste de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Aristodeme qui doutoit de l'existence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de dessein, d'art & de sagesse répandus dans l'univers, & surtout dans la mécanique du corps humain. [a] » Croyez-vous, dit-il » ensuite à Aristodeme, croyez-vous que vous soyiez le seul Etre » Intelligent, vous sçavez que vous » ne possédez qu'une petite par- » celle de cette matiere qui com- » pose le monde, une petite por-

[a] *Xen. Mem. Soc. Edit. Basil. 1579.*
lib. I. p. 573.

» tion de l'eau qui l'arrose , une
 » étincelle de cette flâme qui l'a-
 » nime ; l'Intelligence vous appar-
 » tient-elle en propre ? L'avez-
 » vous tellement retirée & renfer-
 » mée en vous-même , qu'elle ne
 » se trouve nulle part ailleurs ? Le
 » hazard fait-il tout sans qu'il y ait
 » aucune sagesse hors de vous ?

Aristodeme ayant repliqué qu'il ne voyoit point ce sage architecte de l'Univers , Socrate lui répond :

» Vous ne voyez pas non plus l'ame
 » qui gouverne votre corps , & qui
 » regle tous ses mouvemens ; vous
 » pourriez aussi-bien conclure que
 » vous ne faites rien avec dessein
 » & raison, que de soutenir que tout
 » se fait par hazard dans l'Univers.

Aristodeme ayant reconnu un
 Etre

Etre souverain , doute cependant
 de la Providence , parcequ'il ne
 comprend pas comment Elle peut
 tout voir à la fois. Socrate lui re-
 plique : » Si l'Esprit qui reside dans
 » votre corps le meut & le dispose
 » selon sa volonté , pourquoi la
 » Sagesse souveraine qui préside à
 » l'Univers , ne peut-elle pas aussi
 » regler tout comme il lui plaît. Si
 » votre œil peut voir les objets à
 » la distance de plusieurs stades ;
 » pourquoi l'œil de Dieu ne peut-
 » il pas tout voir à la fois. Si votre
 » ame peut penser en même tems
 » à ce qui est à Athenes , en Egypte,
 » & en Sicile , pourquoi la Sagesse
 » divine ne peut-Elle pas avoir soin
 » de tout , étant presente par-tout
 » à son ouvrage.

Socrate sentant enfin que l'incrédu-
lité d'Aristodeme venoit plu-
tôt de son cœur que de son esprit,
conclud par ces paroles : » O ! Ari-
» stodeme appliquez-vous sincere-
» ment à adorer Dieu , il vous
» éclairera , & tous vos doutes se
» dissipent bientôt.

Platon [*a*] disciple de Socrate
suit les mêmes principes. Il vivoit
dans un temps où la doctrine de
Democrite avoit fait de grands
progrès à Athenes. Le dessein de
toute sa Theologie , est de nous
donner des sentimens nobles de
la Divinité ; de nous montrer que
les ames n'ont été condamnées à
animer des corps mortels que pour
expier les fautes commises dans un

[*a*] *Olymp. c.*

état précédent ; & d'enseigner enfin que la Religion est le seul moyen de nous rétablir dans notre première grandeur. Il méprise tous les dogmes de la superstition Atheniense, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philosophe est l'homme *immortel*. Il ne parle de l'homme *politique* que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité est de remplir pour l'amour du beau les devoirs de la société civile.

Platon dans un de ses Dialogues définit Dieu *la cause productrice qui fait exister ce qui n'étoit pas auparavant*. [a] Il semble par-là qu'il

[a] Ποιητικὴ πᾶσαν ἔφαμεν εἶναι, δύναμιν ἢ τις αὐτὰ γιγνεται τοῖς μὴ αὐτῶν οὐσιν ὑπερὸν γινεσθαι. Plat. Sophist. p. CLXXXV. Edit. Franc. 1602.

ait eu une idée de la création. La matiere *selon lui n'étoit éternelle* que parcequ'elle étoit produite de tout temps. Il ne l'a jamais regardée comme independante de Dieu, ni comme une émanation de sa substance ; mais comme une véritable production. [a] Il est vrai que dans son *Timée Locrien* [b] il appelle quelquefois la substance divine *une matiere incréée* ; mais il la distingue toujours de l'univers sensible, qui n'en est qu'un effet, & une production.

Il n'est pas surprenant que Pla-

[a] Voyez Cic. *Tusc. quest. lib. 1, p. 1059.*
Possumus-ne dubitare quin mundo praesit aliquis effector, ut Platoni videtur, vel moderator tanti operis, ut Aristoteli placet.

[b] Plat. *Tim. Loc. pag. 1089.* Ἰδίαν, ἑλάν, αἰδητοῖτε, ἕκρον τούτων.

SUR LA MYTHOLOGIE. 61

ton aidé de la seule lumière naturelle ait connu la création. Cette vérité ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'Être du néant comme d'un sujet sur lequel il opere ; mais il fait exister ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puissance infinie suppose nécessairement celle de pouvoir produire de nouvelles substances, aussi bien que de nouvelles formes. Faire exister une substance qui n'existoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exister une forme qui n'étoit pas auparavant ; puisque dans l'un & dans l'autre cas on produit un Être nouveau. Ce passage du *Néant* à l'*Être* embarrasse également dans tous les

deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une *force mouvante*, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une *puissance créatrice*, parceque nous n'en avons pas une idée claire.

Revenons à Platon. [a] » Il appelle Dieu le souverain Architecte qui a créé l'univers & les Dieux, & qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le Ciel, sur la terre, & aux Enfers.

Il considère la Divinité dans sa solitude éternelle avant la production des Etres finis. Il dit souvent après les Egyptiens » que cette première source de la Divinité est environnée de tenebres épaisses.

[a] *Plat. de Repub. Lib. x. p. 749.*

» ses ; que nul mortel ne peut les
 » penetrer ; & qu'il ne faut adorer
 » ce Dieu caché que par le silence.
 » C'est ce premier principe qu'il
 » appelle en plusieurs endroits *l'E-*
 » *tre*, *l'unité*, *le bien souverain*. [a]
 » Le même dans le monde intelli-
 » gent, que le soleil dans le mon-
 » de visible. C'est selon Platon cet-
 » te fontaine de la Divinité que
 les Poëtes nommoient Cœlus.

Ce Philosophe nous represente
 ensuite le premier Etre comme sor-
 tant de son unité pour considerer
 toutes les differentes manieres par
 lesquelles il peut se dépeindre au
 dehors. Par là se forme dans l'en-
 tendement divin, le monde intel-
 ligible contenant les idées de tou-

[a] *De Repub. Lib. 6. p. 686.*

tes choses, & les vérités qui en résultent. Platon distingue toujours entre le bien suprême, & cette sagesse qui n'en est que l'émanation.

» Ce qui nous présente la vérité,
 » dit-il, & ce qui nous donne la
 » raison, est le bien suprême. Cet
 » Etre est la cause, & la source de
 » la vérité. [a] Il l'a engendrée sem-
 » blable à lui-même. [b] Comme la
 » lumière n'est pas le Soleil, mais son
 » émanation; de même, la vérité
 » n'est pas le premier principe, mais
 » son émanation. Comme le Soleil
 » non seulement éclaire les corps,
 » & les rend visibles, mais encore
 » qu'il contribue à leur generation,

[a] *De Repub. Lib. vi. p. 687.*

[b] *Ibid. τοῦτον τοίνουν φαται με λεγειν τον τε αγαθου εκρονον ον παραθον εχρησεν αναλογον εαυτω.*

» & à leur accroissement : de même
 » le bien suprême fait non seule-
 » ment connoître les creatures ,
 » mais il leur donne aussi leur être
 » & leur existence. C'est cette
 émanation qu'il appelle *Saturne*,
 ou le fils de *Cœlus*.

Il considère enfin la cause pro-
 ductrice comme animant l'Univers
 & lui donnant la vie & le mouve-
 ment. Dans le dixième livre de ses
 Loix [a] il prouve que la cause du
 mouvement ne peut pas être cor-
 porelle, parceque la matiere n'est
 point active par elle-même & sup-
 pose un autre principe pour la mou-
 voir. Il nomme ce premier Moteur
 l'ame du monde & *Jupiter*, ou le
 fils de *Saturne*. On voit par-là que

[a] *Lib. x. p. 951. 952.*
Tome II.

la Trinité de Platon ne renferme que trois attributs de la divinité, & nullement trois personnes.

Aristote Disciple de Platon & Prince des Philosophes Peripateticiens appelle Dieu » [a] l'Etre » éternel, & vivant, le plus noble » de tous les Etres, une substance » totalement distincte de la matière, sans étendue, sans division, » sans parties, & sans succession, » qui comprend tout par un seul » acte, qui demeurant immobile » en soi remue tout, & qui possède » en lui même un bonheur parfait, » parcequ'il se connoît lui-même, » & se contemple avec un plaisir infini.

Dans sa Metaphysique il pose

[a] *Arist. Ed. Paris 1629. Metaph. Lib. XIV. Cap. 7. p. 1000.*

pour principe » que Dieu [a] est
 » une intelligence souveraine qui
 » agit avec ordre, proportion, &
 » dessein, & qu'il est la source du
 » bon, du beau, & du juste.

Dans son Traité de l'ame, il
 » dit que l'intellect suprême [b] est
 » par sa nature le plus ancien de
 » tous les Etres, qu'il a une domi-
 » nation souveraine sur tous. Il dit
 » ailleurs [c] que le premier prin-
 » cipe n'est ni le feu, ni la terre,
 » ni l'eau, ni rien de sensible, mais
 » que l'esprit est la cause de l'uni-
 » vers, & la source de tout l'ordre,
 » & de toutes les beautés, aussi-bien
 » que de tous les mouvemens, &

[a] *Metaphy. Lib. xiv. Cap. 10. p. 1005.*

[b] *Id. de anim. lib. 1. Cap. vii. p. 628.*

[c] *Met. Lib. 1. Cap. 2. & 3. p. 844.
 & 845.*

» de toutes les formes qu'on y ad-
» mire.

Ces passages prouvent qu'Aristote ne soutenoit l'éternité du monde que comme d'une émanation postérieure en nature à l'intelligence divine, qui étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oïveté.

Outre cette substance première & éternelle, il reconnoît plusieurs autres intelligences qui président aux mouvemens des Spheres Celestes. » Il n'y a, *dit-il*, qu'un seul
» premier Moteur & plusieurs
» dieux subalternes. [a] Tout ce
» qu'on a ajouté sur la forme hu-
» maine de ces divinités sont des
» fictions faites exprès pour instrui-

[a] *Met. Lib. XIV. Cap. 8. p. 1003.*

» re la Multitude, & pour faire ob-
» server les bonnes Loix. Il faut
» reduire tout à une seule substance
» primitive, & à plusieurs substan-
» ces subordonnées, qui gouver-
» nent sous elle. Voilà la pure do-
» ctrine des anciens échappée du
» naufrage des erreurs vulgaires,
» & des fables poétiques.

Cicéron vivoit dans un temps, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'esprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d'Épicure avoit prevalu à Rome sur celle de Pythagore, & les esprits les plus sages en raisonnant sur la nature Divine se contentoient de flotter entre les deux opinions, *d'une intelligence souveraine & d'une matiere aveugle.* Cicéron dans son

Traité sur la nature des Dieux ; plaide la cause des Academiciens qui doutoient de tout. Il est à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans son premier livre , & que les objections qu'il fait dans son troisiéme comme Academicien , sont beaucoup plus foibles que les preuves fondées sur les merveilles de la nature , qu'il rapporte dans son second livre , pour démontrer l'existence d'une intelligence souveraine.

Dans ses autres ouvrages , & surtout dans son livre des loix , il nous dépeint » l'Univers comme une » Republique [a] dont Jupiter est » le Prince & le pere commun. La

[a] *Cic. de Leg. Ed. Amst. 1661 lib. 1. p. 1188. 1189. 1190. 1191, &c.*

» grande Loi imprimée dans le
 » cœur de tous les Hommes , est
 » d'aimer le bien public , & les
 » membres de la société comme
 » soi-même. Cet amour de l'ordre
 » est la souveraine justice , & cette
 » justice est aimable par elle-même.
 » Si l'on ne l'aime que pour l'uti-
 » lité qu'elle procure , on n'est pas
 » bon , mais politique. La souve-
 » raine injustice , c'est d'aimer la
 » justice seulement pour la récom-
 » pense. En un mot la Loi univer-
 » selle , immuable , éternelle de
 » toutes les intelligences est de
 » chercher le bonheur les unes des
 » autres comme les enfans d'un
 » même pere.

Il nous represente ensuite Dieu
 comme une sagesse souveraine à

l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins se soustraire que les natures corporelles. » Selon l'opinion des plus sages & des plus grands genies, » dit ce Philosophe, [a] la Loi n'est pas une invention de l'esprit humain, ni l'établissement arbitraire des peuples, mais une suite de la raison éternelle, qui gouverne l'Univers.

» L'outrage que Tarquin fit à Lucrece, continue-t-il, n'en étoit pas moins criminel, parcequ'il n'y avoit point encore de Loi écrite à Rome contre ces fortes de violences. Ce Tyran manqua à la Loi éternelle qui n'a pas commencé à être Loi, lorsqu'elle

[a] Cic. de leg. lib. 2. p. 1194.

» a été

» a été écrite, mais lorsqu'elle a
 » été faite. Or son origine est aussi
 » ancienne que l'esprit divin. Car
 » la vraie, la primitive, & la prin-
 » cipale Loi n'est autre que la sou-
 » veraine raison du grand Jupiter.
 » [a] Cette loi, *dit-il ailleurs*, est
 » universelle, éternelle, immuable.
 » Elle ne varie point selon les lieux
 » & les temps. Elle n'est pas diffé-
 » rente aujourd'hui de ce qu'elle
 » étoit autrefois. La même Loi im-
 » mortelle regle toutes les nations,
 » parcequ'il n'y a qu'un seul Dieu,
 » qui a enfanté & publié cette Loi.

Quelle idée ne nous donne pas
 Cicéron de la nature de l'ame
 dans son Traité de la consolation.

[a] *Frag. de la repub. de Cicer. conservé par Lactance lib. vi Cap. 8.*

[a] » Thalès, *dit-il*, qu'Appollon
» lui-même déclara le plus sa-
» ge de tous les hommes, a toujours
» soutenu que l'ame est une par-
» celle de la substance divine, &
» qu'elle retourne dans le Ciel si-
» tôt qu'elle est degagée du corps
» mortel. Tous les Philosophes de
» l'Ecole Italique, ont suivi ce sen-
» timent. C'est leur doctrine con-
» stante que les ames descendent
» du Ciel, & qu'elles sont non seu-
» lement l'ouvrage de la Divinité,
» mais une participation de son
» essence.

» Si quelqu'un doute de ces ve-
» rités, *continue-t-il*, il est facile de
» les prouver: la nature immortelle
» de l'ame est demontrée par deux

[a] *Cicer. de Consol. p. 1300.*

» propriétés que nous y reconnois-
 » sons, son *activité* & sa *simplicité*.

» Elle est active par elle-même ;
 » elle est la source de tous ses pro-
 » pres mouvemens ; elle n'a point
 » de principe d'où elle emprunte
 » sa force : Elle est par conséquent
 » une image de la Divinité, & une
 » émanation de sa lumière. Or si
 » Dieu est immortel, comment l'a-
 » me qui en est une partie peut-elle
 » perir.

» De plus l'ame est d'une nature
 » simple, sans mélange, & sans
 » composition ; elle n'a rien de com-
 » mun avec les Elemens, rien qui
 » ressemble à la terre, à l'eau, à
 » l'air, au feu. On ne voit dans la
 » matiere aucune propriété sem-
 » blable à la memoire qui retient

» le passé, à la raison qui prevoit
» l'avenir, à l'esprit qui comprend
» le present. Toutes ces qualités
» sont divines, & ne peuvent ve-
» nir que de Dieu seul. L'ame qui
» sort de Dieu participe à son éter-
» nité. C'est cette esperance qui
» rend les sages tranquilles aux ap-
» proches de la mort. C'est cette
» attente qui fit boire à Socrate
» avec joye la coupe fatale. Les
» ames enfoncées dans la matiere
» craignent la dissolution de ce
» corps, parcequ'elles ne songent
» à rien qu'à ce qui est terrestre.
» O pensée honteuse, & qui doit
» faire rougir les mortels. L'hom-
» me est la seule creature sur la terre
» qui soit alliée à la Divinité, & qui
» en ait la connoissance; cependant

» il est assez aveugle & insensé pour
 » oublier son origine celeste, &
 » pour craindre de retourner dans
 » sa patrie.

Tels étoient les raisonnemens de
 Cicéron lorsqu'il consultoit ses lu-
 mières naturelles, & que l'envie de
 faire briller son esprit ne l'engageoit
 plus à défendre la doctrine des
 Pyrrhoniens.

Écoutons enfin Seneque le Stoï-
 cien. Il étoit precepteur de Néron
 & vivoit dans un siècle où le chri-
 stianisme n'étoit pas assez respecté
 pour que les payens en empruntas-
 sent des lumières philosophiques.

» Il importe peu, dit-il, [a] de
 » quel nom on appelle la première

[a] Senec. Edit. Ant. à Lipsio 1632. de
 Benef. Lib. 4. p. 311.

» nature, & la divine raison qui
» preside à l'univers, & qui en rem-
» plit toutes les parties; c'est tou-
» jours le même Dieu. On le nom-
» me *Jupiter stateur*, non comme
» disent les Historiens, parcequ'il
» arrêta les armées Romaines qui
» fuyoient, mais parcequ'il est le
» ferme appui de tous les Etres. On
» peut l'appeller *Destin*, parcequ'il
» est la premiere cause d'où dépen-
» dent toutes les autres. Nos Stoï-
» ciens l'appellent tantôt *le pere*
» *Bacchus*, parcequ'il est la vie
» universelle qui anime la nature;
» *Hercule*, parceque sa puissance est
» invincible; *Mercur*, parcequ'il
» est la raison, l'ordre, & la sagesse
» éternelle. Vous pouvez lui donner
» autant de noms que vous vou-

» drez, pourvû que vous n'admet-
 » tiez qu'un seul principe present
 » partout.

Senecque considere après Platon,
 l'entendement divin comme con-
 tenant en soi le modèle de toutes
 choses, qu'il appelle les idées im-
 muables, & toutes-puissantes. Tout
 » ouvrier, *dit-il*, [a] a un modèle
 » sur lequel il forme son ouvrage ;
 » n'importe si ce modèle existe hors
 » de lui devant ses yeux, ou s'il se
 » forme en lui par l'effort de son
 » propre genie : Dieu produit ainsi
 » au dedans de lui-même ce modèle
 » parfait qui est la proportion, l'or-
 » dre & la beauté de tous les Etres.

» Les anciens, *dit-il ailleurs*, [b]

[a] *Senec. Epist. 65. p. 493.*

[b] *Ibid. Natur. quest. lib. 2. p. 715.*

» ne croyoient point Jupiter tel
» que nous le representons dans le
» Capitole & dans les autres Edi-
» fices : Mais ils entendoient par
» Jupiter, le Gardien & le Gou-
» verneur de l'univers, l'entende-
» ment & l'esprit, le maître & l'ou-
» vrier de cette grande machine.
» Tous les noms lui conviennent,
» vous ne vous trompez pas en l'ap-
» pellant *Destin*, parcequ'il est la
» cause des causes de qui tout dé-
» pend. Voulez-vous l'appeller *Pro-
» vidence*, vous ne vous trompez
» point, c'est par sa sagesse que ce
» monde se gouverne. Voulez-vous
» l'appeller *Nature*, vous ne peche-
» rez pas, c'est de lui que tous les
» Etres sont nés; & par lui qu'ils
» respirent.

On

On ne peut lire sans admiration les ouvrages d'Epictete, d'Arrien son disciple, & de Marc-Antonin. On y trouve des regles de Morale dignes du Christianisme. Ces disciples de Zenon croyoient cependant comme leur maître qu'il n'y avoit qu'une seule substance; que l'intelligence souveraine étoit materielle; que son essence étoit un pur Ether qui remplissoit tout par diffusion locale. L'erreur de ces Corporalistes ne prouve pas qu'ils aient été Athées. Une fausse idée sur la Divinité ne forme point l'athéisme. Ce qui constitue l'Athée, n'est pas de soutenir avec les Stoïciens que l'étendue & la pensée peuvent être des propriétés de la même substance, ni avec

Pythagore & Platon que la matiere est une production éternelle de la Divinité. Le véritable Atheisme consiste à nier qu'il y ait une intelligence souveraine qui ait produit le monde par sa puissance, & qui le gouverne par sa sagesse.

Voyons enfin quel sentiment avoient les Peres de l'Eglise sur la Theologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les frequentes disputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matiere aussi délicate, de s'abandonner à ses propres conjectures. Ecoutons la sage Antiquité Chretienne.

Arnobé introduit les Payens se plaignant de l'injustice des Chrétiens. » C'est une calomnie, [a] di-

[a] *Arnob. Lib. 1. p. 19.*

„ sent ces Payens , de nous impu-
 „ ter le crime , de nier un Dieu su-
 „ prême. Nous l'appellons Jupiter
 „ le très-grand , & le très-bon ;
 „ nous lui dedions nos plus super-
 „ bes Edifices & nos Capitoles ,
 „ pour marquer que nous l'exal-
 „ tons au-dessus de toutes les autres
 „ Divinités.

„ [a] Saint Paul insinue dans sa
 „ prédication à Athenes , dit saint
 „ Clement Alexandrin , que les
 „ Grecs connoissoient la Divinité.
 „ Il suppose que ces peuples ado-
 „ rent le même Dieu que nous ,
 „ quoique ce ne soit pas de la mê-
 „ me maniere. Il ne nous défend
 „ point d'adorer le même Dieu que
 „ les Grecs , mais il nous défend

[a] Strom liv. vi. p. 635.

» de l'adorer de la même façon. Il
 » nous ordonne de changer la ma-
 » niere de notre culte, & nullement
 » l'objet.

» Les Payens, dit *Lactance*, [a]
 » qui admettent plusieurs Dieux,
 » disent cependant que ces Divi-
 » nités subalternes president telle-
 » ment à toutes les parties de l'u-
 » nivers, qu'il n'y a qu'un seul Re-
 » çteur & Gouverneur suprême :
 » de-là il suit que toutes les autres
 » puissances invisibles ne sont pas
 » des Dieux, mais des Ministres ou
 » des Deputés de ce Dieu unique,
 » très-grand, & tout-puissant, qui
 » les a constitués pour executeurs
 » de ses volontés.

Eusebe de Cesarée ajoute : [a]

[a] *Lib. 1. p. 16.*

[a] *Præp. Evang. lib. 3. cap. 13. p. 105.*

» Les payens reconnoissoient qu'il
 » n'y avoit qu'un seul Dieu, qui
 » remplit tout, qui penetre tout, &
 » preside à tout. Mais ils croyent
 » qu'étant present à son ouvrage
 » d'une maniere incorporelle &
 » invisible, c'est avec raison qu'on
 » l'adore dans ses effets visibles &
 » corporels.

Je finis par un fameux passage de
 saint Augustin qui réduit le Poly-
 theisme des Payens à l'unité d'un
 seul principe. » Jupiter, *dit ce Pere,*
 » [a] est selon les Philosophes l'ame
 » du monde qui prend des noms
 » differens selon les effets qu'il pro-
 » duit. Dans les espaces etherées on
 » l'appelle *Jupiter*, dans l'air *Junon*,
 » dans la Mer *Neptune*, dans la ter-

[a] *S. August. de Civit. Dei, lib. IV. cap. XI.*

„ re *Pluton*, aux Enfers *Proserpine*,
 „ dans l'Element du feu *Vulcain*,
 „ dans le Soleil *Phæbus*, dans les
 „ devins *Appollon*, dans la Guerre
 „ *Mars*, dans la Vigne *Bacchus*,
 „ dans les moissons *Cerès*, dans les
 „ bois *Diane*, dans les sciences,
 „ *Minerve*. Toute cette foule de
 „ Dieux & de Déeses ne font que
 „ le même Jupiter, dont on expri-
 „ me les différentes vertus par des
 „ noms differens.

Il est donc évident par le té-
 moignage des Poëtes profanes, des
 Philosophes Gentils, & des Peres
 de l'Eglise, que les Payens recon-
 noissoient une seule Divinité suprê-
 me. Les Orientaux, les Egyptiens,
 les Grecs, les Romains & toutes
 les Nations enseignoient universel-
 lement cette vérité.

Vers la cinquantième Olympiade six cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les sciences *traditionnelles* des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencerent à raisonner sur la nature divine par les préjugés des sens & de l'imagination. Anaximandre vivoit alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'univers, le sentiment d'une intelligence souveraine, pour réduire tout à l'action d'une matière aveugle qui prend nécessairement toutes sortes de formes. Il fut suivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucrèce, & toute l'Ecole des Atomistes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, & tous les

Grands Hommes de la Grece , se souleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Theologie des Orientaux. Ces genies superieurs voyoient dans la nature, *mouvement, pensée, dessein.* Or comme l'idée de la matiere, ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans la nature une autre substance que la matiere.

La Grece s'étant ainsi partagée en deux Sectes, on disputa longtemps de part & d'autre sans se convaincre. Vers la 120^e Olympiade Pyrrhon forma une troisième Secte dont le Grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. [a] Tous les Atomistes qui

[a] *Olymp.* cxx.

avoient

avoient cherché en vain u nedémonstration de leurs faux principes, se réunirent bien-tôt à la Secte Pyrrhoniennne; ils s'abandonnerent follement au doute universel , & parvinrent peu après à un tel excès de phrenesie , qu'ils douterent des verités les plus claires & les plus sensibles. Ils soutinrent sans allegorie que tout ce qu'on voit n'est qu'une illusion , & que la vie entiere est un songe perpetuel dont ceux de la nuit ne sont que des images.

Enfin Zenon établit une quatriéme Ecole , vers la cent trentième Olympiade. Ce Philosophe tâcha de concilier les disciples de Democrite avec ceux de Platon en soutenant que le premier principe étoit une sagesse infinie , mais que son

essence étoit un pur Ether, ou une lumiere subtile qui se répandoit partout pour donner la vie, le mouvement, & la raison à tous les Etres.

Dans ces derniers temps on n'a fait que renouveler les anciennes erreurs. Jordano Bruno, Vanini, & Spinoza ont rappelé le monstrueux systême d'Anaximandre. Et ce dernier a tâché d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme geometrique à ce systême.

Quelques Spinosistes sentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues démonstrations de leur maître, sont tombés dans une espece de Pyrrhonisme insensé, nommé *l'Egomisme*, où chacun se croit le seul être existant.

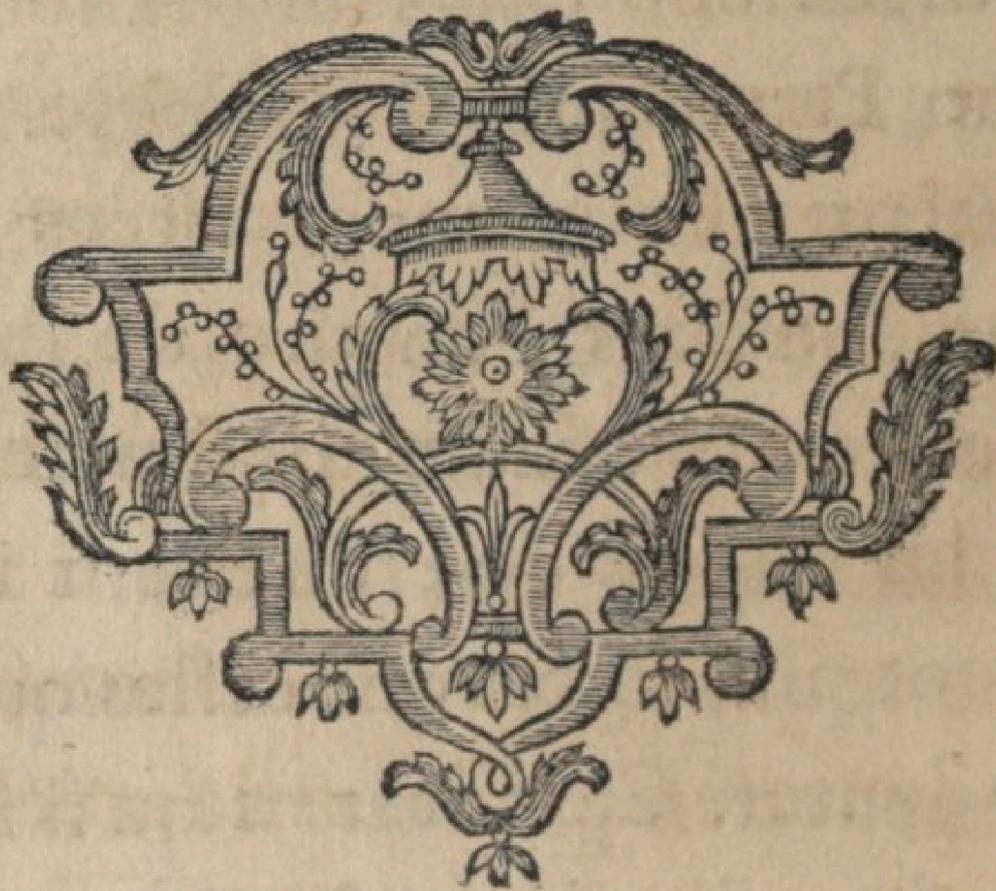
M. Hobbès & plusieurs autres

Philosophes sans se déclarer athées osent soutenir que la pensée & l'étendue peuvent être des propriétés de la même substance.

Descartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & plusieurs Metaphysiciens d'un génie également subtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raisonnement l'ancienne Theologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets, celles qu'on tire de l'idée de la premiere cause : ils font sentir que les raisons de croire sont infiniment plus fortes que celles qu'on a de douter. C'est tout ce qu'il faut chercher dans les discussions Metaphysiques.

L'histoire des temps passés est

semblable à celle de nos jours. L'esprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens siècles. Il s'égaré dans les mêmes routes. Il y a des erreurs universelles, comme des vérités immuables. Il y a des maladies périodiques pour l'esprit, comme pour les corps.





SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens.

LES hommes abandonnés à la seule lumière de leur raison ont toujours regardé le *mal moral & physique*, comme un phénomène choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment sage, bon & puissant. Pour expliquer ce phénomène, les Philosophes ont eû recours à plusieurs hypothéses.

La raison leur dictoit à tous, que ce qui est souverainement bon, ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De-là ils concluoiént que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord ;

qu'elles s'étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient commise dans un état précédent ; que cette vie est un lieu d'exil & d'expiation ; & qu'enfin tous les Etres feroient retablis dans l'ordre.

Ces idées philosophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'unissoit à la raison ; & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions communes sur les trois états du monde. C'est ce que je vais faire voir dans cette seconde Partie, qui sera comme un abrégé de la doctrine traditionnelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poëtes nous depeignent le siècle d'or ou de Saturne comme un

état heureux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort. [a]

Ils nous représentent au contraire le siècle de fer, comme le commencement du mal physique & moral. Les souffrances, les vices, tous les maux cruels sortent de la boîte fatale de Pandore, & inondent la terre. [b]

Ils nous parlent du siècle d'or renouvelé, comme d'un temps où Astrée doit revenir sur la terre, où la justice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers

[a] Voyez *Hesiod. de sæcul. aureo. Orph. apud Proclum Theol. Plat. Lib. V. Cap. 10. Lucret. Lib. 5. Ovid. Metamorp. Lib. 1. fab. 3. Virg. Georg. Lib. 2. vers. 336.*

[b] *Ovid. Met. Lib. 1. fab. 4. 5. 6. Virg. Georg. Lib. 1. vers. 126. Juven. Satir. 6.*

droits ; & où tout doit être rétabli dans sa perfection primitive. [a]

Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes. Ils lui donnent des noms différens selon ses différentes fonctions. Tantôt c'est *Apollon* qui combat *Python* & les *Titans*. Tantôt c'est *Hercule* qui détruit les monstres, & les *Geans*, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes. Quelquefois c'est *Mercure* ou le *Messager* des Dieux qui vole par-tout pour executer leurs volontés. D'autres fois c'est *Persée* qui délivre *Andromede* ou la nature humaine, du monstre qui sortit de l'abyme pour

[a] *Virg. Egl. 4. Senec. Trag. Oedip. Act. 2.*
la

la dévorer. C'est toujours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles, & qui remporte des victoires.

Je n'insiste point sur ces descriptions poétiques, parcequ'on peut les regarder comme des fictions faites au hazard, pour embellir un poëme & pour amuser l'esprit. L'illusion est à craindre dans les rapports & les explications allegoriques. Je me hâte d'exposer la doctrine des Philosophes & sur-tout celle de Platon. C'est la source où Plotin, Proclus, & les Platoniciens du troisieme siècle, ont puisé leurs principales idées.

Commençons par le dialogue de Phedon ou de l'immortalité, dont voici l'analyse. Phedon raconte à ses amis l'état où il vit Socrate en

mourant. Il sortoit de la vie, *dit-il*, avec une joye paisible, & une intrepidité genereuse. Ses amis lui en demanderent la cause. » J'espe-
 » re, leur repond Socrate, me réu-
 » nir aux Dieux bons & parfaits,
 » & à des hommes meilleurs que
 » ceux que je laisse sur la terre. [a]

Cebes lui ayant dit que l'ame se dissipe après la mort comme une fumée, & s'aneantit tout-à-fait, il combat cette opinion en tachant de prouver que l'ame a eu une existence réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain. [b]

Il attribue cette doctrine à Orphée. [c] » Les disciples d'Orphée,

[a] *Pag. 48. II.*

[b] *Pag. 57.*

[c] *Plat. Cratyl. p. 276.*

» *dit-il*, appelloient le corps une
 » prison, parceque l'ame est ici
 » dans un état de punition, jus-
 » qu'à ce qu'elle ait expié les fau-
 » tes qu'elle a commises dans le
 » ciel.

» Lesames, *continue Platon*, [a]
 » qui se sont trop adonnées aux
 » plaisirs corporels, & qui se sont
 » abruties, errent sur la terre,
 » & rentrent dans de nouveaux
 » corps. Car toute volupté & tou-
 » te passion attachent l'ame au
 » corps, lui persuadent qu'elle est
 » de même nature, & la rendent,
 » pour ainsi dire, corporelle; de
 » sorte qu'elle ne peut s'envoler
 » dans une autre vie; mais impure
 » & appesantie, elle s'enfonce de

[a] *Phedon* p. 61. 62. 63.

» nouveau dans la matiere , & de-
» vient par - là incapable de re-
» monter vers les pures régions ,
» & d'être réunie à son Principe.

Voilà la source de la Metempfy-
cose que Platon represente dans
le *second Timée* comme une allé-
gorie , & quelquefois comme un
état réel , où les ames qui se sont
rendues indignes de la suprême
beatitude , séjournent & souffrent
successivement dans les corps des
différens animaux , jusques à ce
qu'elles soient purgées de leurs
crimes par les peines qu'elles su-
bissent. C'est ce qui a fait croire à
quelques Philosophes, que les ames
des bêtes étoient des intelligences
dégradées.

» Les ames pures , ajoute Pla-

» *ton*, qui ont travaillé ici-bas à
 » se dégager de toute souillure
 » terrestre, se retirent après la
 » mort dans un lieu invisible, qui
 » nous est inconnu, où le pur s'unit
 » au pur, le bon s'unit à son sem-
 » blable, & notre essence immor-
 » telle à l'essence divine.

Il appelle ce lieu *la première*
Terre où les ames faisoient leur
 demeure avant leur dégradation.

» La terre est immense, [a] dit-il,
 » nous n'en connoissons & n'en ha-
 » bitons qu'un petit coin. Cet-
 » te terre étherée, ancien séjour
 » des ames, est placée dans les pu-
 » res régions du ciel, où sont les
 » astres. Nous qui vivons dans ces
 » abîmes profonds, nous nous ima-

[a] Pag. 81.

» ginons que nous sommes dans un
» lieu élevé, & nous appellons l'air
» le ciel, semblables à un homme
» qui du fond de la mer voyant
» le Soleil & les astres au travers
» des eaux, croiroit que l'Océan
» est le ciel même. Mais si nous
» avions des aîles pour nous éle-
» ver en-haut, nous verrions que
» c'est-là le vrai ciel, la vraie lu-
» miere & la vraie terre. Comme
» dans la mer tout est troublé,
» rongé & défiguré par les sels qui
» y abondent; de même dans no-
» tre terre présente tout est dif-
» forme, corrompu, délabré, en
» comparaison de la terre primi-
» tive.

Platon fait ensuite une descrip-
tion pompeuse de cette terre éthe-

rée dont la nôtre n'est qu'une
 croute détachée. [a] » Il dit que
 » tout y étoit beau, harmonieux,
 » transparent; des fruits d'un goût
 » exquis y croissoient naturelle-
 » ment; il y couloit des fleuves de
 » Nectar; on y respiroit la lumière
 » comme nous respirons l'air, &
 » l'on y buvoit des eaux qui étoient
 » plus pures que l'air même.

Cette idée de Platon s'accorde
 avec celle de Descartes sur la na-
 ture des planettes. Ce Philosophe
 moderne croit qu'elles étoient d'a-
 bord des Soleils, qui contracterent
 ensuite une croute épaisse & opa-
 que; mais il ne parle point des
 raisons morales de ce changement,
 parcequ'il n'examine le monde
 qu'en Physicien.

[a] Pag. 82.

La même doctrine de Platon est encore développée dans son *Timée*. Là il nous raconte que Solon dans ses voyages entretint un Prêtre Egyptien sur l'antiquité du monde, sur son origine, & sur les révolutions qui y sont arrivées, selon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit, [a] » ô Solon, Solon, vous autres Grecs vous êtes toujours enfans, & vous ne parvenez jamais à un âge mur ; votre esprit est jeune, & n'a aucune vraie connoissance de l'antiquité. Il est arrivé plusieurs inondations & conflagrations sur la terre causées par le changement des mouvemens celestes. Votre histoire de Phaëton qui paroît une

[a] *Tim.* p. 1043.

fable ;

» fable, n'est pourtant pas sans quel-
 » que fondement veritable. Nous
 » autres Egyptiens nous avons con-
 » servé la memoire de ces faits dans
 » nos monumens, & dans nos tem-
 » ples ; mais ce n'est que depuis peu
 » que les Grecs ont connu les Let-
 » tres, les Muses, & les Sciences.

Ce discours donne occasion à
 Timée d'expliquer à Socrate, l'ori-
 gine des choses, & l'état primitif du
 monde. [a] » Tout ce qui a été
 » produit, *dit-il*, a été produit par
 » quelque cause. Il est difficile de
 » connoître la nature de cet Archi-
 » tecte, & de ce pere de l'univers ;
 » & quand vous la découvriez, il
 » vous seroit impossible de la faire
 » comprendre au Vulgaire.

[a] Pag. 1047.
 Tome II.

» Cet Architecte, *continue-t-il*, &
» eu quelque modèle selon lequel
» il a tout produit, & ce modèle
» c'est lui-même. Comme il est bon,
» & que ce qui est bon *n'est jamais*
» *touché d'aucune envie*, il a fait tou-
» tes choses autant qu'il étoit possi-
» ble, semblables à son modèle. Il a
» fait le monde un tout parfait,
» composé de parties toutes par-
» faites, & qui n'étoient sujettes ni
» à la maladie, ni à la vieillesse. Le
» pere de toutes choses [a] voyant
» enfin cette belle image de lui-
» même se plut dans son ouvrage,
» & cette joye lui inspira le desir
» de rendre cette image de plus en
» plus semblable à son modèle.

Dans le dialogue appelé *le Po-*

[a] *Pag. 1051.*

litique, Platon nomme cet état primitif du monde, le regne de *Saturne*, & voici comme il le décrit. [a]

» Dieu étoit alors le prince & le pere
 » commun de tous ; il gouvernoit le
 » monde par lui-même, comme il le
 » gouverne à présent par les Dieux
 » inferieurs. Alors la fureur, ni la
 » cruauté ne regnoient point sur la
 » terre ; la guerre & la sédition n'é-
 » toient point connues. Dieu nour-
 » rissoit les hommes lui-même ; il
 » étoit leur gardien & leur pasteur :
 » Il n'y avoit ni Magistrats ni Poli-
 » tique comme à present. Dans ces
 » heureux temps, les hommes for-
 » toient du fein de la terre qui les
 » produisoit d'elle-même, comme
 » les fleurs & les arbres. Les cam-

[a] *Pag.* 537. 538.

» pagnes fertiles furniffoient des
» fruits, & des bleds fans les travaux
» de l'agriculture ; les hommes ne
» couvroient point leur corps, par-
» cequ'on ne fentoit point encore
» l'inclemence des faifons ; ils pre-
» noient leur repos fur des lits de
» gazons toujours verds.

» Sous le regne de *Jupiter*, le
» maître de l'univers ayant com-
» me abandonné les rénes de fon
» empire, fe cacha dans une retraite
» inaccessible. Les Dieux inferieurs
» qui gouvernoient fous *Saturne*,
» fe retirerent auffi, & le monde
» fecoué jufqu'aux fondemens par
» des mouvemens contraires à fon
» principe & à fa fin, perdit fa beau-
» té, & fon éclat. Alors les biens fu-
» rent mêlés avec les maux : Mais à

» la fin de peur que le monde ne soit
 » plongé dans un abyme éternel
 » de confusion, Dieu auteur du
 » premier ordre reparoîtra & re-
 » prendra les rênes. Alors il chan-
 » gera, corrigera, embellira, &
 » retablira tout, en détruisant la
 » vieillesse, les maladies, & la mort.

Dans le dialogue appelé *Phedrus*,
 Platon recherche les causes secret-
 tes du mal moral qui a produit le
 mal physique. [a] » Il ya en chacun
 » de nous, dit-il, deux ressorts do-
 » minans. Le désir du plaisir, &
 » l'amour du bon, qui sont les aîles
 » de l'ame. Quand ces aîles se fé-
 » parent, quand l'amour du plaisir
 » & l'amour du bon se divisent ;
 » alors les ames tombent dans des

[a] Pag. 1216.

» corps mortels : & voici selon lui les
 » plaisirs que les intelligences goutent
 » dans le ciel , & comment les ames
 » déchurent de cet état heureux.

» [a] Le grand Jupiter , *dit-il* ,
 » animant son char aîlé marche le
 » premier suivi de tous les Dieux
 » inferieurs & des Genies. Ils par-
 » courent ainsi les cieux dont ils ad-
 » mirent les merveilles infinies ; mais
 » lorsqu'ils vont au grand festin ,
 » ils s'élevent au haut du ciel au-
 » dessus des Spheres. Aucun de nos
 » Poëtes n'a chanté jusqu'ici , ni ne
 » peut chanter suffisamment *ce lieu*
 » *sublime*. [b] Là les ames contem-
 » plent par les yeux de l'esprit ,
 » l'essence vrayement existente qui

[a] *Pag.* 1222.

[b] Ἰσπερ ἐν οὐρανῷ τὸ πῶς.

SUR LA MYTHOLOGIE. III

» n'est ni colorée ni figurée, ni fen-
» sible, mais purement intelligible.
» Là elles voyent la vertu, la veri-
» té, la justice non comme elles
» sont ici bas, mais comme elles
» existent dans celui qui est l'Etre
» même. Là elles se rassasient de
» cette vûe jusques à ce qu'elles
» n'en puissent plus soutenir l'éclat;
» alors elles rentrent dans le ciel,
» où elles se repaissent d'Ambroisie
» & de Nectar. Telle est la vie des
» Dieux.

» Or, *continue Platon*, [a] toute
» ame qui suit Dieu fidèlement
» dans ce lieu sublime, demeure
» pure & sans tache; mais si elle se
» contente de Nectar, & d'Am-
» broisie sans accompagner le char

[a] Page 1223.

» de Jupiter , pour aller contem-
» pler la verité ; elle s'appesantit ,
» elle rompt ses aîles , elle tombe
» sur la terre , & entre dans un
» corps humain , plus ou moins
» vil , selon qu'elle a été plus ou
» moins élevée. Les ames moins dé-
» gradées habitent dans les corps
» des Philosophes ; les plus mépri-
» sables animent les Tyrans & les
» mauvais Princes. Leur sort chan-
» ge après la mort & devient plus
» ou moins heureux , suivant qu'el-
» les ont aimé la vertu ou le vice
» pendant leur vie. Ce n'est qu'après
» dix mille ans que les ames se réu-
» nissent à leur principe. Leurs aîles
» ne croissent & ne se renouvellent
» que dans cet espace de temps.

Telle est la doctrine que Platon
opposoit

opposoit à la secte profane de Démocrite & d'Epycure, qui nioient la providence éternelle à cause du mal physique & moral. Ce Philosophe nous fait un magnifique tableau de l'univers. Il le considère comme une Immensité remplie d'intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces intelligences sont capables d'une double félicité. L'une en contemplant l'essence divine ; l'autre en admirant ses ouvrages. Lorsque les ames ne font plus consister leur bonheur dans la connoissance de la vérité, & que les plaisirs inferieurs les détachent de l'amour de l'essence suprême, elles sont précipitées dans quelque planette pour y subir des peines expiatrices, jusqu'à ce

qu'elles soient guéries par les souffrances. Ces planettes sont par consequent selon Platon comme des *lieux ordonnez* [a] pour la guerison des intelligences malades. Voilà la **Loi établie** [b] pour conserver l'ordre dans les Spheres celestes.

Cette double occupation des esprits celestes, est une des plus sublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de son genie: C'est par ce systême que les Philosophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raisonnoient. Si les ames pouvoient contempler sans cesse l'essence divine par un regard immédiat, elles seroient impecca-

[a] Νοσοκομείον.

[b] Θεσμός Ἀδελφείας.

bles : La vûe du bien souverain entraîneroit nécessairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des esprits, il falloit supposer un *intervalle*, où l'ame sort de la présence divine, & quitte le *lieu sublime*, pour admirer les beautés de la nature, & se rassasier d'Ambroisie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à sa nature finie. C'est dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puisé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reste un précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès sur les vers dorés attribués à ce Philosophe.

„ Comme notre éloignement de
 „ Dieu, dit cet auteur, & la perte des

» aîles qui nous élevoient vers les
 » choses celestes , nous ont précipi-
 » tés dans cette region de mort où
 » tous les maux habitent ; de même
 » le dépouillement des affections
 » terrestres & le renouvellement
 » des vertus, font renaître nos aîles,
 » & nous élevent au séjour de la vie
 » où se trouvent les véritables biens
 » sans aucun mélange de maux.
 » L'essence de l'homme tenant le
 » milieu entre les Etres qui contem-
 » plent toujours Dieu , & ceux qui
 » sont incapables de le contempler,
 » peut s'élever vers les uns, ou se
 » rabaisser vers les autres. [a]

» Le méchant, dit ailleurs Hie-
 » roclès , ne veut pas que l'ame soit
 » immortelle , de peur de ne vivre

[a] Hierocl. Comm. in aurea Carm. p.
 187. Edit. Cant. 1709.

» après la mort que pour souffrir;
» Mais il n'en est pas de même des
» Juges des enfers. Comme ils for-
» ment leurs Jugemens sur les re-
» gles de la verité, ils ne prononcent
» pas que l'ame doit n'être plus,
» mais qu'elle doit n'être plus vi-
» tieuse. Ils travaillent à la corriger,
» & à la guérir, en ordonnant des
» peines pour le salut de la nature;
» de même que les Medecins gué-
» rissent par des incisions, les ulceres
» les plus malins. Ces Juges punissent
» le crime pour chasser le vice. Ils
» n'aneantissent pas l'essence de l'a-
» me, mais ils la ramènent à exister
» véritablement, en la purifiant de
» toutes les passions qui la corrom-
» pent. C'est pourquoi quand on a
» péché, il faut courir au-devant

» de la peine , comme au seul remède
 » de du vice. [a]

Il paroît donc manifestement par la doctrine des plus célèbres Philosophes Grecs , 1^o. Que les ames préexistoient dans le Ciel. 2^o. Que le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs aîles , & celui à qui Saturne a confié les rênes de son empire depuis l'origine du mal , est distinct de l'essence suprême , & par conséquent qu'il ressemble fort au Mythras des Perles & à l'Orus des Egyptiens. 3^o. Que les ames ont perdu leurs aîles , & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels , parcequ'au lieu de suivre le char de Jupiter , elles s'étoient trop arrêtées à la jouissan-

[a] *Ibid. Carm. p. 120.*

ce des plaisirs inferieurs. 4^o. Qu'au bout d'un certain periode de temps les aîles de l'ame renaîtront, & que Saturne reprendra les rênes de son Empire, pour retablir l'univers dans son premier éclat.

Examinons à present la Mythologie Egyptienne qui est la source de celle des Grecs. Je ne veux point soutenir les explications mystiques que le pere Kircher donne de la fameuse table Isiaque, & des Obelisques qui se voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conservé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire sentir les beautés, je vais faire une analyse courte & claire de son Traité d'Isis & d'Osiris, qui est une lettre écrite à Clea Prêtresse d'Isis,

» [a] La Mythologie Egyptienne,
 » dit Plutarque, a deux sens ; l'un
 » sacré & sublime ; l'autre sensible
 » & palpable. C'est pour cela que
 » les Egyptiens mettent des Sphinx
 » à la porte de leurs Temples. Ils
 » veulent nous faire entendre que
 » leur Théologie contient les se-
 » crets de la Sagesse, sous des pa-
 » roles énigmatiques. C'est aussi
 » le sens de l'inscription qu'on lit
 » à Saïs sur une statue de Pallas
 » ou d'Isis : *Je suis tout ce qui est,*
 » *qui a été, & qui sera, & ja-*
 » *mais mortel n'a levé le voile qui*
 » *me couvre.*

» [b] Il raconte ensuite la fable
 » d'Isis & d'Osiris. Ils naquirent

[a] Pag. 354.

[b] Pag. 365.

» tous deux de Rhéa & du Soleil.
» Tandis qu'ils étoient encore
» dans le sein de leur mere, ils
» s'unirent & procréerent le Dieu
» Orus, image vivante de leur sub-
» stance. Typhon ne naquit point,
» mais il perça les flancs de Rhéa
» par un violent effort. Il se révolta
» ensuite contre Osiris, remplit
» l'univers de ses fureurs, déchira
» le corps de son frere, en décou-
» pa les membres, & les répandit
» par-tout. Depuis ce temps-là
» Isis erre sur la terre pour ra-
» masser les membres épars de son
» frere & de son époux. L'ame d'O-
» siris éternelle & immortelle, me-
» na son fils Orus aux Enfers, où
» elle l'instruisit à combattre & à
» vaincre Typhon. Orus retourna

» sur la terre, combattit & defit Ty-
 » phon ; mais il ne le tua pas. Il se
 » contenta de le lier, & de lui ôter
 » la puissance de nuire. Le mechant
 » s'echapa enfin, & le defordre al-
 » loit recommencer ; mais Orus lui
 » livra deux sanglantes batailles,
 » & l'extermina tout-à-fait.

[a] Plutarque continue ainsi :
 » Quiconque applique ces allégo-
 » ries à la Nature divine, immor-
 » telle & bienheureuse, mérite
 » qu'on le traite avec mépris. Il
 » ne faut pas croire pourtant
 » qu'elles soient de pures fables,
 » vuides de sens, semblables à
 » celles des Poëtes. Elles nous
 » dépeignent des choses qui sont
 » véritablement arrivées.

[a] *Pag.* 358.

» Ce seroit aussi une erreur dan-
 » gereuse , & une impieté mani-
 » feste d'attribuer, avec Evhemere
 » le Messenien , tout ce qu'on dit
 » des Dieux , aux anciens Rois , &
 » aux grands Capitaines. Ce seroit
 » anéantir la Religion , & éloigner
 » les hommes de la Divinité.

» [*a*] Ceux-là , *ajoute-t-il* , ont
 » mieux pensé , qui ont écrit que
 » tout ce qu'on raconte de Ty-
 » phon , d'Osiris , d'Isis & d'Orus ,
 » doit s'entendre des Génies &
 » des Démons. [*b*] C'éroit l'opi-
 » nion de Pythagore , de Platon ,
 » de Xenocrate & de Chrysippe ,
 » qui suivoient en cela les anciens
 » Theologiens. Tous ces grands

[*a*] *Pag.* 358.

[*b*] *Page* 360.

» hommes soutiennent que ces
» Génies étoient fort puissans, &
» très-supérieurs aux mortels. Ils
» ne participoient pourtant pas de
» la Divinité d'une maniere pure &
» simple ; mais ils étoient compo-
» sés d'une nature spirituelle &
» corporelle, & par-là capables de
» plaisirs & de peines, de passions
» & de changemens : car parmi les
» Génies comme parmi les hom-
» mes, il y a des vertus & des
» vices. De-là viennent les fables
» des Grecs sur les Tytans & les
» Géans ; les combats de Python
» contre Apollon ; les fureurs de
» Bacchus, & plusieurs fictions sem-
» blables à celles d'Osiris & de Ty-
» phon : de-là vient qu'Homere
» parle de bons & de mauvais Dé-

„ mons. Platon appelle les pre-
 „ miers *Dieux Tutelaires* , parce-
 „ qu'ils sont Médiateurs entre la
 „ Divinité & les hommes , & qu'ils
 „ portent les prieres des mortels
 „ vers le Ciel , & de-là nous rap-
 „ portent la connoissance & la ré-
 „ velation des choses cachées &
 „ futures.

[a] Empedoclès , *continue-t-il* ,
 dit, „ que les mauvais Démons sont
 „ punis des fautes qu'ils ont com-
 „ mises. Le Soleil les précipite d'a-
 „ bord dans l'air ; l'air les jette
 „ dans la mer profonde ; la mer
 „ les vomit sur la terre ; de la terre
 „ ils s'élevent enfin vers le Ciel. Ils
 „ sont ainsi transportés d'un lieu
 „ à un autre , jusqu'à ce qu'étant

» punis & purifiés , ils retournent
» dans le lieu qui est conforme à
» leur nature.

Après avoir donné ainsi une explication theologique des allégories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications physiques ; mais il les rejette toutes , & revient à sa premiere doctrine. [*a*] Osiris
» n'est ni le Soleil , ni l'eau , ni la
» terre , ni le Ciel ; mais tout ce
» qu'il y a dans la nature de bien
» disposé , de bien ordonné , de
» bon & de parfait , est l'image
» d'Osiris. Typhon n'est ni la fé-
» cheresse , ni le feu , ni la mer ;
» mais tout ce qu'il y a dans la na-
» ture de nuisible , d'inconstant , &
» de déreglé.

[*a*] Page 376.

Plutarque va plus loin dans un autre Traité , & nous explique l'origine du mal par un raisonnement également solide & subtil ; [a] le voici. » L'Ouvrier parfaitement bon fit d'abord toutes choses, autant qu'il étoit possible, semblables à lui-même. Le monde reçut en naissant de celui qui le fit, toutes sortes de biens. Il tient d'une disposition étrange tout ce qu'il a de malheureux & de méchant. Dieu ne peut pas être la cause du mal, parcequ'il est souverainement bon. La matiere ne peut pas être la cause du mal, parcequ'elle n'a point de force : mais le mal vient d'un troisième prin-

[a] *Plut. de anim. format. p. 1015.*

» cipe qui n'est ni si parfait que
» Dieu, ni si imparfait que la ma-
» tiere. Ce troisiéme Etre c'est la
» nature intelligente, qui a au-de-
» dans de soi une source, un prin-
» cipe, & une cause de mouve-
» ment.

J'ai déjà fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon soutenoient la liberté. Le premier l'exprime par la nature de l'ame qui peut s'élever ou s'abaisser ; l'autre par les aîles de l'ame, c'est-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaisir, qui peuvent se séparer. Plutarque suit les mêmes principes, & fait consister la liberté dans l'activité de l'ame, par laquelle elle est la source de ses déterminations.

Ce

Ce sentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il est tout à la fois naturel, & philosophique. L'ame peut toujours separer & rassembler, rappeler & comparer ses idées; & c'est de cette activité que depend la liberté. Nous pouvons toujours penser à d'autres biens qu'à ceux auxquels nous pensons actuellement. Nous pouvons toujours suspendre notre consentement, pour voir si le bien dont nous jouissons, est, ou n'est pas le vrai bien. Notre liberté ne consiste pas à vouloir, sans raison de vouloir, ni à preferer le moindre bien, à ce qui nous paroît le plus grand; mais à examiner si le bien present est un bien réel, ou s'il est un bien imaginaire. L'ame

n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entraînée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini, parcequ'elle peut penser à d'autres biens plus grands; & par là decouvrir un attrait superieur, qui suffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les passions par le sentiment vif qu'elles nous causent, occupent quelquefois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de réfléchir. Elles l'aveuglent & l'entraînent. Elles déguisent, & transforment les objets. Mais quelques fortes qu'elles soient, elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile, mais il n'est point impossible de les

surmonter. Il est toujours dans notre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force, & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme sur la terre, & le triomphe de la vertu.

Les Payens ayant senti cette tyrannie des passions, reconnurent par la seule lumière naturelle, la nécessité d'une puissance céleste pour les vaincre. Ils nous représentent toujours la vertu comme une *force divine qui descend du ciel*. Ils introduisent sans cesse dans leurs poëmes des Divinités protectrices qui nous inspirent, nous éclairent, & nous fortifient; pour marquer que les vertus heroïques ne peuvent venir que des Dieux seuls. C'est par ces principes que la sage Antiquité

a toujours combattu la *Fatalité*, qui détruit également la Religion, la Morale, & la Société. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine, selon Plutarque, suppose, 1^o. Que le monde fut créé d'abord sans aucun mal physique, ni moral, par celui qui est infiniment bon. 2^o. Que plusieurs Génies, par l'abus de leur liberté, se sont rendus criminels, & par-là malheureux. 3^o. Que ces Génies souffriront des peines expiatrices, jusqu'à ce qu'ils soient purgés & rétablis dans l'ordre. 4^o. Que le Dieu Orus fils d'Isis & d'Osiris, qui combat le mauvais Principe, est un Dieu subalterne semblable à Jupiter fils de Saturne.

Consultons à présent la Mytho-

logie des Orientaux. Plus nous approcherons de la première origine des Nations, plus nous trouverons leur Theologie épurée.

[a] Zoroastre, dit Plutarque, enseignoit » qu'il y a deux Dieux » d'operations contraires: l'un auteur de tous les biens; l'autre auteur de tous les maux. Il appelle le bon Principe, *Oromaze* » & l'autre, le Démon *Arimane*. [b] » Il dit que l'un ressemble à la lumière & à la vérité; l'autre aux ténébres & à l'ignorance. » De plus, il y a un Dieu mi- » toyen entre les deux, nommé » *Mythras*, que les Perfes appellent *Intercesseur*, ou *Média-*

[a] De *Isid. & Osirid.* page 370.

[b] *Ibid.*

» *teur.* [*a*] Les Mages ajoutent
 » qu'Oromaze est né de la plus
 » pure lumière , & Arimane des
 » ténébres ; qu'ils se font la guer-
 » re l'un à l'autre , & qu'Oromaze
 » a fait six Génies , la Bonté , la
 » Vérité , la Justice , la Sagesse ,
 » l'Abondance , & la Joye ; &
 » qu'Arimane leur en a opposé
 » six autres , la Malice , la Fausse-
 » té , l'Injustice , la Folie , la Di-
 » sette , & la Tristesse. Oromaze
 » s'étant éloigné de la Sphère
 » d'Arimane autant que le Soleil
 » l'est de la terre , orna le Ciel
 » d'astres & d'étoiles. Il créa en-
 » suite vingt-quatre autres Génies,
 » & les mit dans un œuf (*par lequel*

[*c*] Δίο καὶ Μιθρῶν ἔβησαν τοῦ Μιστῶν
 ὀνομαζουσιν.

» *les Anciens désignent la terre ;)*
» Arimane & ses Génies perce-
» rent cet œuf brillant ; aussi-tôt
» les maux furent confondus avec
» les biens : Mais il viendra un
» tems fixé par le Destin où Ari-
» mane sera totalement détruit &
» exterminé ; la terre changera de
» forme, & deviendra unie & éga-
» le, & les hommes heureux n'au-
» ront plus qu'une même vie, une
» même langue, & un même gou-
» vernement. Theopompe écrit
» aussi que, suivant la doctrine des
» Mages, ces Dieux doivent se
» combattre pendant neuf mille
» ans, l'un détruisant ce que l'au-
» tre a fait, jusqu'à ce qu'enfin l'en-
» fer soit aboli. Alors les hommes
» seront bienheureux, & leurs

» corps deviendront transparens.
» Le Dieu qui a tout produit , se
» cache jusqu'à ce temps : Cet in-
» tervalle n'est pas trop long pour
» un Dieu ; mais il est semblable
» à un moment de sommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des premiers Perses. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philosophes Orientaux de nos jours , & voir s'il reste encore parmi les disciples de Zoroastre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maître. Le celebre M. Hyde Docteur de l'Eglise Anglicane , qui a voyagé dans l'Orient , & qui sçavoit parfaitement la langue du pays , a traduit de *Sharisthani* Philosophe Arabe du quinzième siècle , les principes suivants.

vans. [a] » Les premiers Mages
 » ne regardoient point les deux
 » Principes comme coéternels ;
 » mais ils croyoient que la lumie-
 » re étoit éternelle , & que les té-
 » nebres avoient été produites.
 » Voici comme ils expliquent l'o-
 » rigine de ce mauvais Principe.
 » La lumiere ne peut produire que
 » la lumiere, & ne peut jamais être
 » l'origine du mal. Comment donc
 » a été produit le mal ? La lumie-
 » re , *disent-ils* , produisit plusieurs
 » Etres , tous spirituels , lumineux,
 » & puissans ; mais leur Chef nom-
 » mé *Abriman* ou *Arimane* , eut
 » une mauvaise pensée contraire
 » à la lumiere. Il douta , & par ce

[a] *Hyde Rel. ant. Pers. cap. ix. p. 163.*
 & *cap. xxii. p. 294.*

» doute il devint ténébreux. De-là
» font venus tous les maux ; la Dif-
» fention , la Malice , & tout ce qui
» est opposé à la lumiere. Ces
» deux Principes se combattirent
» l'un l'autre. Ils firent ensuite la
» paix , à condition que le Monde
» inférieur seroit soumis à *Arima-*
» *ne* pendant sept mille ans. Après
» cet espace de tems , il rendra le
» Monde à la lumiere.

Voilà , ce me semble , les quatre
idées dont je parle dans mon Ou-
vrage. 1^o. Un état avant que les
biens & les maux fussent mélan-
gés. 2^o. Un état après qu'ils furent
mêlés & confondus. 3^o. Un état où
le mal sera totalement détruit.
4^o. Un Dieu mitoyen entre le bon
& le mauvais Principe.

Comme la doctrine des Mages Persans est une suite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut consulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reste peu de traces de l'ancienne Theologie des Gymnosophistes; mais celles que Strabon nous a conservées, supposent les trois états du Monde.

Après que cet Historien a décrit la vie & les mœurs des Brachmanes, il ajoute, [a] » Ces Philosophes regardent l'état des hommes pendant cette vie, comme celui des enfans dans le sein de leur mere. La mort est, selon eux, une naissance à une véritable & heureuse vie. Ils croyent

[a] *Lib. xv. p. 713. 714. Ed. Lut. Par. 1620.*

» que tout ce qui arrive aux mor-
» tels , ne mérite le nom ni de
» bien ni de mal. Conformes aux
» Grecs en plusieurs choses , ils
» pensent que le monde a com-
» mencé , & qu'il finira ; que Dieu
» qui l'a produit , & qui le gou-
» verne , est present par-tout à son
» ouvrage.

» Onesecrite , *continue le même*
» *Auteur* , ayant été envoyé par
» Alexandre le Grand , pour ap-
» prendre la vie , les mœurs , & la
» doctrine de ces Philosophes ,
» trouva un Brachmane nommé
» *Calanus* , qui lui enseigna les prin-
» cipes suivans. Autrefois l'abon-
» dance regnoit par-tout. Le lait ,
» le vin , le miel & l'huile , couloient
» des fontaines ; mais les hommes

» ayant abusé de ce bonheur ,
 » Jupiter les en priva , & les con-
 » damna à travailler pour conser-
 » ver leur vie : Quand la tempe-
 » rance & les autres vertus revien-
 » dront sur la terre, alors l'ancien-
 » ne abondance se rétablira. [a]

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnosophistes, j'ai consulté ce qui a été traduit du *Vedam* qui est le Livre sacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique son antiquité ne soit pas peut-être aussi grande qu'on l'a dit , on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes Traditions de ces Peuples & de leurs Philosophes.

[a] Ἦνῆξεν est le premier aoriste du Verbe ἵσταμαι sum , & doit être traduit fiat , & nullement facta est , comme a fait Xylandre qui n'entendoit pas l'idée de Calanus.

Il est constant par ce Livre [a] » que les Bramines reconnoissent » un seul & souverain Dieu qu'ils » appellent *Vistnou* ; que sa pre- » miere & plus ancienne produ- » ction fut un Dieu secondaire » nommé *Brama* ; que le souve- » rain Dieu le tira d'une fleur qui » flotoit sur la surface de l'abîme » avant la création de ce monde ; » & enfin que *Vistnou* donna à *Bra- » ma* , à cause de sa vertu , de sa » reconnoissance & de sa fidelité , » le pouvoir de créer l'univers.

Ils croyent de plus [b] » que les » ames font émanées de l'Essence » divine de toute éternité , ou du

[a] Voyez *Abrah. Roger de la Rel. de Bram. liv. 2. part. 1. chap. 1. & Kircher. Sina illustr.*

[b] *Ibid. Roger. part. 2. chap. VII.*

» moins qu'elles ont été produites
 » long-temps avant la création du
 » monde ; que dans cet état pur
 » elles pécherent ; & que depuis
 » ce temps elles furent envoyées
 » dans les corps des hommes &
 » des bêtes, chacune selon ses mé-
 » rites ; de forte que le corps où
 » l'ame habite, est comme un ca-
 » chot ou une prison.

Ils enseignent enfin » qu'après
 » un certain nombre de metem-
 » psycofes, toutes les ames seront
 » réunies à leur origine, rentre-
 » ront dans la compagnie des
 » Dieux, & seront divinifées. [a]

Je n'aurois pas regardé ces Tra-
 ditions comme authentiques, & je
 ne me ferois point fié aux Tradu-

[a] *Ab. Kircher Sina. illustr.*

cteurs du *Vedam*, si cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'exposer. Ce Philosophe ne fit qu'enseigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnosophistes.

La découverte de ces sentimens uniformes, & semblables dans la Grece, dans l'Egypte, dans la Perse, & dans les Indes, m'a donné envie de pénétrer plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches jusques à la Chine. Je me suis adressé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré plusieurs années de suite, & qui en avoient étudié les Livres originaux. Ils m'ont communiqué les Traits suivans qu'ils ont traduits des anciens Livres Chinois qu'on a apportés

SUR LA MYTHOLOGIE. 145
apportés dans l'Europe, & dont
ceux qui entendent cette langue
peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires
sur le Livre *Yking*, c'est-à-dire, *le
Livre des Changemens*, on parle sans
cesse d'un double Ciel, d'un Ciel
primitif, & d'un Ciel postérieur; &
voici comment on y décrit le pre-
mier Ciel. » Toutes choses étoient
» alors dans un état heureux, tout
» étoit beau, tout étoit bon; tous
» les Etres étoient parfaits dans
» leur espece. Dans ce siecle heu-
» reux le ciel & la terre unissoient
» leurs vertus pour embellir la Na-
» ture. Il n'y avoit aucun combat
» dans les élemens, nulle intem-
» perie dans les airs. Toutes cho-
» ses croissoient sans travail. Une

» fécondité universelle regnoit par
 » tout. Les vertus actives & passi-
 » ves conspiroient d'elles-mêmes
 » sans effort & sans combat à pro-
 » duire & à perfectionner l'uni-
 » vers.

Dans les Livres que les Chinois appellent *King* ou *Sacrés*, on lit les paroles suivantes : » Pendant le
 » premier état du Ciel une pure
 » volupté, & une tranquillité par-
 » faite, regnoient par-tout. Il n'y
 » avoit ni travaux, ni peines, ni
 » douleurs, ni crimes. Rien ne ré-
 » sistoit à la volonté de l'homme.

Les Philosophes qui ont suivi ces Traditions antiques, & sur-tout *Tchouangsé* disent, » que dans l'état
 » du premier Ciel l'homme étoit
 » uni au dedans à la souveraine

» raison , & qu'au dehors il prati-
» quoit toutes les œuvres de la
» justice. Le cœur se réjouissoit
» dans la vérité. Il n'y avoit en
» lui aucun mélange de fausseté.
» Alors les quatre saisons de l'an-
» née suivoient un ordre réglé
» sans confusion. Il n'y avoit ni
» vents impétueux , ni pluyes ex-
» cessives. Le Soleil & la Lune, sans
» s'obscurcir jamais , fournissoient
» une lumière plus pure & plus
» éclatante qu'aujourd'hui. Les
» cinq Planettes suivoient un cours
» réglé sans inégalités. Rien ne
» nuisoit à l'homme , & l'homme
» ne nuisoit à rien. Une amitié &
» une harmonie universelle re-
» gnoient dans toute la nature.

D'un autre côté le Philosophe

Hoainantse dit en parlant du Ciel postérieur : » Les colonnes du Ciel » furent rompues ; la terre fut » ébranlée jusques aux fonde- » mens. Le Ciel s'abbaissa du côté » du Nord. Le Soleil, la Lune, & » les Astres changerent leurs mou- » vemens. La terre s'écroula ; les » eaux renfermées dans son sein » sortirent avec violence, & l'inon- » derent. L'homme s'étant révolté » contre le Ciel, le systême de » l'univers fut dérangé ; le Soleil » s'obscurcit ; les Planettes change- » rent leur route, & l'harmonie » universelle fut troublée.

Les Philosophes *Ventsé* & *Lietse* qui vivoient long-temps avant *Hoainantse*, parlent le même langage : » La fécondité universelle

» de la nature , *disent ces anciens*
 » *Auteurs*, dégénéra dans une hor-
 » rible stérilité. Les herbes se fa-
 » nerent ; les arbres se dessèche-
 » rent ; la nature défolée & éplo-
 » rée refusa de répandre ses dons.
 » Toutes les créatures se déclare-
 » rent la guerre les unes aux au-
 » tres ; les maux & les crimes inon-
 » derent la face de la terre.

Tous ces maux sont venus, *dit le*
Livre Likiyki, parceque » l'homme
 » méprisa le souverain Empire. Il
 » voulut disputer du vrai & du
 » faux ; & ces disputes bannirent
 » la raison éternelle. Il regarda
 » ensuite les objets terrestres , &
 » les aima trop ; de-là naquirent
 » les passions : peu - à - peu il fut
 » transformé dans les objets qu'il

» aimoit , & la celeste raison l'a-
 » bandonna tout-à-fait. Voilà la
 » source primitive de tous les cri-
 » mes ; ce fut pour les punir , que
 » le Ciel envoya tous les maux.

Ces mêmes Livres parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la première splendeur, par l'arrivée d'un Heros nommé *Kiuntse*, qui signifie *Pasteur & Prince*, à qui ils donnent aussi les noms de *Très-saint*, de *Docteur universel*, & de *Vérité souveraine*. C'est le *Mythras* des Perles, l'*Orus* des Egyptiens, le *Mercur*e des Grecs, & le *Brama* des Indiens.

Les Livres Chinois parlent même des souffrances & des combats de *Kiuntse*, comme les Syriens de la mort d'*Adonis* qui devoit ressus-

citer pour rendre les hommes heureux, [a] & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce Fils de Jupiter qui étoit descendu sur la terre pour combattre les Monstres. Il paroît que la source de toutes ces allégories est une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruiroit les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux : Mais je n'insiste point sur cette idée. Je ne veux parler que des vestiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature élevée, tombée, & qui doit

[a] Voyez la description que *Julius Firmicus* fait des fêtes, des cérémonies & des mystères d'*Adonis*, & *Lucien de Dea Syria*. p. 1058. Ed. Lud. Par.

être réparée par un Heros divin.

Ces quatre vérités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perses, des Indiens, & des Chinois. Voyons à present la Mythologie Hébraïque.

J'entens par-là, le Rabbinisme, ou la Philosophie des Docteurs Juifs, & sur-tout des Essenien. Ces Philosophes enseignoient, selon le témoignage de [a] Joseph & de Philon, [b] » que le sens litteral » du Texte sacré n'étoit qu'une » image des vérités cachées. Ils » changeoient les paroles & les » préceptes de la Sageste en allegories, selon la coutume de leurs

[a] Joseph. de bello Jud. lib. 2. cap. XII.

[b] Phil. de legis alleg. lib. 2. pag. 53.

» peres, qui leur avoient laissé plu-
 » sieurs livres de cette science.

C'étoit le goût universel des Orientaux, de peindre sous des images corporelles les propriétés & les opérations des Intelligences.

Ce stile symbolique semble même être autorisé par les Ecrivains sacrés. Le Prophète Daniel nous représente la Divinité sous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologistes Hebreux, & les Cabalistes, qui sont une suite de l'Ecole des Esseniens, prirent de là occasion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée jusqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la rosée qui sort du cerveau du

Vieillard, de son crane, de ses cheveux, de son front, de ses yeux, & sur-tout de sa barbe merveilleuse.

Ces comparaisons sont sans doute absurdes & indignes de la Majesté de Dieu. Mais les Philosophes Cabalistes prétendent les autoriser par des idées métaphysiques.

La création selon eux, est un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés sont par conséquent des images de l'Etre suprême, plus ou moins parfaites, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il suit de-là que toutes les Créatures sont en quelque chose semblables les unes aux autres; & que l'homme ou le Micro-cosme ressemble au grand monde, ou au Macro-

cosme ; le monde materiel, au monde intelligible ; & le monde intelligible, à l'Archetype, qui est Dieu.

C'est sur ces principes que sont fondées les expressions allégoriques des Cabalistes. En dépouillant leur Mythologie de ce mystérieux langage, on y trouve des idées sublimes, & semblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philosophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve assez clairement enoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira, Moschech & Jitzack, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans sa Cabale dévoilée.

1^o. » Toutes les substances spiri-
» tuelles, les Anges, les ames des
» hommes, & même l'ame du Mes-

» sie, [a] furent créées dès le com-
 » mencement du monde. Le pre-
 » mier Pere par conséquent dont
 » parle Moyse, représente non un
 » individu, mais le genre humain
 » entier gouverné par un seul Chef.
 » Dans ce premier état tout étoit
 » éclatant & parfait : Rien ne souf-
 » froit dans l'univers, parceque le
 » crime y étoit inconnu. La natu-
 » re étoit une image sans ombre
 » & sans tache des perfections di-
 » vines. » C'est le regne d'Osiris,
 d'Oromaze & de Saturne.

20. » L'ame du Messie parvint
 » par sa constance dans l'amour
 » divin à une union étroite avec
 » la pure Divinité, & mérita d'être

[a] *Vision. Ezechiel. Mercav. Exp. apud
 Rittang. pag. 225. tom. 3.*

» tre le Roy, le Chef & le Con-
 » ducteur de tous les Esprits. » [a]
 Cette idée a quelque rapport à
 celles que les Perles avoient de
 Mythras, les Egyptiens d'Orus,
 & les Grecs de Jupiter Condu-
 cteur, qui menoit les ames dans le
lieu sublime.

30. » La vertu, la perfection, &
 » la beatitude des esprits ou des
 » *Sephirots*, consistoit à recevoir
 » & à rendre sans cesse les rayons
 » qui émanent du centre infini,
 » afin qu'il y eût dans tous les
 » esprits une circulation éternelle
 » de lumiere & de bonheur. [b]
 » Deux sortes de *Sephirots* man-

[a] *Ibid.* pag. 226.

[b] *Ibid.* de *revol. anim.* part. 1. cap. 1.
 pag. 244.

» querent à cette Loy éternelle:
» Les Cherubins qui étoient d'un
» ordre supérieur, ne rendirent
» point cette lumiere, la retinrent
» au dedans deux-mêmes, s'enfle-
» rent, & devinrent comme des
» vases trop pleins; enfin ils se
» briserent en pieces, & leur sphe-
» re se changea en un cahos téné-
» breux. Les Ischim qui étoient
» d'un ordre inférieur, fermerent
» les yeux à cette lumiere, en se
» tournant vers les objets sensi-
» bles; [a] oublierent la suprême
» beatitude de leur nature, & se
» contenterent de la jouissance
» des plaisirs créés. Ils tomberent
» par-là dans des corps mortels.

[a] *Phil. Cabal. dissert. 8. cap. 13. pag. 173. tom. 3. Rittang.*

4^o. » Les ames passent par plu-
 » sieurs révolutions, avant que de
 » revenir à leur premier état; mais
 » après l'avenement du Messie
 » tous les esprits seront rétablis
 » dans l'ordre, & jouiront de l'an-
 » cien bonheur dont ils jouissoient
 » avant le péché du premier Pe-
 » re. [a]

Je laisse à décider si ces quatre idées ne ressemblent point à celles que nous avons trouvées en Perse, en Egypte, & en Grece. C'est cette ressemblance qui m'a autorisé à donner les quatre tableaux mythologiques qui se trouvent dans mon ouvrage.

Dans tous ces systêmes on voit que les Philosophes anciens, pour

[a] *De revol. anim. pag. 307.*

refuter les objections des impies sur l'origine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la *préexistence des Ames*, & de leur *rétablissement*. Plusieurs Peres de l'Eglise ont enseigné la premiere opinion comme le seul moyen philosophique d'expliquer le péché originel; & Origene s'est servi de la derniere, pour combattre les impies de son temps.

A Dieu ne plaise que je veuille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Eglise; je ne m'en suis servi que pour montrer les ressources que la sage Antiquité avoit trouvées contre l'impiété, & pour faire sentir que même avec la seule raison, on peut confondre les Philosophes qui refusent de *croire sans comprendre*. C'est

C'est pour cette raison que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eleazar. Ce Prophete conseille à Cyrus d'oublier toutes les spéculations subtiles, & de laisser à Dieu le soin de justifier les démarches incomprehensibles de sa Providence. Il le replonge dans une obscurité plus salutaire & plus convenable à la foiblesse humaine, que toutes les conjectures des Philosophes. Il réduit ce qu'il faut croire sur ces matieres à ces quatre vérités principales.

10. Dieu souverainement bon, n'ayant pû produire des Etres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & physique qu'on voit dans l'univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2^o. La nature humaine est déchûe de la première pureté dans laquelle elle fut créée ; & cette vie mortelle est un état d'épreuve, où les âmes se guérissent de leur corruption, & méritent l'immortalité heureuse par leur vertu.

3^o. La Divinité s'est unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par son sacrifice. Le Messie viendra enfin dans sa gloire pour détruire le mal physique, & renouveler la face de la terre.

4^o. Ces vérités nous ont été transmises de siècle en siècle depuis le déluge jusques à présent par une tradition universelle. Les autres nations ont obscurci & altéré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conservée dans

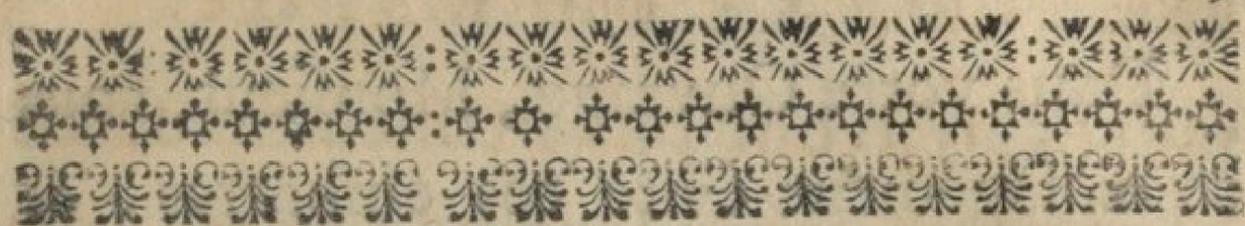
sa pureté que dans les Livres sacrés, dont on ne sçauroit disputer l'autorité avec aucune ombre de raison.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion naturelle, & revelée, dans les Poëtes & les Philosophes Payens, se doivent originaiement à la lecture des Livres de Moyse; mais il est impossible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs Livres furent trop long-temps cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumiere primitive des Nations. Il faut remonter plus haut jusques au déluge même. Il est étonnant que ceux qui sont persuadés de l'autenticité des Livres

sacrés, n'ayent pas profité de cette idée pour faire sentir la vérité de l'histoire Mosaiïque sur l'origine du monde, le déluge universel, & le rétablissement de la race humaine par Noé. Il est difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité de sentimens, qui se trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me semble, les grands principes du Christianisme; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en justifiant ses dogmes contre les vaines subtilités des esprits téméraires, & contre les préjugés superstitieux des ames foibles.

F I N.



LETTRE DE M. FRERET
à l'Auteur , sur la Chronologie
de son Ouvrage.

MONSIEUR,

L'histoire de Cyrus , & la Chronologie des Rois de Babylone , sont peut-être la partie de toute l'antiquité sur laquelle on a imaginé le plus de systêmes differens ; mais tous ces systêmes sont si defectueux & si mal liés avec les événemens contemporains , que l'on se trouve arrêté presque à chaque pas , par les contradictions & les embarras de ces Hypotheses. C'est ce qu'on éprouve en lisant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Usser, de Marsham, de l'Evêque de Meaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage , Monsieur, vous avez sagement évité ces embarras , & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations opposées d'Herodote , de Ctesias, de Xenophon , & des autres anciens au sujet de Cyrus.

Vous avez conservé la guerre de ce Prince contre Astyage son grand-pere. Cette guerre est un point constant dans l'antiquité , & reconnu par Xenophon lui-même dans sa retraite des dix Mille. Il n'a supprimé ce fait dans sa Cyropédie que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a cru la devoir supprimer aussi. Marsham a imaginé un véritable Roman , & a supposé deux différens Royaumes des Medes, sur lesquels regnoient en même temps deux Astyages , l'un grand-pere de Cyrus , & l'au-

tre son ennemi. Le parti que vous avez pris est plus simple & plus conforme à l'ancienne histoire ; vous avez préparé cette guerre , & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne ternit en rien le caractère de votre Heros.

La suppression d'un événement si considerable a obligé Xenophon à faire deux anachronismes pour remplir les premières années de Cyrus. Il a avancé la prise de Sardis de 25 ans , & celle de Babylone de 28.

Comme cet historien n'avoit en vûe pour former son Heros , que les vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen , il ne trouva point dans le plan de son Ouvrage les mêmes ressources que vous avez eues pour remplir la jeunesse de Cyrus. Il ne pensa , ni à lui donner des principes sûrs pour le garantir des dangers qui assiegent la vertu des Princes , ni à le prévenir contre la corruption

des faux politiques , & des faux Philosophes ; deux genres de corruption dont les suites sont également funestes pour la société.

Xenophon élevé dans la Grece ne connoissoit que les Royaumes de Sparte & de Macedoine , où les Rois n'étoient à proprement parler que les premiers Citoyens de l'Etat , & où les Magistrats étoient leurs Collegues plutôt que leurs Ministres. Il n'imaginoit point les abus du despotisme , & n'avoit point pensé à les prévenir. Dans votre plan , comme il s'agit de former un Roy plutôt qu'un Conquerant , & un Prince qui sçache encore mieux rendre les peuples heureux sous son gouvernement , que les contraindre à se soumettre à ses loix ; vous avez trouvé de quoi remplir la jeunesse de Cyrus en le faisant voyager, sans rien déranger dans la véritable Chronologie.

Cyrus est mort l'an 218 de Nabonassar,

530 ans avant Jesus-Christ. C'est un point que je ne m'arrêterai pas à prouver, il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70 ans selon Dinon auteur d'une Histoire de Perse très-estimée, [a] donc il étoit né l'an 148 de Nabonassar, 600 ou 599 ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit régné neuf ans à Babylone suivant le Canon Astronomique, donc la prise de cette Ville tomboit à la 61^e année de son âge, à la 209 de Nabonassar, & 539 avant Jesus-Christ.

La prise de Sardis tombe, suivant Socrate dans Diogene Laerce [b], & suivant Solin [c], à la quatrième année de la cinquante-huitième Olympiade. Selon Eusebe, c'est la première année de la même Olympiade; cette année est donc la 545 ou la 548 avant l'Ere Chrétienne.

[a] *Cic. de divin. lib. 2.*

[b] *Diog. Laerce, liv. 1. Periand.*

[c] *Cap. 8.*

ne, la 55 ou la 52^e de la vie de Cyrus.

Il avoit régné 30 ans sur les Medes & sur les Perſes, ſelon Herodote & Cteſias, ayant 40 ans lorsqu'il monta ſur le Trône, ſelon le témoignage précis de Dinon, ce qui donne pour l'époque du commencement de ſon regne l'an 188 de Nabonassar, & la premiere année de la 55^e Olympiade, 560 ans avant J. C.

Euſebe nous apprend que cette même année de la 55^e Olympiade étoit celle où tous les Chronologiſtes ſ'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus ſur les Medes & ſur les Perſes. [a] L'hiſtoire ne nous apprend point combien avoit duré la guerre de Cyrus contre les Medes, ni de quels événemens avoient été remplis les 40 premieres années de ſa vie; & vous avez le champ libre pour imaginer tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes propoſé. Votre

[a] *Euſeb. prepar. Evang. lib. x.*

Chronologie est donc non seulement conforme à celle des Grecs & des Perses, mais encore à celle des Babylonniens.

Xenophon a changé toute cette chronologie : Selon lui, Cyrus à l'âge de 12 ans va à la Cour de Medie, y reste 4 ans, & en revient à 16 ; il entre à 17 dans la classe des Adolescents, & y reste 10 ans. Xenophon ajoute qu'Astyage mourut dans cet intervalle, ce qui est contraire à la vérité ; car ce Prince regna jusques à l'an 560 qu'il fut vaincu par Cyrus, & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28 ans passa en Medie à la tête d'une armée de 30 mille hommes, à 29 il soumit les Armeniens, à 30 il marcha contre les Lydiens, & prit Sardis, & à 33 il se rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui est la 179 de

Nabonassar, est la 36 de Nabucodonosor qui regna encore sept ans ; ces 7 ans joints aux 23 des quatre Rois qui ont régné à Babylone après lui, font les 30 années d'Anachronisme dont j'ai parlé plus haut.

Le reste de la Chronologie de Xenophon est indifferant à votre Ouvrage. Cet Historien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyse, & vous a laissé une pleine liberté de placer ces événemens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut prise que la 19^e année de Nabucodonosor après un siege de 13 ans qui avoit commencé la septième année du regne de ce Prince, comme Joseph l'avoit lû dans les Annales Phéniciennes. Le Prophete Ezechiel l'année même de la prise de Jerusalem qui étoit la 18 de Nabucodonosor, menace Tyr d'une ruine prochaine, donc elle n'étoit

pas encore prise ; Cyrus avoit alors 15 ans ; Or comme ses voyages se font depuis la 28 jusques à la 32^e année de son âge , & qu'il ne passe à Tyr qu'après son voyage de Grece , vous ne faites ici aucun anachronisme ; d'ailleurs ce que vous rap- portez de l'histoire de cette Ville remplit suffisamment les 15 ou 16 ans écoulés de- puis sa conquête par les Babyloniens.

Nous n'avons aucun passage positif pour fixer le tems de la démence de Nabuconosor ; cette démence est con- stante par le témoignage de Daniel , & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de sa vie ; voici sur quoi je me fonderois pour le prouver.

La déportation de Joachim arriva la 8^e année du regne de Nabucodonosor sur la Judée , & la quatrième de son re- gne à Babylone ; c'est-à-dire l'an 148 de Nabonassar , 600 avant Jesus-Christ , & l'année même de la naissance de Cyrus.

Nous lisons dans Jeremie [*a*] & dans le 4^e livre des Rois [*b*] que la 37^e année de la déportation de Joachim, Evilmerodac monta sur le Trône de Babylone, & tira Joachim de prison pour l'admettre à sa table, & le combler d'honneurs; cette année étoit la 184 de Nabonassar, la 564 avant Jesus-Christ, & la 37 de la vie de Cyrus; cependant Nabucodonosor étoit encore vivant, puisqu'il n'est mort que l'an 186 de Nabonassar, 562 avant Jesus-Christ, & la 39 de Cyrus; donc non seulement Evilmerodach est monté sur le Trône du vivant de son pere, mais il gouvernoit sans le consulter avec assez d'indépendance pour ne pas craindre de l'irriter en tenant une conduite opposée à la sienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers; Berose donne 10 ans de regne à ce

[*a*] Chap. 52. V. 31.

[*b*] Chap. 25. V. 27.

Prince qu'il nomme *Evilmaradoch*; le Canon Astronomique lui en donne seulement deux, & le nomme *Iluarodam*; l'Écriture le fait monter sur le Trône trois ans avant la mort de son pere.

Tous ces embarras disparoîtront, si l'on suppose que la démence de Nabucodonosor a commencé huit ans avant sa mort, & que dès-lors son fils Evilmerodach fut regardé comme Roy, se mit à la tête des Conseils, & gouverna l'Empire avec les Ministres de son pere; ces huit ans joints aux deux qu'il regna seul après la mort de Nabucodonosor, font les dix ans de Berosé; l'Écriture-Sainte commence plus tard son Regne, & sans doute du tems au quel il se débarrassa des Ministres dont les conseils le gênoient, ce qui n'arriva que la troisiéme année avant la mort de Nabucodonosor; la démence de ce Prince ne dura que sept ans, & ayant recouvert son bon sens, il gouverna par

lui-même, & donna un Edit en faveur des Juifs qui est rapporté dans Daniel, cependant on n'avoit jamais cessé de mettre son nom dans les Actes publics, & c'est pour cela que le Canon Astronomique ne donne que deux ans de regne à son fils *Iluodam*; ce Canon avoit été dressé sur les Actes publics.

La démence de Nabucodonosor a dû produire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, sur ce qui se passa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de sa femme, tantôt entre celles de ses enfans, tantôt entre celles des grands Seigneurs & des Princes de son sang.

Suivant cette supposition également simple & nécessaire, la démence de Nabucodonosor sera arrivée l'an de Nabonassar 179, avant Jesus-Christ 569, & la 32^e année de la vie de Cyrus; ce Prince doit en

en avoir été instruit, car cet événement étoit d'une grande importance; on ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la guerre des Medes & des Perfes. Les Babyloniens étoient alliés des Medes & de leurs Rois, Nabucodonosor ayant époufé une fœur d'Aftyage, ils auroient pris quelque part à cette guerre fans la foiblesse de leur gouvernement caufée par la démence de ce Prince, & fans les divisions qui regnoient à la Cour entre les différens Partis qui fe difputoient la premiere place dans les confeils. Il est même affez probable que la Reine Amytis s'employa pour concilier les Medes & les Perfes; indépendamment des liaifons du fang, fon propre interêt demandoit qu'une des deux Nations n'affujettit pas l'autre.

Le fpectacle d'un Conquerant fi fameux réduit dans cet état déplorable, étoit bien capable d'instruire Cyrus, & vous avez eu grande raifon de ne le pas

négliger. Cyrus revint de ses voyages, selon votre chronologie, vers la 32^e année de son âge; la démence de Nabucodonosor étoit déjà commencée: Il passe près de sept ans dans la Perse, gouvernant sous son pere; c'est pendant cet espace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes; que Cambyse fait la guerre aux Medes; qu'Astyage meurt, & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonosor; ce temps est bien choisi pour rendre le spectacle plus touchant & plus instructif.

Votre chronologie sur les événemens politiques & sur les révolutions arrivées du tems de Cyrus, est donc parfaitement conforme à celle des Grecs, des Babylo- niens & des Hébreux; examinons maintenant si les grands Hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ses voyages, ont été ses contemporains; vous pouvez

vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre.

Vous sçavez combien les Anciens sont opposés entre-eux sur le tems où Zoroastre a vécu, ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en differens tems la Religion des Mages : le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zardouscht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hyftaspe, mail il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien.

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gustaspes, ou Hyftaspes pere de Darab, qui est le Darius premier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit neces-

fairement que la réforme de la Religion des Mages a dû se faire pendant le regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroastre vivoit. La réforme faite par Darius suppose que les Mages s'étoient arrogés une très-grande autorité dont il les dépouilla. Il altera même la pureté de la Religion de Zoroastre par le mélange de l'idolatrie étrangere. Ce fut sous son regne que le culte d'Anaitis s'introduisit dans la Perse, & cela ne s'accommode pas avec les hypotheses de M. Prideaux. Le parti que vous avez pris est plus conforme à la suite de l'histoire, telle qu'elle résulte des faits qui sont communs aux Grecs & aux Historiens Persans & Arabes.

Cyrus a pû épouser Cassandane à l'âge de 18 ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans; de cette façon il a pû passer en Egypte vers la 29^e année de son âge. Votre chronologie s'accorde parfaitement

avec l'âge d'Amasis. Son regne a fini de l'aveu de tous les Chronologiftes un an avant l'expédition de Cambyse, c'est-à-dire vers l'an 525 avant J. C. & la 63^e Olympiade. Herodote ne donne que 44 ans de durée au regne d'Amasis, & par consequent il le fait commencer en l'année 569 avant Jesus-Christ, & à la 52^e Olympiade vers la 30^e année de Cyrus.

Diodore qui donne 55 ans de regne à Amasis, suppose qu'il monta sur le trône l'an 579, ou 580 avant l'Ere Chrétienne, & la 20^e année de l'âge de Cyrus : mais ces deux opinions sont faciles à concilier. Herodote a commencé le regne d'Amasis à la fin de la révolution qui le mit sur le trône, & Diodore a compté du commencement de sa révolte.

Après vivoit encore peu après la prise de Jerusalem, puisque le Prophete Jeremie [a] prédit sa mort sous le nom de

[a] Chap. 44. V. dern.

Pharaon Hophra comme un événement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année est la 589 avant Jesus-Christ & la 63^e avant la fin d'Amasis, & montre que les divisions de l'Egypte avoient déjà commencé. Dans votre systême Amasis étoit maître tranquille de toute l'Egypte lorsque Cyrus y passa, & il y avoit déjà plusieurs années qu'Apriès étoit mort. Ce qui est conforme à l'histoire profane & sacrée, Cyrus ayant 28 à 30 ans lors de ses voyages.

La Chronologie grecque souffrira un peu plus de difficulté, mais l'anachronisme ne passera pas douze ou quatorze ans.

Chilon étoit déjà avancé en âge au tems de la 52^e Olympiade, ainsi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laerce [a]. Cette Olympiade commença l'an 573 avant Jesus-Christ, & finit l'an

[a] Diog. Laerce, liv. I.

570, la 30^e année de Cyrus. Le tems de son Ephorat est posterieur. Pamphila le plaçoit à la 56^e Olympiade, mais ce passage est manifestement corrompu. L'anonyme auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magistrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemes à Athenes, c'est-à-dire par l'année 81 avant le passage de Xercès selon la Chronique [a] des marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561 avant Jesus-Christ, & la 38^e année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie; car huit ans auparavant Cyrus a pû voir Chilon en passant à Sparte, à l'âge de 30 ans.

Periandre mourut, selon Soscrate [b], à la fin de la 48^e Olympiade l'an 585, & la 16^e année de Cyrus. Les anciens nous apprennent qu'il avoit regné quarante

[a] *Marm. Oxon. Chron. Attic. Epoch. 42.*

[b] *Diog. Laerce, liv. 1.*

ans , & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38^e Olympiade. Vous reculés la fin de sa vie de 12 ou 14 ans ; mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de sa mort desespérée , l'anachronisme fait une beauté , & il est d'ailleurs peu important.

La Royauté de Pisistrate sur les Athéniens n'a commencé que l'an 560 avant Jesus-Christ , 71 ans avant la bataille de Marathon selon Thucydide [a] , & cent ans avant la tyrannie des 400 à Athenes. Cyrus avoit alors 40 ans , ce n'est qu'un anachronisme de 9 à 10 ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son archontat & sa réformation du Gouvernement d'Athenes sont de l'an 597 , & de la 3^e année de l'Olympiade 46^e [b]. Il passa un tems considerable à voyager , & ne revint à

[a] Lib. vi. p. 449. 452. & Lib. viii. p. 601.
Arist. Pol. Lib. vi. p. 12.

[b] *Diog. Laerce & Plutar. vie de Solon.*

Athenes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du regne de Pisistrate selon Phantias d'Erese, & la 41^e année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille sur le synchronisme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnasse nous apprend [a] que ce fut seulement vers la 50^e Olympiade qu'il passa en Italie, c'est-à-dire vers l'an 577. Il se sert du mot environ *Kατά*, ce qui montre que ce terme se peut étendre. En effet Diogene Laerce nous montre qu'il fleurissoit vers la 60^e Olympiade, c'est-à-dire 40 ans après ; & en prenant cela du tems où il est mort âgé de 80 ans, il auroit eu 50 ans lorsqu'il passa en Italie, & seroit né

[b] *Den. d'Hal.* liv. XII.

vers l'an 520. Si le Philosophe Pythagore étoit le même que celui qui se presenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les enfans, & qui ayant été rejeté demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48^e Olympiade; il avoit 16 ou 17 ans en 585, & n'étoit guères plus âgé que Cyrus. C'est le sentiment de M. Bentley qui peut se défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais sans entrer dans cette discussion, il vous suffit que Pythagore ait été de retour de ses voyages, & en état de conferer avec Cyrus, lorsque ce Prince passa dans la Grece en 565. Or c'est ce que l'on ne sçauroit vous refuser dans aucun des systêmes qui partagent les Sçavans sur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philosophe a dû voir Pythagore, quoiqu'il fut plus âgé que lui, ayant 64 ans la se-

conde année de la 48^e Olympiade, selon le témoignage d'Apollodore dans Diogene Laerce, c'est-à-dire l'an 585. Et c'est encore une beauté dans votre Ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des sophismes du Materialiste. On ne peut douter que le Philosophe Milesien n'ait été le premier auteur de la doctrine des Atomistes, selon le témoignage d'Aristote [a], de Cicéron [b], de Plutarque [c], & de Simplicius [d]. Le τὸ ἀπείρον d'Anaximandre étoit une matière infinie. Sa doctrine est la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monsieur, que la complaisance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre Ouvrage. Vous n'aviez pas besoin d'une attention si scrupuleuse au

[a] *Phis. lib. I. cap. 4.*

[b] *De Nat. Deor. lib. I.*

[c] *Placit. Phil. lib. I. c. 3.*

[d] *Comm. in Epict.*

188 LETTRE DE M. FRERET.

vrai, vous pouviez vous contenter du *vrai-semblable*. La nature de votre Ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je suis persuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui sont instruits de l'ancienne Histoire, l'exactitude n'est pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la sécheresse que dans les esprits froids & pesans. Je suis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

FRERET.



